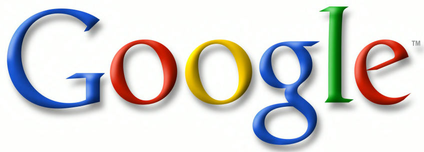
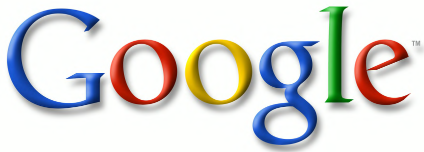









1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





HISTOIRE ANCIENNE.

TOME DIXIEME.

FIN DE

[I]ISTOIRE

DE

[S]YRACUSE.

[L]E VINGTIÉME Livre contient la fin de l'Hiſtoire de Syracuſe. Il peut ſe diviſer en trois parties. [la prem]iére renferme le long régne [de Hiéro]n II. La ſeconde, le court [régne d]'Hiéronyme ſon petit-fils, les [troubles] de Syracuſe qui en furent la [suite, le] ſiége & la priſe de cette ville [par Mar]cellus. La troiſiéme enfin, un

ARTICLE PREMI

§. I.

Hiéron, second du nom, est ch[illegible] Capitaine Général à Syrac[illegible] bientôt après nommé Roi. Il [illegible]liance avec les Romains au c[illegible]cement de la premiére guerre P[illegible]

An. M. 3700. Av. J.C. 304. *Justin. lib.* 23. *cap.* 4.

HIÉRON II descendoit d[illegible] mille de Gélon, qui avoit a[illegible] régné à Syracuse. Comme [illegible] étoit d'une condition servile, [illegible] son pere, selon la barbare c[illegible] de ces tems-là, le fit exposer [illegible] tems après sa naissance, croi[illegible] cet enfant deshonoroit la no[illegible] sa race. Si l'on en croit le ré[illegible] leux de Justin, des abeilles l[illegible]rent pendant plusieurs jours. [illegible] aiant déclaré que cet événem[illegible]gulier étoit un présage assu[illegible] future grandeur, Hiérocle le[illegible]ter à son logis, & l'éleva av[illegible] soins possibles.

L'enfant tira de cette [illegible] tout le fruit qu'on en p[illegible]tendre. Il se distingua dans [illegible]tre tous ses égaux par [illegible] dans tous les exercices m[illegible]

par son courage dans les combats. Il mérita l'estime de Pyrrhus, & reçut de sa main plusieurs récompenses. Il étoit beau de visage, d'une grande taille, & d'une complexion robuste. Il [a] faisoit paroitre beaucoup de douceur & d'honnêteté dans les conversations, de justice dans le maniement des affaires, de modération dans le commandement : de sorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de Roi, en aiant déja toutes les vertus.

La dissension s'étant mise entre les citoiens de Syracuse & leurs troupes, celles-ci, qui étoient dans le voisinage, élevérent Artémidore & Hiéron au souverain commandement, ce qui renfermoit toute l'autorité civile & militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moien de quelques amis, & aiant sû gagner ceux qui étoient d'un parti contraire, & qui ne cherchoient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de

An. M. 37[…]
Av. J.C. […]
Polyb. li[…]
pag. 8. 9.

a In alloquio blandus, in negotio justus, in imperio moderatus : prorsus ut nihil ei regium deesse, præter regnum, videretur. *Justin.*

fageffe & de grandeur d'ame, que les Syracufains, quoique très mécontens de la liberté que s'étoient donné les foldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur compétence, ne laifférent pas de lui conférer d'un confentement unanime le titre & le pouvoir de fouverain Commandant.

Dès fes premiéres démarches, il fut aifé de juger que le nouveau Magiftrat afpiroit à quelque chofe de plus qu'à cette charge. En effet, voiant qu'à peine les troupes étoient forties de la ville, que Syracufe étoit troublée par des efprits féditieux & amateurs de la nouveauté, il fentit de quelle impo tance il étoit qu'en fon abfence, & celle de l'armée, il pût compter quelqu'un qui retînt la bourge dans le devoir. Leptine lui paru propre pour ce miniftére. Il beaucoup de gens dévoués à fes rêts, & un grand crédit auprès d ple. Hiéron fe l'attacha pour tc en époufant fa fille, & par cett alliance il affura la tranquillit que pour les tems où il fero de s'éloigner de Syracufe, & cher à la tête des armées.

Un autre coup de politi

plus hardi, mais bien moins légitime, le mit en sureté & en repos pour toujours. Il avoit tout à craindre de la part des soldats étrangers, esprits remuans & mal intentionnés, sans respect pour leurs Commandans; sans affection pour un Etat dont ils ne faisoient point partie, uniquement occupés du desir de dominer ou d'amasser de l'argent, & toujours préparés à la revolte; qui aiant été assez hardis pour s'arroger par l'élection des Magistrats un droit qui ne leur appartenoit point, étoient capables, sur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aisément qu'il n'en seroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtiment ne manqueroit pas d'irriter le reste; & que l'unique moien de faire cesser les troubles, étoit d'exterminer entiérement cette milice factieuse, dont la licence & l'esprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres, & les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zéle & un amour aveugle du bien public, & touché vivement aussi par la vûe des dangers ausquels il seroit

exposé à tout moment, il crut devo
en venir, pour le salut de la patrie
pour sa propre sureté, à cette dure
fâcheuse extrémité, qui étoit contrai
à son caractére aussi bien qu'à l'équit
mais qui lui parut nécessaire dans
conjoncture présente. Il se mit do
en campagne sous prétexte d'attaqu
les * Mamertins. Quand il fut arrivé
la vûe des ennemis, il partagea son a
mée en deux : posta d'un côté les solda
qui étoient Syracusains, & de l'autr
ceux qui ne l'étoient pas. Il se mit à
tête des premiers comme pour fai
une attaque, & laissa les autres expo
sés aux Mamertins qui les tailléren
tous en piéces : après quoi il retou
tranquillement à Syracuse avec
troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce
pouvoit y causer des troubles &
séditions, il leva par lui-mêr
nombre suffisant de nouvelles tr
& remplit ensuite paisiblemen
voirs de sa charge. Les Mar
fiers de leurs premiers succès
pandant dans la campagne, il
contre eux avec les troupes S

* *C'étoient des bandes originaires de Campanie, qu'Agathocle avoit prises à sa solde, & qui ensuite s'étoient em[p]... fine, après ... gé les pri... tans.*

nes, qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Généraux furent faits prisonniers. A son retour, il fut déclaré Roi par tous les citoiens de Syracuse, & ensuite par tous les Alliés. Il s'étoit passé sept ans depuis qu'il avoit été élevé à la suprême Magistrature. An. M. 3731 Av. J.C. 261

Il seroit difficile de justifier la maniére dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui-même les soldats étrangers en mouvement, ce qui paroit assez vraisemblable; soit qu'il se fût prété simplement à leur zêle, c'étoit une infidélité criminelle contre sa patrie & contre l'autorité publique, à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par son exemple. Il est vrai que l'irrégularité de son entrée dans les Charges fut un peu corrigée par le consentement que le peuple & les alliés y donnérent après coup. Mais peut-on dire que, dans de telles conjonctures, ce consentement fût parfaitement libre? Pour son élection à la roiauté, elle n'eut rien de forcé. Si son ambition secrette y eut quelque part, cette faute fut bien réparée par la maniére sage & desintéressée dont

il s'y conduisit pendant la longue durée de son régne & de sa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé, dérangea entiérement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, ausquels ils livrérent leur citadelle : les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur secours. C'est ce qui donna lieu à la premiére guerre punique, comme je l'ai exposé ailleurs.

Dans l'histoire des Carthaginois.

Frontin. Stratag. lib. 1. c. 4.

Appius Claudius Consul se mit en mer pour aller au secours des Mamertins. Ne pouvant passer le détroit de Messine occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle les ennemis qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Appius revira de bord, & passa sans danger.

Polyb. lib. 1. 10, 11.

Les Mamertins aiant, partie par menaces, partie par surprise, chassé de la Citadelle l'Officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellérent Appius, & lui ouvrirent

tés de la ville. Peu de tems après les Carthaginois en formérent le siége, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le Consul Romain prit le parti de donner bataille, & attaqua premiérement les Syracusains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible; mais ne put résister à la valeur des Romains, & fut obligé de céder, & de se retirer à Syracuse. Claudius aiant remporté une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, s'avança jusqu'à Syracuse, & songea même à l'assiéger.

La nouvelle des heureux succès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome, y répandit une grande joie. Pour en profiter, on crut devoir faire de nouveaux efforts. Les deux Consuls qu'on venoit de nommer, Manius-Otacilius & Manius-Valérius, eurent ordre de passer en Sicile. A leur arrivée, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion.

An. M. 37
Av. J.C. 2
Polyb. lib p. 15. 16

La consternation de la Sicile, jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, fit concevoir à Hiéron quel seroit le succès de la guerre qui

commençoit. Ce Prince recon
pouvoit compter ſur une ami
fidéle & plus conſtante de la
Romains. Il ſavoit que les C
nois n'avoient pas renoncé au
qu'ils avoient formé ancien
d'envahir toute la Sicile ; & ,
rendoient maîtres de Meſſine,
toit bien que ſa puiſſance ne ti
à rien avec des voiſins ſi dange
ſi redoutables. Il ne vit point
expédient pour conſerver ſon
me, que de laiſſer les Carth
aux priſes avec les Romains
aſſuré que la guerre ſeroit lo
opiniâtre entre ces deux Répu
égales en force, & que tant
ſeroient aux mains, il n'avoit
craindre d'être opprimé ni par
par l'autre. Il envoia donc au
ſuls des Ambaſſadeurs, pour
de paix & d'alliance. On n'eu
de refuſer leurs offres. On c
trop que les Carthaginois te
mer ne fermaſſent tous les
pour les vivres : crainte d'autan
fondée, que les premiéres trou
avoient traverſé le détroit,
beaucoup ſouffert de la diſet
alliance avec Hiéron mettoit

côté-là les Légions en fureté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains sans rançon ce qu'il avoit fait sur eux de prisonniers, & qu'il leur paieroit cent talens d'argent. *Cent m écus.*

Depuis ce tems, Hiéron ne vit plus la guerre dans ses Etats. Il n'y prit d'autre part que d'envoier dans l'occasion des secours aux Romains. Du reste il régna en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'estime & l'amour de ses sujets. Jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable, & n'a joui plus lontems des fruits de sa sagesse & de sa prudence. Pendant plus de cinquante ans qu'il vécut après avoir été nommé Roi, tout étant en feu autour de lui par les cruelles guerres que se firent les deux plus puissans peuples du monde, il fut assez prudent & assez heureux pour n'en être que simple spectateur, & pour entendre seulement le bruit des armes qui ébranloit toutes les régions voisines, se conservant lui & son peuple dans une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion pendant la premiére guerre Punique, & sur tout dans le siége d'A- *Polyb.*

grigente qui en fut comme l'o
de quel ſecours étoit pour
liance faite avec Hiéron,
fournit abondamment des vi
des tems, où l'armée Roma
lui, auroit été expoſée à une
diſette.

L'intervalle entre la fin d
miére guerre Punique & le
cement de la ſeconde, qui eſ
de vingt-cinq ans, fut pour H
tems de paix & de tranquillité
lequel il eſt peu parlé des a
ce Prince.

AN. M. 3763. AV. J.C. 241. *Polyb. lib. 1. pag. 84.*

Polybe ſeulement nous
que les Carthaginois, dans l
ſe guerre qu'ils eurent à e
tre les Etrangers ou Mercé
fut appellée la guerre d'A
voiant extrêmement preſſ
recours à leurs Alliés, &
Roi Hiéron, qui leur acc
qu'ils demandoient de l
comprit que pour ſe
Sicile, il étoit de ſon
Carthaginois euſſent
cette guerre, de peur q
gers qui avoient déja
ſieurs avantages cont
nois, venoient à p

ment, ils ne trouvaſſent plus d'obſtacles à leurs projets,& qu'ils ne ſongeaſſent à porter leurs armes victorieuſes dans la Sicile. Peutêtre auſſi, comme il étoit excellent politique, crut-il devoir ſe tenir en garde contre la trop grande puiſſance des Romains, qui ſeroient devenus maîtres abſolus, ſi les Carthaginois euſſent ſuccombé dans la guerre contre les révoltés.

Hiéron ne s'appliqua, pendant ce long intervalle de paix, qu'à rendre ſes ſujets heureux, & à réparer les maux que l'injuſte gouvernement d'Agathocle qui l'avoit précédé de quelques années, & les diſcordes inteſtines qui en furent la ſuite, leur avoient cauſés : digne occupation d'un Roi. Il y avoit dans le caractére des Syracuſains de la légéreté & de l'inconſtance, qui leur faiſoit prendre ſouvent des partis exceſſifs & violens : mais dans le fond ils avoient de la douceur & de l'équité, & n'étoient point ennemis d'une ſoumiſſion juſte & raiſonnable. La preuve en eſt que, lorſqu'on les gouvernoit avec modération & ſageſſe, comme fit Timoléon, ils reſpectoient l'autorité des loix & des Magiſtrats,& leur obéiſſoient avec joie.

un moien sûr de rendre se
heureux & de répandre l'a
dans son roiaume. En effet,
des terres, outre qu'elle occu
en mouvement une infinité
qui sans cela demeureroient
engourdies, attire dans un
la traite des grains, les ric
peuples voisins, & les fait c
les maisons des particulie
commerce qui se renouvell
ans, & qui est le fruit légiti
travail & de leur industrie.
& l'on ne peut trop le ré
des principaux soins d'un sa
nement & une des parties
sentielles d'une bonne & sa
que, mais qui malheureus
trop négligée.

Hiéron s'y appliqua en
Il ne jugea pas indigne de
d'étudier par lui-même & d
dir toutes les régles de l'A
b. 18. Il se donna même la pein
poser sur cette matiére de
dont la perte doit être bien
Mais il envisagea cet objet
niére encore plus digne d'u
blé faisoit la principale r
pays, & le fonds le plus

revenus du Prince. Il crut donc que c'étoit là une affaire capitale, qui demandoit toute ſon application & tous ſes ſoins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour aſſurer & rendre heureuſe la condition des Laboureurs qui compoſoient la plus nombreuſe partie de l'Etat, pour fixer les droits du Prince qui en tiroit ſon principal revenu, pour obvier aux déſordres qui pourroient s'y gliſſer, & pour prévenir les injuſtes vexations qu'on s'efforceroit peutêtre dans la ſuite d'y introduire, Hiéron fit des réglemens ſi ſages, ſi raiſonnables, ſi pleins d'équité, ſi conformes en même tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le Code du pays, & furent toujours obſervés inviolablement comme une loi ſacrée, non ſeulement ſous ſon régne, mais dans tous les tems qui ſuivirent. Quand les Romains eurent réduit ſous leur pouvoir la ville & les Etats de Syracuſe, ils ne lui impoſérent point de nouveaux tributs, & [a] voulurent que toutes choſes fuſſent toujours réglées ſelon *les loix d'Hiéron*, afin que

a Decumas lege Hieronica ſemper vendendas cenſuerunt, ut iis jucundior eſſet muneris illius

les Syracusains, en chang
tre, eussent la consolatio
changer de réglement,
conduits encore en quel
un Prince dont le nom
toujours fort cher, & leu
loix infiniment respectab

J'ai dit qu'en Sicile le
des principaux revenus d
lui en paioit la dixme,
dixiéme partie. Ainsi il
que le pays fût bien culti
ces les terres fussent mis
& qu'elles raportassen
puisque son revenu augm
portion de la fertilité des
qui ramassoient cette di
Prince, laquelle lui ét
nature & non en argent,
Decumani, comme qui di
des Dixmes. Hiéron, d
mens qu'il fit sur ce sujet
pas ses intérêts, & cela
ce sage & économe. Il sa

dérés, ne soient tentés de frauder les droits du Prince. Pour leur épargner cette tentation, il [a] prit des précautions si justes & si exactes, que, soit que le blé fût encore en épi, ou dans l'aire pour être battu, ou qu'il fût serré dans les greniers, ou qu'on en fît le transport, il n'étoit pas possible au Laboureur d'en rien détourner, ni de frauder le Fermier d'un seul grain, sans s'exposer à une très grande punition. C'est Cicéron qui entre dans ce détail. Mais il ajoute aussitôt qu'Hiéron avoit pris les mêmes précautions contre l'avidité des Fermiers, à qui il n'étoit pas possible non plus de rien extorquer des Laboureurs au-delà de la dixme. Il paroit qu'Hiéron ne vouloit pas que, sous quelque prétexte que ce fût, on tirât les Laboureurs de leur demeure. En effet, dit Cicéron en invectivant contre Verrès qui les fatiguoit par de fréquens & de pénibles voiages, il est bien triste & bien fâcheux de tirer de pauvres Labou-

Cic. Ibid. n. 14.

[a] Hieronica lex omnibus custodiis subjectum aratorem decumano tradit, ut neque in segetibus, neque in areis, neque in horreis, neque in amovendo, neque in asportando frumento, grano uno posset arator, sine maximâ pœnâ, fraudare decumanum. *Cic. Verr. de frum. n. 20.*

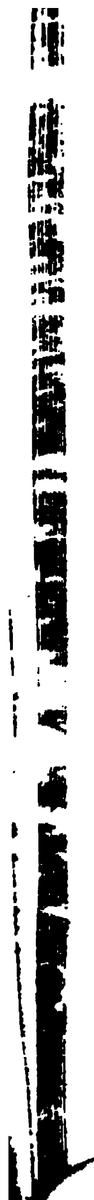
reurs de leur campagn
leur charrue au barrea
cultiver les terres à ce
Ibid. n. 26. vre un procès. *Miserum*
ex agro homines traduc
aratro ad subsellia, ab
carum ad insolitam liten
Et d'ailleurs peuvent-i
que bon droit qu'ils ai
rendra justice au préj
miers? *Judicio ut ara*
persequatur!

Est-il un plus grand
que ce que l'on voit ic
voit entreprendre des
manquoit pas de cour
batailles, faire des cor
les bornes de ses Etat
tions il passeroit pour
l'esprit de la plupart c
combien d'impôts au
ger les peuples! Com
reurs auroit-il falu au
terres! Combien de f
couté pour remporte
Et de quelle utilité

de conquérir de nouveaux pays par la force des armes, il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la culture des terres, en les rendant plus fertiles qu'elles n'étoient & à multiplier réellement son peuple, ce qui fait la véritable force & la véritable richesse d'un Etat, & qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

Ce fut dans la seconde guerre Punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec sa flote toute équipée au-devant de Tib. Sempronius qui étoit arrivé à Messine, pour offrir ses services au Consul, & l'assurer que dans l'âge avancé où il étoit, il feroit paroitre le même zèle pour les intérêts du peuple Romain, qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la premiére guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé & des habits aux Légions du Consul, & aux troupes des Alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flote Romaine sur

An. M. 3786. Av. J.C. 218. *Liv. lib.* 21. *n.* 50. 51.



« Victoire * d'or de trois cens vingt
« livres pesant : qu'ils daignassent la
« recevoir comme un augure favo-
« rable, & comme un gage des vœux
« que le Roi faisoit pour leur prof-
« périté. Qu'ils avoient aussi voituré
« avec eux trois cens mille boisseaux
« de froment, & deux cens mille
« d'orge; & que, si le peuple Romain
« en désiroit une plus grande quantité,
» Hiéron en feroit transporter autant
» qu'ils voudroient, & dans les lieux
» qu'ils désigneroient. Qu'il savoit que
» le peuple Romain n'emploioit dans
» ses armées que des Citoiens & des
» Alliés : mais qu'il avoit vû dans leur
» camp des étrangers armés à la légé-
» re. Que par cette raison il leur avoit
» envoié mille hommes, tant archers
» que frondeurs, afin qu'ils pussent
» les opposer aux Baléares & aux
» Maures de l'armée d'Annibal. « Ils
ajoutoient à ce secours un conseil fort
salutaire, qui étoit, » Que le Préteur
» qui viendroit commander en Sicile,
» fît passer une flote en Afrique, afin
» de susciter des affaires aux Carthagi-
» nois dans leur propre pays, & de les
» mettre hors d'état par cette diver-
» sion, d'envoier des secours à Annibal.

* Victoriam auream pondo trecentûm viginti. Liv.

Le Sénat répondit aux Ambas
du Roi en des termes fort oblig
fort honorables : » Qu'Hiéron
» en Prince très généreux, & e
» très fidéle ; que depuis qu'i
» contracté alliance avec les Ro
» son attachement pour eux
» toujours soutenu sans aucune
» ruption ; enfin qu'en tout t
» en tout lieu il les avoit pu
» ment & magnifiquement sec
» Que le peuple Romain étoit s
» comme il le devoit à une telle
» rosité. Que quelques villes d
» avoient déja présenté de l'or au
» ple Romain, qui, après avoi
» qué sa reconnoissance, n'avoi
» cru devoir l'accepter. Que la
» toire étoit d'un augure trop fa
» ble, pour ne pas la recevoir.
» la placeroit dans le Capitole,
» à-dire dans le temple du gran
» piter, afin qu'elle s'y établît
» demeure stable & permanente. «
remit aux Consuls tout le blé & l'
dont la flote étoit chargée, ave
archers & les frondeurs.

Valére [a] Maxime fait remarque

a Trecenta millia modiûm tritici, & ducenta millia hordei, au ducenta & quadr

la noble & prudente libéralité d'Hiéron, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire aux Romains un présent qui montoit à trois cens vingt livres pesant d'or ; puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir & empécher leur refus. Il ne leur offre point cet or en espéces monnoiées, il connoissoit trop pour cela l'extrême délicatesse du peuple Romain ; mais sous la figure d'une Victoire, qu'ils n'oseroient pas refuser à cause du bon augure qu'elle sembloit porter avec elle.

Il est beau de voir un Prince, dont les Etats étoient situés comme l'étoit Syracuse par raport à Carthage de qui elle avoit tout à craindre, dans des conjonctures où Rome paroissoit près de sa ruine, lui demeurer constamment fidéle, & se déclarer hautement pour ses intérêts, malgré tous les dangers auxquels l'exposoit une démarche si hardie. Une politique plus prudente, pour parler le langage or-

pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum quòd nollet accipere, in habitum id victoriæ formavit, ut vos religione motos, munificentia sua uti cogeret : voluntate mittendi priùs, iterum providentia cavendi ne remitteretur, liberalis. *Val. Max. lib.* 4. *cap.* 8.

dinaire, auroit peutêt
succès d'une nouvelle
se seroit pas si fort hâté
rer sans nécessité, & av
extrême. De tels exem
tant plus estimables, qu
& presque inouis.

Je ne sai pourtant, si
litique même, Hiéron n
conduire comme il fit.
de tous les malheurs p
étoit que les Carthagin
ou même affoiblissent
mains. Elle auroit été
mée par Carthage, situ
à qui elle convenoit po
commerce, pour s'assu
la mer, pour s'établir s
la Sicile, & s'emparer d
Il eût donc été impru
succomber ces Alliés,
donner lâchement aux
qui par cet abandon s
roient pas devenus mei
Syracusains. C'étoit u

Si les faits que nous a conservé l'hiſtoire d'un régne ſi long & ſi heureux, ſont en petit nombre, ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce Prince, & nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ſes actions.

La ſomme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoia aux Rhodiens, & les préſens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur île, & renverſé leur Coloſſe, ſont des marques illuſtres de ſa libéralité & de ſa magnificence. La modeſtie qui accompagna ſes préſens, en releve infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux ſtatues, qui repréſentoient le peuple de Syracuſe mettant une couronne ſur la tête du peuple de Rhodes : comme ſi, dit Polybe, Hiéron, après avoir fait de ſi magnifiques préſens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet, un Roi qui fait du bien à des étrangers, eſt avantageuſement récompenſé de ſa libéralité par le plaiſir qu'elle lui cauſe à lui-même, & par la gloire qu'elle lui procure.

Polyb. l. 5. p. 429.

On a une Idyle de Thé
(c'est la XVI) qui porte le n
Roi dont nous parlons, où c
semble reprocher tacitemen
Prince de mal payer les vers qu
soit à son honneur. Mais la n
basse dont il mandie en quelq
une récompense pour les ve
médite, donne lieu de juger
reproche d'avarice tombe bi
justement sur le Poéte, que
Prince, connu & recommar
comme nous venons de le vo
ses libéralités.

Plut. in
Marcell. pag.
306.

C'est au bon goût & à l'at
singuliére d'Hiéron pour tout
concernoit le bien public, que
se fut redevable de ces étonnan
chines de guerre, dont nous
bientôt qu'elle fit un si grand
lorsqu'elle fut assiégée par l
mains. Quoique ce Prince pa
occupé des soins de la paix &
térieur du roiaume, il ne n
point ceux de la guerre, pers
le plus sûr moien de conserve
quillité de ses Etats étoit de
toujours prêt à faire la guerre
sins injustes qui tenteroient d
bler. Il sut profiter de l'avan

avoit de posséder dans ses Etats le plus savant Géométre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archiméde. Il étoit illustre, non seulement par sa grande habileté dans la Géométrie, mais par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science, dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles & spirituelles, & tout-à-fait séparées de la matiére, ont un attrait pour les Savans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet.

Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur Archiméde, pour l'engager à descendre de ses hautes spéculations à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son Art vers des objets immatériels & abstraits, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque

façon plus évidens & plus
au commun des hommes, e
lant par l'expérience avec l
d'usage.

Archiméde entretenoit so
Roi, qui l'écoutoit toujours
grande attention & un extrêm
Un jour qu'il lui expliquoit
veilleux effets des forces mo
il s'appliqua à lui démontre
vec une force donnée on pouvo
quelque fardeau que ce fût. S'ap
sant ensuite de la force de sa
stration, il osa se vanter que s
une autre Terre que celle q
habitons, il remueroit celle-ci
taisie en passant dans l'autre. I
étonné & ravi, le pria d'exécu
même sa proposition en remua
que grand fardeau avec une
force.

Archiméde se met en devoi
tisfaire la juste & raisonnable c
de son parent & de son ami. I
sit une des galéres qui étoit c
port, la fait tirer à terre avec
coup de travail & à force d'ho
y fait mettre sa charge ordina
par dessus sa charge autant d'h
qu'elle en peut tenir. Ensuite, s

tant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main, le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies qu'il avoit préparée, il ramena la galére à lui par terre aussi doucement & aussi uniment, que si elle n'eût fait que fendre les flots.

Le Roi, à la vûe d'un si prodigieux effet des forces mouvantes, étoit tout hors de lui, & jugeant par cet essai de la puissance de cet Art, il pria instamment Archimède de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les siéges & pour les assauts; tant pour la défense que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois si les sublimes connoissances dont nous parlons conviennent à un Roi, & si l'étude des Arts & des Sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune Prince. Ce que nous lisons ici en montre l'utilité. Si le Roi Hiéron eût été sans goût & sans curiosité, & qu'il ne se fût occupé que de ses plaisirs, Archiméde seroit demeuré tranquille dans son cabinet, & toutes ses rares connoissances n'auroient été d'aucune utilité pour ses sujets. Combien de trésors de science demeurent ensevelis

dans les ténébres, & enfouis ainsi dire en terre, parce que les ces ne font aucun cas des Savans, & regardent comme des hommes inut à l'Etat ! Mais lorsque, dans leur j nesse, ils ont pris une légére teintu des Arts & des Sciences, car c'est où doit borner l'étude des Princes sur point, ils font cas de ceux qui s'y dis tinguent, ils s'entretiennent quelquefois avec eux, ils les mettent en honneur, & par cette glorieuse protection ils donnent lieu à de précieuses découvertes, dont l'Etat se ressent utilement. Syracuse eut cette obligation à son Roi; & ce fut sans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue : car il fut élevé avec grand soin.

Ce qui a été dit jusqu'ici d'Archiméde, & bien plus encore ce qui sera bientôt dit de ces admirables machines de guerre qui seront emploiées au siége de Syracuse, montre quel tort on auroit de mépriser ces sciences sublimes & spéculatives, qui ne s'occupent que de raports abstraits & d'idées simples. Il est vrai que toutes les spéculations de Géométrie pure ou d'Algébre ne s'appliquent pas à des choses utiles. Mais il est vrai aussi que la plupart de

celles qui ne s'y appliquent pas, conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroitre infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, de ce monde intellectuel : mais les Mathématiques mixtes qui descendent à la matiére, & qui considérent les mouvemens des Astres, la parfaite connoissance de la navigation, l'art de raprocher les objets éloignés par le moien du Télescope, l'augmentation des Forces mouvantes, la justesse & l'exactitude du nivellement, & d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus accessible, & se familiarisent en quelque sorte avec le vulgaire. Le travail d'Archiméde fut lontems obscur, & peut-être méprisé, parce qu'il se renfermoit dans de simples & de stériles spéculations. Devoit-on conclure delà qu'il étoit inutile & infructueux? C'est de ce fonds même de connoissances ensevelies jusques-là dans les ténébres que partirent tout d'un coup de vives lumiéres, & de merveilleuses découvertes, brillantes dès leur naissance d'une utilité sensible & palpable, qui fit l'étonnement & le désespoir des Romains qui assiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand & magnif
en tout, dans la construction des
lais, des arsenaux, des temples. Il
bâtir un nombre infini de vaisseaux
toutes sortes de grandeur pour
transport des blés, commerce q
faisoit presque seul toute la riches
de l'Ile. On parle d'une galére bâti
par son ordre sous la direction d'Ar-
chiméde, qui a été l'un des plus fa-
meux bâtimens de l'antiquité. On fut
un an entier à la construire. Hiéron
passoit lui-même des journées entiéres
parmi les ouvriers, pour les animer
par sa présence.

Athen. l. 5. p. 206-209.

Le navire étoit à vingt rangs de ra-
mes. Cette masse énorme fut affermie
de tous côtés avec de gros clous de
cuivre, qui pesoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois coridors : dont
le plus bas conduisoit au fond de cale,
où l'on descendoit par des degrés ; un
autre conduisoit aux appartemens : le
premier & le plus haut menoit au lo-
gement des soldats.

Au coridor du milieu, on trouvoit
à droite & à gauche des appartemens
au nombre de trente, dans chacun
desquels il y avoit quatre lits pour des
hommes. L'appartement des patrons

& des matelots avoit quinze lits, & trois salles à manger, dans la derniére desquelles, qui étoit à la poupe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites piéces raportées de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homére. Les planchers, les fenêtres, & tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut coridor, il y avoit un Gymnase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins & des plantes de toute espéce, d'un arrangement merveilleux. Des tuiaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voioit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même maniére que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates, & d'autres

pierres précieuſes les plus belles qu'on avoit pû trouver dans l'Ile. Les murailles & le toit étoient de bois de Cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, & de petites ſtatues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothéque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran ſolaire.

Il y avoit auſſi un appartement à trois lits pour le bain, où ſe voioient trois grandes chaudiéres d'airain, & une baignoire faite d'une ſeule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cens cinquante pintes. A la proue étoit un grand réſervoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voioit en dehors des Atlas de ſix coudées (neuf piés) de haut, qui ſoutenoient les hauts bords : ces Atlas étoient à une égale diſtance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures. On y voioit huit tours proportionnées à ſa groſſeur : deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, & quatre au milieu du vaiſſeau. Sur ces tours étoient des parapets, par leſquels on pouvoit jetter des pierres ſur les vaiſſeaux ennemis

qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaisseau bien planchéié étoit une espéce de rempart, sur lequel étoit une machine à jetter des pierres, faite par Archiméde: elle jettoit une pierre du poids de trois cens livres, & une fléche de douze coudées (dix-huit piés) à la distance d'une stade, c'est-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mâts, à chacun desquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient aussi des crocs & des masses de plomb, pour jetter sur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empécher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient disposés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines, accrochoient les vaisseaux des ennemis & les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap: il y en

avoit tout autant autour des n
des machines à jetter des pierr

Quoique la sentine fût ex
ment profonde, un seul hom
vuidoit avec une machine à vi
ventée par Archiméde. Archim
Poéte Athénien, fit une épigr
sur ce superbe navire. Il en fu
paié. Hiéron lui envoia en réco
se mille *medimnes* de blé, &
conduire jusqu'au port de Pyr
medimne, selon le P. Montfauc
une mesure de six setiers. Cett
gramme est parvenue jusqu'à
On connoissoit alors le prix des
Syracuse.

Hiéron aiant appris qu'il n'y
point de port en Sicile qui pû
tenir ce vaisseau, hors quelqu
où il ne pouvoit être sans péril
lut d'en faire présent au Roi * 1
mée, & de l'envoier à Alexand
y avoit alors disette de blé dans
l'Egypte.

Plusieurs autres vaisseaux de c
de moindre grandeur accompagn
ce grand navire. On mit dans ce
seaux soixante mille muids de
dix mille grands vases de terr

* *Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Ph*

de poiſſon ſalé, vingt mille quintaux peſant de chair ſalée, & vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, ſans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la deſcription qu'Athénée nous a laiſſé de ce grand navire. Je ſouhaiterois que pour nous en donner une plus juſte idée, il en eût marqué préciſément toutes les dimenſions. Un mot auſſi ajouté ſur les rangs de rames, auroit éclairci & décidé une queſtion qui demeurera toujours obſcure & douteuſe.

La fidélité d'Hiéron fut miſe à une épreuve bien rude après la ſanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut ſuivie de la défection preſque générale de leurs Alliés. Mais le ravage même de ſes terres par les troupes Carthaginoiſes que leur flote y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut ſeulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré juſques dans ſa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épouſa Néréide fille de Pyrrhus, dont il eut pluſieurs

Liv. lib. 23. n. 30.

enfans, & entr'autres Hiéronyme, duquel il ſera bientôt parlé. Gélon, mépriſant la vieilleſſe de ſon pere, & ne faiſant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur derniére diſgrace à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déja la multitude, & ſollicitoit les Alliés de Syracuſe à ſe joindre à lui; & [a] peutêtre auroit-il cauſé du trouble dans la Sicile, ſi une mort promte & imprévûe n'avoit rompu ſes meſures. Elle ſurvint ſi à propos, qu'elle laiſſa quelque ſoupçon, que le pere
9. l'avoit avancée. Il ne ſurvécut pas
5. lontems à ſon fils, & mourut à l'âge de quatre-vingts dix ans, infiniment regretté des peuples. Il avoit régné cinquante-quatre ans.

ARTICLE SECOND.

§. I.

Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, lui ſuccéde, & le fait regretter par ſes vices & par ſes cruautés. Il eſt tué dans une conſpiration. Meurtre funeſte des

a Moviſſetque in Sicilia res, niſi mors, adeo opportúna, ut patrem quoque ſuſpicione aſpergeret, armantem eum multitudinem, ſollicitantemque ſocios, abſumpſiſſet. *Liv.*

Princesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, & se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avoit fait Hiéronyme.

LA MORT d'Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile. Le roiaume étoit tombé entre les mains d'Hiéronyme son petit-fils : jeune [a] Prince incapable d'user sagement de la liberté, loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son roiaume ne changeât bientôt sous un Roi enfant, lui fit naître la pensée & le desir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposérent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi, & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses Tuteurs. Il [b] n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire, de tenir contre les caresses & *Liv. lib. 24. n. 4.*

a Puerum, vix dum libertatem, ne dum dominationem, modicè laturum. *Liv.*

b Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, & convertere ad publicam privata curam. *Liv.*

les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoioit, il lui nomma quinze Tuteurs qui devoient former son Conseil, & les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher sur ses traces, & à suivre les principes dans lesquels il avoit été élevé jusques-là.

Le Roi étant mort après ces dispositions, les Tuteurs qu'il avoit nommés à son petit-fils, convoquérent aussitôt l'assemblée, présentérent le jeune Prince au peuple, & firent lecture du testament. Un petit nombre de gens, apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, & jettérent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon pere, garda un morne

silence, qui marquoit assez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, & leurs craintes pour l'avenir. On [a] fit ensuite ses funérailles, qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ses sujets, que par les soins & le respect de ses proches pour sa mémoire.

Le premier soin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres Tuteurs, en disant hautement que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même.

Il avoit alors près de quinze ans. Ainsi se démettant le premier de la Tutelle qui lui étoit commune avec plusieurs Collégues, il réunit dans sa seule personne tout leur pouvoir. Les dispositions les plus sages des Princes mourans sont souvent peu respectées après leur mort, & rarement exécutées.

Le [b] meilleur Prince du monde, & le plus modéré, succédant à un Roi aussi chéri de ses sujets que l'avoit été

a Funus fit regium, magis amore civium & caritate, quàm curâ suorum, celebre. *Liv.*

b Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos, succedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu, omnia quàm disparia essent, ostendit. *Liv.*

Hiéron, auroit eu bien de la
les consoler de la perte qu'ils
de faire. Mais, comme si H
me eût cherché par ses vices à
encore plus regretter, il ne
plutôt monté sur le trône, qu'i
noitre combien toutes choses
changées. Ni le Roi Hiéron,
lon son fils, pendant tant d'
ne s'étoient jamais distingués
tres citoiens par leur habillem
par aucun ornement qui sentît
Ici l'on vit paroitre tout d'
Hiéronyme revétu de pour
front ceint du diadême, en
d'une troupes de Gardes armé
quefois même il affectoit d'im
nys le Tyran, en sortant co
du palais sur un char attelé d
chevaux blancs. Tout [a] le r
pondoit à cet équipage : un
marqué de tout le monde, d
les fiéres & dédaigneuses, un
tation à ne dire que des chos
bligeantes, un abord difficile

a Hunc tam superbum apparatum habitumque convenientes sequebantur, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta; rari aditus, modò, sed etiam; libidi inhumana *Liv.*

e rendoit presque inaccessible, non seulement aux étrangers, mais à ses Tuteurs même; un rafinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractére odieux du jeune Roi jetta une si grande fraieur dans les esprits, que quelques-uns de ses Tuteurs, pour se dérober à sa cruauté, se donnérent eux-mêmes la mort, ou se condannérent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andranodore & Zoïppe tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Thrason, avoient les entrées plus libres auprès du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur tout le reste; mais comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, & le troisiéme pour les Romains, cette différence de sentimens, & les disputes souvent très vives qui en étoient la suite attiroient sur eux l'attention du Prince.

Il arriva, à peu près dans ce tems là, qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé Théodote. Appliqué à la

question, il avoua le crime pour lui-même : mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du Roi quoiqu'innocens, entre lesquels il nomma Thrason, comme le chef de toute l'entreprise, ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de s'y engager, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroitre pour la cause des Romains, rendit l'indice vraisemblable. Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faisoit souffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite, ou ne se cacha : tant ils comptoient sur le courage & sur la fidélité de Théodote, & tant celui-ci avoit de force pour tenir ce secret caché.

La mort de Thrason, qui seul étoit le lien & le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronyme envoia des Ambassadeurs à Annibal; qui lui envoia à son tour un jeune Carthaginois d'illustre naissance, nommé Annibal comme lui, avec

Hippocrate & Epicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse par leur pere. Après le Traité conclu avec Hiéronyme, le jeune Officier retourna vers son Général : les deux autres demeurérent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Les conditions du Traité étoient, qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himéra qui partage presque toute l'Ile, sépareroit la province des Carthaginois de son roiaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flateurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle & téméraire, mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce Traité, Appius Préteur de Sicile envoia des Ambassadeurs à Hiéronyme, pour renouveller l'alliance que les Romains avoient eu avec son aieul. Ce Prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur & insultant, ce qui s'étoit

passé à la journée de Cannes :
Ambassadeurs d'Annibal en
toient des choses incroiables
étoit bien aise d'en savoir la vé
leur bouche, afin de se déterm
le choix de ses Alliés. Les R
lui répondirent qu'ils revien
vers lui, quand il auroit appris
voir sérieusement des Ambassa
&, après l'avoir averti plut
prié, de ne point changer tém
ment de parti, ils se retirérent

Enfin sa cruauté, & les aut
ces auxquels il se livroit aveuglé
lui attirérent une fin malheu
Ceux qui avoient formé la co
tion dont il a été parlé, suivire
plan, & aiant trouvé une occas
vorable d'exécuter leur entrepr
tuérent dans un voiage qu'il fai
Syracuse au pays & dans la vil
Léontins.

On voit ici sensiblement la
rence qu'il y a entre un Roi & u
ran, & que ce ne sont point le
des & les armes qui mettent un R
en sureté, mais l'affection des s
Hiéron, persuadé que ceux qu
dans les mains les loix pour go
ner les peuples, doivent toujou
gouv

gouverner eux-mêmes par les loix, se conduisoit de telle sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la Loi, & non Hiéron, qui régnoit. Il ne se croioit riche & puissant que pour faire du bien, & pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie: il avoit toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples, & Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'Etat. Les bouches, & encore plus les cœurs, lontems après, étoient remplis de son nom, & ne cessoient de bénir sa mémoire. Hiéronyme au contraire, qui n'avoit d'autre régle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves, menoit la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer ses jours dans des fraieurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de sa personne, étoient les plus exposés à ses soupçons & à sa cruauté;

& ils crurent ne pouvoir mettre l
vie en fureté qu'en finiſſant la ſien
Voilà où ſe termina un régne
court, mais rempli de déſordres, d
juſtices, & de violences.

AN. M. 3790. AV. J.C. 214. *Liv. lib.* 24. c. 21-35. Appius, qui prévoioit les ſuites
cette mort, donna avis de tout
Sénat, & prit toutes les précaut
néceſſaires pour conſerver la parti
la Sicile qui appartenoit aux Rom
Ceux-ci, de leur côté, voiant
s'élevoit dans la Sicile une guerre
pouvoit devenir importante, y fi
paſſer Marcellus, qui avoit été n
mé Conſul avec Fabius au com
cement de la cinquiéme année
ſeconde guerre Punique, & qui s'
rendu ſi illuſtre par les ſuccès
avoit eus contre Annibal.

Au moment qu'Hiéronyme fut
les ſoldats, moins par affection
par un certain reſpect naturel
les Rois, ſongérent d'abord à ve
ſa mort ſur les Conjurés. Mais le
nom de la liberté dont on les f
l'eſpérance qu'on leur donna de
diſtribuer l'argent du Tyran & d
paier une meilleure ſolde, &
de ſes crimes affreux & de
teuſes débauches, tout cela

leur premiére chaleur, & changea tellement leurs diſpoſitions, qu'ils laiſſérent ſans ſépulture le corps de ce Prince, dont ils venoient de témoigner un ſi vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuſe la mort d'Hiéronyme, Andranodore s'empara de l'Ile qui étoit une des parties de la ville, de la Citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & il y mit de bonnes garniſons. Théodote & Soſis, chefs de la conſpiration, aiant laiſſé leurs complices à l'armée pour contenir les ſoldats, arrivérent à la ville bientôt après. Ils ſe rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où en montrant au peuple la robe ſanglante du Tyran avec ſon diadême, & l'exhortant à prendre les armes pour défendre ſa liberté, ils ſe virent bientôt à la tête d'une nombreuſe multitude.

Toute la ville étoit en confuſion. Le lendemain à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que ſans armes, accourt à l'Achradine où ſe tenoit le Sénat, qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni aſſemblé, ni conſulté ſur aucune affaire. Polyéne,

An. M
Av. J.
I
n. 11

les Senateurs, parla au
... coup de liberté & de
... Il leur representa, » qu
... par expérience les i
» ... & miséres de la serv
» ... & les vivement frapé
» ils en étoient qui est des mau
» que pour ce civile entraîne apr
» ... ils en avoient plutôt enten
» ... à leurs peres, qu'ils n'er
» ... eux-mêmes.
» ... par pris promter
» ... d'avoir, il les loueroi
» ... : & qu'il ne s'en f
» ... s'ils ... ére nécess
» ... dans la derniére, il étoit d'a
» ... pour le présent, à Andra
» ... des Députés qu'il eût
» pour lui declarer ... à ouvrir
» ... au Sénat, ... retirer
» ... de l'Ile, & à en ... sistoit
» ... Que s'il persistoit le tr
» ... usurpation, il faloit encore qu'
» ... reusement encore
» ... Hieronyme.

Cette ambassade fit d'al... soit ...
pression sur son esprit, ... respect
servit encore quelque respect ...
Sénat, & qu'il fût touché du
... général des citoiens;
la partie de l'Ile la mieux fort

lui avoit été enlevée par trahison & livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais [a] sa femme Démarate, fille d'Hiéron, Princesse fiére & ambitieuse, l'aiant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célébre de Denys le Tyran, » *Qu'il ne faloit* » *point descendre du trône qu'on n'en* » *fût arraché par les piés*. Qu'on pou» voit en un moment renoncer à une » grande fortune, mais qu'il en cou» toit beaucoup de tems & de peine » pour y parvenir. Qu'il devoit donc » tâcher de gagner du tems; &, pen» dant qu'il amuseroit le Sénat par » des réponses ambigues, négocier » sous main avec les soldats qui étoient » à Léonce, qu'il lui seroit aisé de » s'attacher par l'appas des trésors du » Roi dont il étoit en possession.

Andranodore ne rejetta pas entiérement ces conseils, & ne crut pas devoir aussi les suivre sans réserve. Il prit un milieu. Il promit de se soumettre au Sénat, en attendant que

a Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, admonet sæpe usurpatæ Dionysii tyranni vocis, qua, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere.

l'occaſion devînt plus favorable ; & le lendemain, aiant ouvert les portes de l'Ile dès le matin, il ſe rendit à l'Achradine ; & là, après s'être excuſé devant le peuple de ſon délai & de ſa réſiſtance ſur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'envelopât, comme oncle du Tyran, dans ſa punition, il déclara qu'il venoit remettre ſa perſonne & ſes intérêts entre les mains du Sénat. Puis ſe tournant vers les meurtriers du Tyran, & apoſtrophant Théodote & Soſis : » Vous avez, leur dit-il, fait une mé» morable action. Mais, croiez-moi, » votre gloire n'eſt que commencée, » & n'eſt point encore parvenue à ſon » comble. Si vous ne ſongez à établir » la paix & la concorde parmi les » citoiens, la République court grand » riſque d'expirer & de périr dans le » moment même qu'elle commence à » gouter les doux fruits de la liberté. « Après ce diſcours, il mit à leurs piés les clés de l'Ile & des tréſors du Roi. La joie ſe répandit dans toute la ville, & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour ſuivant, le Sénat s'étant

assemblé selon l'ancienne coutume, on créa des Magistrats, parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote & Sosis, & quelques autres Conjurés qui étoient absens.

D'un autre côté, Hippocrate & Epicyde qu'Hiéronyme avoit envoiés à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, se voiant, à la nouvelle de la mort du Tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuse, où ils demandérent une escorte pour retourner surement auprès d'Annibal, n'aiant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce Général les avoit envoiés. On n'étoit pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers, dont l'esprit étoit inquiet & remuant, & qui avoient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il est dans la plupart des affaires un moment décisif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le tems de leur départ, leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats qui les estimoient à cause de leur habileté, & de les indisposer contre le

livre baſſement à l'eſclavage, ou domine avec inſolence. Mais pa port à la liberté, qui tient le mi entre ces deux excès, elle ne ſai s'en paſſer, ni en uſer : & il n trouve que trop de flateurs, touj prêts à entrer dans ſes paſſions, à flammer ſa colére, & à la pouſſer dernières violences & aux plus bares cruautés ; à quoi elle n'eſt que trop portée par elle-même. (ce qui arriva pour lors. Sur la req des Magiſtrats, qui fut preſque pl acceptée que propoſée, on ord que la race roiale ſeroit entiérer détruite.

On tue d'abord Démarate d'Hiéron, & Harmonie fille de Gé mariées, la premiére à Andranod & la ſeconde à Thémiſte. De là c à la maiſon d'Héraclée femme Zoïppe, qui aiant été envoié en baſſade vers Ptolémée roi d'Egypt étoit reſté volontairement en exil ne pas être témoin des maux de ſ trie. Avertie qu'on alloit venir à cette infortunée Princeſſe s'étoit giée avec ſes deux filles dans le li plus retiré de ſa maiſon, vers ſes d pénates. Là, quand les aſſaſſins fr

arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, & dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron son pere, & de son frere Gélon, » de ne pas enveloper une » Princesse innocente dans le crime & » dans les malheurs d'Hiéronyme. » Elle leur représenta qu'elle n'avoit » tiré d'autre fruit du régne de ce » Prince, que l'exil de son mari. Que » n'aiant point eu de part à la fortu- » ne ni aux desseins criminels de sa » sœur Démarate, elle n'en devoit » point avoir à son châtiment. Que » pouvoit-on craindre au reste ou » d'elle-même dans l'état d'abandon » & presque de viduité où elle étoit » réduite, ou de ses filles malheu- » reuses orfelines sans appui & sans » crédit ? Que si la race roiale étoit » devenue si odieuse qu'on ne pût » en souffrir la vûe à Syracuse, on » pouvoit les reléguer à Alexandrie, » & rejoindre la femme à son mari, » les filles à leur pere. « Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elle les pria de vouloir au moins sauver la

vie aux Princeſſes ſes filles, toutes deux d'un âge qui inſpire la compaſſion aux ennemis les plus tranſportés de fureur. Elle ne gagna rien ſur l'eſprit de ces barbares. L'aiant arrachée comme d'entre les bras de ſes dieux pénates, ils la percérent de coups ſous les yeux de ſes deux filles; & les égorgérent auſſitôt elles-mêmes, déja teintes & couvertes du ſang de leur mere. Ce qu'il y eut de plus triſte dans leur deſtinée, c'eſt qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur ſauvoit la vie.

De la compaſſion le peuple paſſa en un moment à des ſentimens de colére & de fureur contre ceux qui avoient ſi fort preſſé l'exécution, ſans laiſſer le lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des Magiſtrats à la place d'Andradonore & de Thémiſte. On héſite lontems ſur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hazard Epicyde, un autre nomme auſſitôt Hippocrate. Ces deux hommes ſont demandés avec tant d'ardeur par la multitude composée de citoiens & de ſoldats, que le Sénat ne peut empécher qu'ils ne ſoient créés.

Les nouveaux Magiſtrats ne découvrirent pas d'abord le deſſein qu'ils avoient de remettre Syracuſe dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voioient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fuſſent en charge. Car, auſſitôt après le rétabliſſement de la liberté, on avoit envoié des Ambaſſadeurs à Appius, pour propoſer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adreſſés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité ſupérieure à la ſienne. Marcellus en envoia à ſon tour aux Magiſtrats de Syracuſe, pour traiter de la paix.

Ils trouvérent en y arrivant, l'état des choſes bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par de ſourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inſpiré à tout le monde une grande averſion pour les Romains, en faiſant entendre qu'on ſongeoit à leur livrer Syracuſe. La vûe d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ſes vaiſſeaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces ſoupçons & ces accuſations, de ſorte que la multitude

clut à la paix, & on leur envoia
Ambassadeurs pour terminer l'affai
Peu de jours après cette résolut
prise, les Léontins envoiérent dem
der du secours à Syracuse, pour déf
dre leurs frontiéres. Cette députat
parut venir fort à propos, pour
charger la ville d'une multitude
quiéte & turbulente, & pour éloig
leurs Chefs non moins dangereux.
fit partir quatre mille hommes f
le commandement d'Hippocrate, d
on étoit bien aise de se défaire,
qui ne fut pas fâché lui-même
cette occasion qu'on lui donnoit
brouiller. Car il n'y fut pas plutôt
rivé, qu'il pilla les frontiéres de
province Romaine, & tailla en pié
une troupe qu'Appius avoit envo
pour les défendre. Marcellus se pla
aux Syracusains de cet acte d'hostili
& demande qu'on chasse de la Si
cet étranger avec son frere Epicy
qui s'étant venu rendre en même te
dans la ville des Léontins, tâch
d'en brouiller les habitans avec c
de Syracuse, en les exhortant à
mettre en liberté aussi bien que les
racusains. La ville des Léontins é
de la dépendance de Syracuse; m

elle prétendoit ici ſecouer le joug, & agir indépendamment des Syracuſains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuſe envoiérent aux Léontins faire des plaintes des hoſtilités commiſes contre les Romains, & demander qu'on chaſſât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les Députés de Syracuſe raportérent à Marcellus cette réponſe des Léontins dont ils ne diſpoſoient plus, lui laiſſant la liberté de leur déclarer la guerre, ſans que cela portât aucun préjudice au Traité qu'ils avoient fait enſemble. Il marcha auſſitôt contre Léonce, dont il ſe rendit maître à la premiére attaque. Hippocrate & Epicyde prirent la fuite. On fit main baſſe ſur tout ce qui ſe trouva de déſerteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille: mais depuis que la ville fut priſe, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres ſoldats; on leur rendit même tout ce qui leur appartenoit, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville priſe d'aſſaut avoit fait périr.

Huit mille hommes, que les
giſtrats de Syracuſe envoioient
ſecours de Marcellus, rencont
en chemin un homme, qui leur
un récit infidéle de ce qui s'eſt pa
la priſe de Léonce, exagérant,
une malice affectée, la cruauté
Romains, qu'il aſſuroit, contre l
rité, avoir fait paſſer au fil de l'
tous les habitans; auſſibien que
troupes qui y avoient été envoiée
Syracuſe.

Ce menſonge artificieux, qu'ils
profondirent point autrement,
donne de la compaſſion pour
compagnons. Ils témoignérent
indignation par leur murmure.
pocrate & Epicyde, qui étoient
connus de ces troupes, ſe préſen
à elles précisément dans ce mo
de trouble & de tumulte, & pren
le parti de ſe mettre ſous leur pr
tion, n'aiant point d'autre reſſo
Ils ſont reçus avec joie & applau
ment. Le bruit ſe porte juſqu
queue de l'armée, où étoient les C
mandans Dioméne & Soſis. Ce
apprennent la cauſe du tumulte
courent, blâment les ſoldats d'a
reçu au milieu d'eux Hippocrat

Epicyde ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuse, pour informer le Sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, & chargé d'une lettre qui paroissoit être écrite par les Magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léonce, & l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette Lettre supposée souléve les mercénaires, dont ce corps étoit presque entiérement composé. Ils veulent se jetter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate & Epicyde empéchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde, ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entiérement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favora-

blement de la multitude, qui s'é qu'il faut fermer les portes aux l mains. Hippocrate & Epicyde a vent cependant auprès de la vil dans laquelle ils entrent moitié force, moitié par les intellige qu'ils y avoient. Ils tuent les Ma trats, & s'emparent de la ville. Le demain les esclaves sont affranch les prisonniers délivrés, & dans assemblée tumultuaire Hippocrat Epicyde mis dans les premiéres pla Syracuse ainsi, après un court ra de liberté, retomba dans son ancie servitude.

§. II.

Le Consul Marcellus forme le siége de racuse. Les pertes considérables d'h mes & de vaisseaux, causées pa terribles machines d'Archiméde, gent Marcellus à changer le siég blocus. Enfin il prend la ville pa moien des intelligences qu'il y a Mort d'Archiméde, tué par un so qui ne le connoissoit point.

An. M. 3790. Av. J.C. 214. *Liv. lib. 24. n. 33. 34. Plut. in Marc. p. 305-307.*

LES CHOSES étant en cet ét Marcellus crut devoir quitter le p des Léontins, pour s'avancer vers racuse. Lorsqu'il en fut assez proc

Les nouveaux Magiſtrats ne découvrirent pas d'abord le deſſein qu'ils avoient de remettre Syracuſe dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voioient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fuſſent en charge. Car, auſſitôt après le rétabliſſement de la liberté, on avoit envoié des Ambaſſadeurs à Appius, pour propoſer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adreſſés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité ſupérieure à la ſienne. Marcellus en envoia à ſon tour aux Magiſtrats de Syracuſe, pour traiter de la paix.

Ils trouvérent en y arrivant, l'état des choſes bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par de ſourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inſpiré à tout le monde une grande averſion pour les Romains, en faiſant entendre qu'on ſongeoit à leur livrer Syracuſe. La vûe d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ſes vaiſſeaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces ſoupçons & ces accuſations, de ſorte que la multitude

régnoit dans Syracuſe, par la crai
où l'on étoit de ne pouvoir rien op
ſer à une ſi terrible puiſſance, & à
ſi grands efforts. En effet, il auroit
impoſſible d'y réſiſter, ſans un ſ
homme, dont la merveilleuſe ind
ſtrie tint lieu de tout à Syracuſ
c'étoit Archiméde. Il avoit pris ſ
de garnir les murs de tout ce qui ét
néceſſaire pour une bonne défen
Dès qu'il eut commencé à faire jo
du côté de la terre ſes machines, el
décochérent contre l'infanterie tou
ſortes de traits, & des pierres d'u
peſanteur énorme, qui voloient av
tant de bruit, de roideur, & de ra
dité, que rien ne pouvant ſoutenir
choc, elles renverſoient & écraſoi
tous ceux qu'elles rencontroient,
jettoient dans tous les rangs un déſ
dre horrible.

Marcellus ne réuſſiſſoit pas mie
du côté de la mer. Archiméde av
diſpoſé des machines pour lancer
traits à quelque diſtance que ce f
Quoique les ennemis fuſſent enc
loin de la ville, il les atteignit av
des baliſtes & des catapultes plus gr
des & plus bandées. Quand les tra
paſſoient au-delà, il en avoit de p

petites & proportionnées à la diſtance : ce qui cauſoit une ſi grande confuſion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archiméde avoit placé derriére les murailles de hautes & fortes machines, qui faiſant tomber tout d'un coup ſur les galéres de groſſes poutres chargées au bout d'un poids immenſe, les abymoient dans les flots. Outre cela il faiſoit partir une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine, aiant attrapé la proue d'un vaiſſeau, & l'élevant en l'air par le moien du contrepoids qui retomboit au dedans des murailles, dreſſoit le vaiſſeau ſur la poupe & le tenoit quelque tems en cet état : puis lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, le laiſſoit retomber de tout ſon poids ou ſur la proue, ou ſur le côté, & ſouvent le ſubmergeoit entiérement. D'autres fois les machines ramenant le vaiſſeau vers la terre avec des cordages & des crocs, après l'avoir fait pirouetter lontems, le briſoient & le fracaſſoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient

de dessous les murailles, & écrasoi
ainsi tous ceux qui étoient dessus.
tout moment des galéres enlevées
suspendues en l'air tournoiant a
rapidité, présentoient un specta
affreux, & retombant dans la r
avec tout leur équipage y étoient a
mées.

Marcellus avoit préparé à gra
frais des machines appellées *Sam*
ques, à cause de la ressembla
qu'elles avoient avec l'instrument
musique qui portoit ce nom. Il av
destiné pour cet effet huit galére
cinq rangs, d'un côté desquelles
avoit ôté les rames, aux unes à dro
& aux autres à gauche, & qu'on av
jointes ensemble deux à deux par
côtés où il n'y avoit point de ran
La machine consistoit dans une éc
le, de la largeur de quatre piés,
quelle dressée étoit aussi haute que
murailles. On la couchoit de son l
sur les côtés des deux galéres join
ensemble, de sorte qu'elle passoi
beaucoup les éperons; & au haut
mâts de ces galéres on mettoit
poulies & des cordes. Quand on
voit la mettre en œuvre, on a
choit les cordes à l'extrémité de
machi

machine, & des gens de dessus la poupe l'élevoient par le moien des poulies : d'autres sur la proue aidoient aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galéres étant poussées au pié de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'est, sans doute, ce que nous appellons un pont-levis. Le pont de la Sambuque s'abbattoit, & servoit aux assiégeans pour passer sur le mur des assiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archiméde lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux ; après celui-là un second ; & un moment après un troisiéme : qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renversérent & brisérent ses appuis, & donnérent une telle secousse aux galéres qui la soutenoient, qu'elles se lâchérent & se séparérent.

Marcellus, presque rebuté & poussé à bout, se retira avec ses galéres le plus diligemment qu'il lui fut pos-

* *Le quintal, que les Grecs appelloient* ταλαντον, *étoit de plusieurs sortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres ; il montoit jusqu'à plus de douze cens.*

sible, & envoia donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même tems il assembla un Conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On espéroit, par ce moien, se mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une distance proportionnée à leur force, n'auroient plus assez de jeu.

Mais Archiméde avoit pourvû à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déja observé, des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près-à-près des trous, (c'est ce qu'on appelle des meurtriéres) où il avoit placé des * Scorpions, qui, n'aiant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui en approchoient, & n'en étoient point apperçus.

* *Les Scorpions étoient des machines, des espéces d'arbalêtes, dont les Anciens se servoient pour lancer des traits & des pierres.*

Quand les Romains eurent donc gagné le pié des murailles, penſant y être bien à couvert, ils ſe trouvérent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut ſur leurs têtes, n'y aiant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de ſe retirer en arriére. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voila de nouveaux traits lancés ſur eux dans leur retraite, de ſorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que preſque toutes leurs galéres furent froiſſées ou fracaſſées, ſans qu'ils puſſent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car Archiméde avoit placé la plupart de ſes machines à couvert derriére les murailles, de maniére que les Romains, accablés d'une infinité de coups ſans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient, ſembloient proprement, dit Plutarque, ſe battre contre les dieux.

Marcellus, quoique pouſſé à bout, & ne ſachant qu'oppoſer à ces machines qu'Archiméde dreſſoit contre lui, ne laiſſoit pas d'en faire des plaiſanteries. » Ne ceſſerons-nous pas, di-

» soit-il à ses Ouvriers & à ses In
» génieurs, de faire la guerre à c
» Briarée de Géométre, qui maltrait
» ainsi mes galéres & mes sambuques
» Il surpasse infiniment les Géans
» cent mains dont nous parle la fabl
» tant il lance de traits tout d'un cou
» contre nous. « Marcellus avoit ra
son de s'en prendre au seul Archim
de. Car véritablement tous les Syr
cusains n'étoient que comme le cor
des machines & des batteries de
grand Géométre; & lui, il étoit se
l'ame qui faisoit mouvoir & agir to
ces ressorts. Car toutes les autres a
mes demeuroient oisives : il n'y av
que celles d'Archiméde dont la vil
se servît alors & pour la défense
pour l'attaque.

Enfin Marcellus voiant les Roma
si effraiés, que s'ils appercevoient s
lement sur la muraille une petite c
de, ou la moindre piéce de bois,
prenoient d'abord la fuite, cri
qu'Archiméde alloit lâcher contr'e
quelque effroiable machine; il reno
à l'espérance de la pouvoir pren
en y faisant bréche, cessa toutes
attaques, & laissa achever ce siége
tems en le changeant en blocus. L

par terre, ſoit par mer. Pendant
mois qu'ils battirent la ville, il
eut ſorte de ſtratagêmes que l'on
ventât, ni d'actions de valeur que
ne fît à l'aſſaut près que l'on n'o-
lus jamais tenter. Tant un ſeul
me, & une ſeule ſcience, ont de
e dans quelques occaſions, quand
ait les emploier à propos. Otez de
cuſe un ſeul vieillard, la priſe de
lle eſt immanquable avec toutes
orces qu'ont les Romains : ſa pré-
e ſeule arréte & déconcerte tous
s deſſeins.

)n voit ici, je ne puis trop le répé-
, quel intérêt ont les Princes de
égér les arts, de favoriſer les gens
ettres, d'animer les Académies des
nces par des diſtinctions d'hon-
r & par des récompenſes ſolides,

ſcience. Je ne le regarde que comme un Savant, comme un habile Géométre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuſe, ſi, pour épargner quelque dépenſe & quelque penſion, on eût laiſſé un tel homme dans l'inaction & dans l'obſcurité! Hiéron n'eut garde de ſe conduire de la ſorte. Il connut tout le mérite de notre Géométre: & c'en eſt un grand pour les Princes de connoitre celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit uſage, & n'attendit pas pour cela que le beſoin & la néceſſité l'y forçaſſent; il auroit été alors trop tard. Par une ſage prévoiance, vrai caractére d'un grand Roi & d'un grand Miniſtre, [a] il prépara, dans le ſein même de la paix, tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, & pour faire la guerre avec ſuccès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec leſquels Syracuſe étoit liée d'une amitié étroite. Auſſi vit-on, dans un moment, ſortir comme de terre une foule incroiable de machines de toute eſpéce & de toute grandeur, dont la vûe ſeule étoit capable de jetter le trouble & l'épouvante dans des armées.

a In pace, ut ſapiens, aptarit idonea bello. *Horat.*

par exemple que Polybe, Auteur
que contemporain, & qui écri-
sur des mémoires tout récens,
ui étoient entre les mains de tout
nonde. Mais quel moien de se
ser au consentement uniforme
Historiens Grecs & Romains,
s & ennemis, sur des faits dont
armées entiéres furent témoins
entirent les effets, & qui influé-
si fort dans les événemens de la
re? Ce qui se pratiqua dans ce
e de Syracuse, marque jusqu'où
Anciens avoient porté le génie, &
: de faire ou de soutenir des siéges.
re artillerie, qui imite si parfaite-
it le tonnerre, ne fait pas plus d'effet
les machines d'Archiméde, si mê-
elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par

Les miroirs ardens étoient connus d
l'antiquité ; mais non de cette sorte
qui paroit même impraticable.

An.M.3791. Av.J.C.213. Liv.lib.24. n.35.36. Après que Marcellus eut résolu d
bloquer simplement Syracuse, il laif
sa Appius devant la place avec le
deux tiers de l'armée, & avec le rest
il s'avança dans l'Ile, où il fit rentre
quelques villes dans le parti des Ro
mains.

Dans ce même tems Himilcon, Gé
néral des Carthaginois, arriva dans l
Sicile avec une grande armée, dan
l'espérance de la reconquérir, & d'e
chasser les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse ave
dix mille hommes de pié, & cin
cens chevaux pour l'aller joindre
afin de faire la guerre de concert con
tre Marcellus. Epicyde resta dans l
ville pour y commander pendant l
blocus.

Les flotes des deux peuples paru
rent en même tems sur les côtes de l
Sicile : mais celle des Carthaginois s
voiant plus foible que l'autre, n'osa pa
hazarder un combat, & reprit bientô
la route de Carthage.

Marcellus avoit demeuré hui
mois devant Syracuse avec Appius,

ſelon Polybe : & c'eſt là que ſe termine l'année de ſon Conſulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile, & ſa victoire ſur Hippocrate, qui tombent néceſſairement dans la ſeconde année du ſiége. Et réellement Tite-Live n'a rien raporté du tout de cette ſeconde année, parce qu'il avoit attribué à la premiére ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci. Car il eſt contre toute vraiſemblance qu'il ne s'y ſoit rien fait. Cette conjecture eſt de M. Crevier Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, qui donne une nouvelle édition de Tite-Live avec des remarques, dont je ſuis perſuadé que le public ſera très content. Le premier Tome de cette édition paroit depuis quelques mois. On y trouve à la tête une longue Préface qui mérite d'être lue.

Marcellus emploia donc une bonne partie de la ſeconde année du ſiége à diverſes expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, ſur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, & lui tua plus de huit mille hommes. Cet avantage retint dans le

devoit ceux qui songeoient d
ranger du côté des Carthaginoi
avoir remporté cette victoire
tourna devant Syracuse : & ai
partir pour Rome Appius, qu
y demander le Consulat, il m
place Q. Crispinus.

An. 3792. Av. J.C. 212. Liv. lib. 25. 23-31. Plut. in Marc. p. 308. Au commencement de la me campagne, Marcellus déses presque absolument de pouvo dre Syracuse, soit par force qu'Archiméde lui opposoit des obstacles invincibles, soit mine, parce que la flote Carth se, qui étoit revenue plus nom qu'auparavant, y faisoit en brement des convois, délib demeureroit devant Syracuse presser le siége, ou s'il tourne efforts du côté d'Agrigente. avant que de prendre un derni ti, il voulut essaier s'il ne p point se rendre maître de S par quelque intelligence secr avoit dans son camp plusieur cusains, qui y étoient venus c un asyle au commencement de bles. Un esclave de l'un d'e ménagea secrettement une in où entrérent jusqu'à quatre-vi



ıux de la ville, qui venoient
ıpes le trouver dans son camp
lans des barques sous des filets
.eurs. Le complot étoit près de
lorsqu'un certain Attale, de
e n'y avoir pas été admis, le
rit à Epicyde, qui fit mourir
; conjurés.
e entreprise échouée de la for-
ta Marcellus dans un nouvel
as. Rien ne se présentoit à
rit que la douleur & la honte
r un siége, après y avoir con-
ınt de tems, & fait de si gran-
rtes tant d'hommes que de
ıx. Un événement fortuit lui
ıne nouvelle ressource, & fit
e son espérance. Des vaisseaux
ns avoient pris un certain Da-
; qu'Epicyde envoioit pour né-
avec Philippe Roi de Macé-
Les Syracusains témoignérent
up de désir de le racheter, &
llus ne s'en éloigna pas. On
t d'un endroit auprès du port
e pour y tenir les conférences
rançon du prisonnier. Comme
ılla plusieurs fois, un soldat
n s'étant avisé de considérer
s le mur avec attention, après

en avoir compté les pierres, avoit examiné à vûe d'œil la meſure de chacune, & avoir ſupputé par eſtimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croioit, & conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter deſſus. Sans perdre de tems, il fit raport de tout à Marcellus. Toute la ſageſſe n'eſt pas toujours dans la tête du Général : un ſimple ſoldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis, & s'en aſſura par ſes propres yeux. Aiant fait préparer des échelles, il prit l'occaſion d'une fête qu'on célébroit trois jours de ſuite à Syracuſe en l'honneur de Diane, & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit, où il conjectura que les Syracuſains, après avoir fait la débauche, commenceroient à s'endormir, il fait avancer doucement un corps de mille ſoldats d'élite vers les murs avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut ſans bruit & ſans tumulte, d'autres les ſuivirent, la hardieſſe des premiers donnant du courage aux ſeconds. Les mille ſoldats,

profitant du repos des ennemis qui étoient ou ivres, ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Aiant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparérent de la partie de la ville appellée Epipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effraier. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençoient à se troubler, & à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une si grande fraieur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croiant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la * Ville-neuve, & dans le quartier appellé Tyque. Epicyde, aiant assemblé promtement

* *La Ville-neuve, ou Néapolis, étoit Epipole, qui dans les derniers tems, avoit été comprise dans la ville, & environnée de murailles.*

quelques troupes qu'il avoit dans l'Ile
qui joignoit l'Achradine, marcha con
tre Marcellus : mais le trouvant plus
fort & mieux accompagné qu'il n'a-
voit cru, après une légére escarmou-
che, il se renferma dans l'Achradine

Tous les Capitaines & les Officiers
qui étoient autour de Marcellus, le
félicitoient de ce grand bonheur. Pour
lui, quand il eut considéré de dessus
la hauteur la beauté & la grandeur de
cette ville, on dit qu'il versa quelques
larmes, & s'attendrit sur le triste sort
qu'elle alloit éprouver. Il rappelloit
dans son esprit deux flotes puissantes
des Athéniens coulées à fond autre-
fois devant cette ville, deux nom-
breuses armées taillées en piéces avec
les deux illustres Généraux qui les
commandoient : tant de guerres sou-
tenues avec tant de courage contre
les Carthaginois, tant de Tyrans fa-
meux, & de puissans Rois : Hiéron
surtout, dont la mémoire étoit encore
toute récente, qui s'étoit signalé par
tant de vertus roiales, & encore plus
par les services importans qu'il avoit
rendus au peuple Romain, dont les
intérêts lui avoient toujours été aussi
chers que les siens. Touché par ce

souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoier vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances & ses exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ses derriéres, il attaqua un Fort, nommé Euryéle, qui étoit au bout de la Ville-neuve, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté, & y avoir mis une bonne garnison, il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier, avec les Siciliens, aiant placé & fortifié son camp près du grand port, & donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus; & Epicyde fait en même tems une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchemens; & Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en autonne,

il survint une peste, qui fit de gr
ravages dans la ville, & encore
dans les camps des Romains &
Carthaginois. D'abord le mal
médiocre, & n'étoit causé que
le mauvais air & la saison. Ensui
communication avec les malade
les soins même que l'on en pre
répandirent la contagion : d'où
rivoit que les uns, négligés &
lument abandonnés, mouroien
la violence du mal ; les autres
voient des secours qui devenoie
nestes à tous ceux qui les approch
La mort, & la vûe de ceux que
ensevelissoit, offroient contin
ment aux yeux un triste spectacle
n'entendoit de tous côtés jour &
que des pleurs & des gémisse
Enfin l'accoutumance au mal
tellement endurci les esprits & é
tout sentiment de compassion
non seulement on ne pleuroit
les morts, mais qu'on les laissoi
sépulture. Ce n'étoit par-tout q
davres, exposés à la vûe des m
qui attendoient un pareil sort
Carthaginois en souffrirent bea
plus que les autres. Comme il
voient point de retraite, ils pé

presque tous avec leurs Généraux Hippocrate & Himilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avoit fait passer ses soldats dans la ville, où les toits & l'ombre les soulagérent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, Commandant de la flote Carthaginoise, qui avoit fait un second voiage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires, & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empéchérent de doubler le cap Pachyne. Epicyde, qui craignoit que, si ces vents continuoient, cette flote rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux Généraux des troupes mercénaires, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval, dès que le tems le permettra. Marcellus voiant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit, & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même tems & du côté de la terre & du côté de la mer, résolut, quoique

plus foible en vaisseaux, de s'opp
ser au passage de la flote Cartha
noise. Dès que les vents furent to
bés, Bomilcar prit le large pc
mieux doubler le cap. Mais comi
il vit les vaisseaux Romains venii
lui en bel ordre, tout d'un coup,
ne sait pourquoi, il prit la fuit
envoia ordre aux vaisseaux de cha
de regagner l'Afrique, & se retir
Tarente. Epicyde, déchu d'une
grande espérance, & n'osant rent
dans une ville déja à moitié pri
fit voile vers Agrigente, plutôt d
le dessein d'y attendre le succès
siége, que pour faire de là aucun m
vement.

Quand on eut appris dans le ca
des Siciliens, qu'Epicyde étoit so
de Syracuse, & que les Carthagin
avoient quitté la Sicile, ils envc
rent des Députés à Marcellus, ap
avoir pressenti la disposition des as
gés, pour traiter des conditions a
quelles Syracuse lui seroit rend
On convint assez unanimement
part & d'autre, que ce qui avoit
partenu aux Rois appartiendroit a
Romains : qu'on conserveroit tout
reste aux Siciliens avec leur libe

& leurs loix. Après ces préliminaires, ils demandérent d'entrer en conférence avec ceux qu'Epicyde avoit chargés du Gouvernement pendant son absence. Ils leur dirent, que l'armée les avoit envoiés vers Marcellus, & vers les habitans de Syracuse, afin que tous les Siciliens, tant ceux qui se trouvoient dans la ville, que ceux qui étoient dehors, eussent le même sort, & qu'il n'y eût aucune convention particuliére. Aiant eu permission d'entrer dans la ville, & de parler à leurs proches & à leurs amis, après leur avoir exposé de quoi ils étoient déja convenus avec Marcellus, en leur donnant assurance qu'on leur conserveroit la vie, ils leur persuadérent de commencer par l'ôter aux trois Gouverneurs qu'Epicyde avoit laissés à sa place : ce qui fut exécuté sur le champ.

Pour lors aiant convoqué l'assemblée du peuple, ils représentérent » que quelques maux qu'ils eussent » soufferts jusques-là, & qu'ils souffrissent encore, ils n'en devoient » pas accuser la fortune, puisqu'il ne » dépendoit que d'eux d'y mettre fin. » Que si les Romains avoient entre-

» pris le siége de Syracuse, c'ét
» par affection pour les Syracusai
» & non par haine. Que ce n'ét
» qu'après avoir appris l'oppressi
» où les tenoient Hippocrate & E
» cyde, ces ambitieux Satellites d'
» nibal, qui l'étoient ensuite deve
» d'Hiéronyme, qu'ils avoient
» les armes, & commencé le si
» de la ville, non pour la ruin
» mais pour détruire ses Tyrans. M
» depuis qu'Hippocrate étoit mo
» qu'Epicyde n'étoit plus à Syracu
» que ses Lieutenans avoient été tu
» que les Carthaginois avoient
» dépossédés de la Sicile tant
» terre que par mer, quelle rai
» maintenant pourroient avoir
» Romains de ne pas vouloir c
» server Syracuse, précisément c
» me si Hiéron, exemple unique
» fidélité à leur égard, étoit enc
» vivant ? Que ni la ville, ni
» habitans n'avoient rien à crain
» que d'eux-mêmes, s'ils laissoi
» passer l'occasion de rentrer en a
» tié avec les Romains. Que jam
» ils n'en auroient une si favora
» que dans le moment présent,
» ils venoient d'être délivrés de

» violente domination de leurs Ty-
» rans; & que le premier uſage de leur
» liberté, devoit être le retour à leur
» devoir.

Ce diſcours fut parfaitement bien reçu de tout le monde. On jugea pourtant à propos de créer de nouveaux Magiſtrats, avant que de nommer des Députés; & ceux-ci furent tirés du nombre des premiers. Celui qui portoit la parole en leur nom, & qui étoit uniquement chargé de faire tous les efforts poſſibles pour obtenir que Syracuſe ne fût point détruite, s'adreſſant à Marcellus, lui dit: » Ce n'eſt point le peuple Sy-
» racuſain qui d'abord a rompu l'al-
» liance avec vous, & vous a déclaré
» la guerre, mais Hiéronyme moins
» coupable encore envers Rome,
» qu'envers ſa patrie: & enſuite,
» quand la paix fut rétablie par ſa
» mort, ce ne fut encore aucun Syra-
» cuſain qui la troubla, mais les Sa-
» tellites du Tyran, Hippocrate &
» Epicyde. Ce ſont eux qui vous ont
» fait la guerre, après nous avoir ré-
» duits en captivité, ſoit par la vio-
» lence, ſoit par la ruſe & la perfidie:
» & l'on ne peut point dire que nous

» ayions eu aucun tems de liberté
» qui n'ait été un tems de paix ave
» vous. Maintenant, dès que nou
» sommes devenus nos maîtres pa
» la mort de ceux qui tenoient Syra
» cuse dans l'oppression, nous venon
» dans le moment même vous livre
» nos armes, nos personnes, nos mu
» railles, & notre ville, déterminés
» ne refuser aucune des condition
» qu'il vous plaira nous imposer. Au
» reste, continua-t-il s'adressant tou
jours à Marcellus, » il s'agit ici au
» tant de votre intérêt que du nôtre
» Les dieux vous ont accordé l
» gloire d'avoir pris la plus belle &
» la plus illustre ville qui soit parm
» les Grecs. Tout ce que nous avon
» jamais fait de mémorable, soit pa
» terre soit par mer, accroît à votr
» triomphe, & en reléve le prix. L
» renommée n'est pas un garant asse
» fidéle pour faire connoitre la gran
» deur & la force de la ville que vou
» avez prise : la postérité n'en pourr
» bien juger que par ses yeux mêmes
» Il faut qu'à tous ceux qui aborde
» ront ici, de quelque côté de l'uni
» vers qu'ils viennent, on montr
» tantôt les trophées que nous avon

» remporté ſur les Athéniens & les
» Carthaginois, tantôt ceux que vous
» avez remportés ſur nous; & que
» Syracuſe, miſe pour toujours ſous
» la protection des Marcellus, ſoit
» un monument perpétuel & ſubſiſ-
» tant du courage & de la clémence
» de celui qui l'aura priſe & conſer-
» vée. Il ne ſeroit pas juſte que le
» ſouvenir d'Hiéronyme fît plus d'im-
» preſſion ſur vos eſprits que celui
» d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami
» bien plus lontems, que l'autre vo-
» tre ennemi. Vous avez reſſenti, qu'il
» me ſoit permis de le dire, les effets
» de l'amitié d'Hiéron : mais les folles
» entrepriſes d'Hiéronyme ne ſont re-
» tombées que ſur lui.

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'ils demandoient, mais de conſerver la tranquillité & le concert entre eux dans la ville. Les transfuges, perſuadés qu'on les livroit aux Romains, inſpirérent la même crainte aux ſoldats étrangers. Aiant donc pris les uns & les autres ſubitement les armes pendant que les Députés étoient encore dans le camp de Marcellus, ils commencent par égorger les Magiſtrats nouvellement

élus, & courant de tous côtés
la ville font main-basse sur ceux
rencontrent, & pillent tout c
tombe sous leurs mains. Pour ne
être sans chefs, ils nomment six
ciers, trois pour commander dan
chradine; & trois dans l'Ile. L
multe étant enfin appaisé, les so
étrangers reconnurent par tout ce
apprirent qui s'étoit conclu ave
Romains, que leur cause étoit
séparée de celle des transfuges.
le moment arrivent les Députés q
avoit envoiés à Marcellus, qui a
vent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient
Syracuse, il y avoit un Espag
nommé Méric: on trouva le moie
le gagner. Il livra de nuit la port
étoit près de la fontaine Aréth
& reçut les soldats que Marcell
envoia. Le lendemain, au poin
jour, Marcellus fit une fausse att
à l'Achradine pour attirer de ce
là toutes les forces de la Citadell
de l'Ile qui y étoit jointe, & afi
faciliter à quelques vaisseaux c
avoit préparés le moien de jetter
troupes dans l'Ile qui seroit dégar
Tout réussit comme il l'avoit proje

Les soldats, que ces vaisseaux jettérent dans l'Ile, trouvant les postes presque tous dégarnis, & les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la Citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes, s'en emparérent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Ile, & d'un quartier de l'Achradine, & que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déserteurs s'étant échapés, & on leur avoit laissé exprès la sortie libre, les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, & lui envoiérent des Députés, qui avoient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. Marcellus aiant assemblé son Conseil & quelques Syracusains qui étoient dans son camp, répondit à ces Députés en leur présence, » Qu'Hiéron, pendant cinquante ans, n'avoit » pas fait plus de bien au peuple Ro» main, que ceux qui depuis quelques

» années étoient maîtres de S
» n'avoient voulu lui faire de
» mais que leur mauvaise v
» étoit retombée sur eux, & qu
» toient punis eux-mêmes du
» ment des Traités d'une mani
» cruelle que n'auroient souh
» Romains. Qu'il tenoit Syracu
» gée depuis trois ans, non afin
» peuple Romain la réduisît e
» vage, mais pour empêcher
» Chefs de transfuges ne la
» dans l'oppression. Qu'il avoi
» beaucoup de fatigues & de
» pendant un si long siége : ma
» s'en croioit avantageusem
» dommagé par la gloire d'av
» cette ville, & par le plaisir de
» sauvée de la ruine entiére
» sembloit mériter. « Après av
des gardes au Trésor, & placé
sauve-gardes dans les maisons
racusains qui s'étoient retirés d
camp, il abandonna la ville au
On prétend que les richesses
rent pillées à ce sac de Syracu
passérent celles qu'on eût pu
de la prise de Carthage.

Un funeste accident troubl
de Marcellus, & lui causa une

douleur. Archiméde, dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuſe, enfermé dans ſon cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui ſe paſſe dans celui-ci, étoit appliqué à conſidérer quelque figure de géométrie, & il donnoit à cette contemplation, non ſeulement tous ſes yeux, mais encore tout ſon eſprit, de maniére qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville priſe. Tout d'un coup un ſoldat ſe préſente à lui, & lui ordonne de le ſuivre pour venir parler à Marcellus. Archiméde le prie d'attendre un moment, juſqu'à ce que ſon problême fût réſolu, & qu'il en eût fait la démonſtration. Le ſoldat qui ne ſe ſoucioit ni de ſon problême, ni de ſa démonſtration, irrité de ce délai, tire ſon épée, & le tue. Marcellus fut vivement affligé, quand il apprit la nouvelle de ſa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit ſouhaité, il s'appliqua autant qu'il fut en lui à honorer ſa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ſes parens, les traita avec diſtinction, & leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archiméde, il

fit célébrer ſes funérailles avec ſoin; & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus diſtingués à Syracuſe.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. *Tombeau d'Archiméde découvert par Cicéron.*

ARCHIMÉDE, par ſon teſtament, avoit prié ſes parens & ſes amis de mettre après ſa mort ſur ſon tombeau pour toute épitaphe un Cylindre circonſcript à une Sphére, c'eſt-à-dire à un globe, à une figure Sphérique; & de marquer au bas le raport qu'ont entr'eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu. Il auroit pu remplir les baſes de la colonne de ſon tombeau de bas reliefs, où toute l'hiſtoire du ſiége de Syracuſe auroit été ſculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroiant les Romains. Mais il eſtimoit infiniment plus une découverte, une démonſtration géométrique, que toutes les machines ſi célébres qu'il avoit inventées. Auſſi aima-t-il mieux ſe faire honneur auprès de la poſtérité de la découverte qu'il avoit faite du raport de la Sphére au Cylindre de

base & de même hauteur, qui
ıme deux à trois.
Syracusains, si passionnés au-
pour les sciences, ne conser-
pas lontems l'estime & la re-
sance qu'ils devoient à un hom-
avoit fait tant d'honneur à leur
loins de cent quarante ans après,
ıéde étoit déja si parfaitement
de ses citoiens malgré les grands
s qu'il leur avoit rendus, qu'ils
qu'il fût enterré à Syracuse.
Cicéron qui nous apprend cette
larité.
s le tems qu'il étoit Questeur le, la curiosité le porta à cher- tombeau d'Archiméde: curio- ne d'un homme d'esprit comme n, & qui mérite d'être imitée ıx qui voiagent. Les Syracusains tenoient que sa recherche seroit, & qu'ils n'avoient point chez monument. Leur ignorance fit Cicéron, & ne servit qu'à al- encore davantage le désir qu'il e faire cette découverte. Enfin, lusieurs recherches, il aperçut la porte de la ville qui regar- gragas, parmi un grand nom- tombeaux qui étoient en cet

Cic. Tu, Quæst. Lib. n. 64-66.

Agrigan.

presque
&
la figure d
Ceux qui
antiquités,
fut la joie de
avoit trouv
nettoier la
ouvrir un
& l'on v
encor
fut
dit Cic
la plus gr
& qui anciennen
abondante par l'et
pas connu le tr
, si un homme
l'elle regardoit prof
, un Arpinate, n
le tombeau d'u
distingue par la jus
ation de son espri
à Cicéron d
& curieu
lui pardonne pas
méprisante dont

parle d'abord d'Archiméde. C'eſt au commencement, où voulant oppoſer à la vie malheureuſe de Denys le tyran le bonheur d'une vie modérée & pleine de ſageſſe, il dit : » Je ne comparerai point la vie d'un Platon & » d'un Architas, perſonnages conſommés en doctrine & en ſageſſe, » avec celle de Denys, la plus affreuſe, » la plus remplie de miſére, & la plus » déteſtable que l'on puiſſe imaginer. » J'aurai recours à un homme de la » même ville que lui, UN HOMME OB- » SCUR, qui a vécu pluſieurs années » après lui. Je le tirerai de ſa * pouſ- » ſiére, & je le ferai paroitre ſur la » Scéne, le compas à la main. « Je ne parle point de la naiſſance d'Archiméde : ſa grandeur eſt d'un autre ordre. Mais le plus grand Géométre de l'antiquité, dont les ſublimes découvertes ont été dans tous les tems l'objet de l'admiration des connoiſſeurs, devoit-il être traité par Cicéron d'homme obſcur & de néant, comme

* Il parle la pouſſiére géométrique

a Non ergo jam cum hujus vita, qua tetrius, miſerius, deteſtabilius excogitare nihil poſſum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè ſapientium. Ex eadem urbe HUMILEM HOMUNCIONEM à pulvere & radio excitabo, qui multis annis poſt fuit, Archimedem.

si c'étoit un simple ouvrier, emploïé à fabriquer des machines, si ce n'est peutêtre que dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime & le goût de la Géométrie & de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a raport au gouvernement des hommes & à la politique.

Virgil. Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, T. II. C'est la réflexion de M. l'Abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron.

§. II.

Précis de l'histoire de Syracuse.

L'ILE de Sicile, avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers, composoit ce que l'on appelloit la Grande Gréce, par opposition à la Gréce proprement dite, qui avoit peuplé de ses Colonies tous ces pays-là.

Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile, & l'une des plus puissantes de toute la Gréce. Elle fut A.M. 3295. fondée par Archias Corinthien la

année de l'Olympiade XVII.

Les deux premiers siécles de son histoire sont fort obscurs, & je les passe sous silence. Elle ne commence à être bien connue que depuis le régne de Gélon, & elle fournit dans la suite de grands événemens pendant l'espace de plus de deux cens ans. On y voit pendant tout ce tems-là une alternative continuelle de servitude sous les Tyrans & de liberté sous un gouvernement populaire, jusqu'à ce que Syracuse soit enfin soumise aux Romains, & fasse partie de leur Empire. An. M. 3524

J'ai traité tous ces événemens, excepté le dernier, chacun dans leur tems. Mais comme ils sont coupés en différens morceaux, & répandus en différens Livres, j'ai cru devoir les réunir ici sous un même point de vûe pour en faire mieux sentir la suite & la liaison, en les montrant en gros, & indiquant les endroits où ils sont exposés avec une juste étendue.

GÉLON.

LES CARTHAGINOIS, de concert avec Xerxès, aiant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce Prince faisoit une irruption dans la Gréce, Gélon, qui s'étoit ren-

du maître de Syracuse, remporta une célébre victoire contre les Carthaginois le jour même du combat des Thermopyles. Ils avoient pour Général Amilcar, qui périt dans le combat. Les Historiens parlent diversement de sa mort; & c'est ce qui m'a fait tomber dans une contradiction. Car d'un côté je suppose avec Diodore de Sicile, qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat; & de l'autre je marque après Hérodote, que pour ne point survivre à sa honte, il se précipita lui-même dans le bucher, où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

Dans l'histoire des Carthaginois.

An. M. 3525. Gélon, au retour de sa victoire, se rendit à l'assemblée sans armes & sans gardes pour y rendre compte au peuple de sa conduite. Il fut choisi pour Roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou six ans, uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux. Histoire ancienne, Tome I. pag. 256, &c. Tom. III. p. 472, &c.

HIERON I.

An. M. 3532. HIERON, l'aîné des freres de Gélon, lui succéda. Le commencement de son régne fut fort louable. Simonide & Pindare le célébrérent à l'envi par leurs vers. La fin n'y répondit



pas. Il régna onze ans. Tome III. pag. 483, &c.

THRASIBULE.

THRASIBULE son frere lui succéda. Il se rendit odieux à tous ses sujets par ses vices & par sa cruauté. Ils le chassérent du trône & de la ville après un an de régne. Ibid. pag. 492. AN. M. 3543.

Tems de liberté.

DEPUIS sa retraite, Syracuse & toute la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'espace de près de soixante ans. AN. M. 3544.

On établit une fête annuelle pour célébrer le jour du rétablissement de la liberté.

Syracuse attaquée par les Athéniens.

PENDANT cet intervalle, les Athéniens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portérent leurs armes contre Syracuse : c'étoit la seiziéme année de la guerre du Péloponnése. On sait combien cette entreprise devint funeste pour les Athéniens. Tom. III. p. 654, &c. AN. M. 3581

DENYS L'ANCIEN.

LE REGNE de ce Prince fut célébre par sa longue durée, qui fut de trente-huit ans, & encore plus par les événemens extraordinaires qui l'accompagnérent. T. I. p. 266, &c. T. V. p. 167, &c. AN. M. 3599

DENYS LE JEUNE.

AN. M. 3632. DENYS, fils de l'Ancien, lui succéde. Il forme une liaison particuliére & a de fréquentes conversations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à sa Cour. Il ne profita pas lontems des sages avis de ce Philosophe, & s'abandonna bientôt à tous les vices & à tous les excès qui accompagnent la Tyrannie.

AN. M. 3644. Assiégé par Dion, il se sauve de la Citadelle, & se retire en Italie.

AN. M. 3646. Rares qualités de Dion. Il est assassiné par Callippe dans sa propre maison.

AN. M. 3647. Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frere de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, & s'y établit. Pendant les deux ans de son régne, la Sicile est agitée de grands mouvemens.

AN. M. 3654. Denys le Jeune, profitant de ces troubles, remonte sur le trône, dix ans après l'avoir quitté.

AN. M. 3657. Enfin, forcé par Timoléon, il se retire à Corinthe. Tom. I. p. 279, &c. Tom. V. p. 249, &c.

Tems de liberté.

AN. M. 3658. TIMOLÉON rend la liberté à Syracuse. Il passe le reste de sa vie dans un glorieux loisir, chéri & honoré de



tous les citoiens & de tous les étrangers. Tome V. pag. 344.

Cet intervalle de liberté ne dura pas lontems.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE s'empara bientôt de la Tyrannie à Syracuse. T. I. p. 287, &c. An. M.

Il y exerce des cruautés inouies.

Il forme un des desseins les plus hardis, dont il soit parlé dans l'histoire, porte la guerre dans l'Afrique, s'y rend maître des places les plus fortes, & ravage tout le pays.

Après divers événemens, il périt d'une maniére misérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

Tems de liberté.

SYRACUSE respira pendant quelque tems, & goûta avec plaisir la douceur de la liberté. An. M.

Mais elle eut beaucoup à souffrir de la part des Carthaginois, qui troubloient son repos par des guerres continuelles.

Elle appella à son secours Pyrrhus. Les rapides succès qu'eurent d'abord ses armes, lui donnérent de grandes espérances, qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus, par sa promte retraite, la replongea dans de nouveaux mal- An. M.

heurs. Tome I. pag. 305. Tome VII. pag. 396, &c.

HIERON II.

Elle ne fut tranquille & heureuse que sous le régne d'Hiéron II. qui fut très long, & presque toujours pacifique.

HIERONYME.

A peine régna-t-il un an. Sa mort fut suivie de grands troubles, & de la prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entiére réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la Tyrannie, & des Carthaginois qui en étoient les protecteurs : mais ces guerres n'eurent point de suite, & Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute la Sicile. La moitié de cette Ile étoit devenue province Romaine depuis le Traité qui termina la premiére guerre Punique. Par ce Traité, la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, & l'autre continua d'être gouvernée par Hiéron ; & cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions sur le gouvernement & le caractére des Syracusains.*

PAR LA PRISE de Syracuse, la Sicile entiére devint une province du peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée, comme le furent depuis les Espagnols & les Carthaginois, à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire, & la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium, ac pœna belli.* La [a] Sicile, en se soumettant au peuple Romain, conserva tous ses droits anciens & toutes ses coutumes, & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses Rois. Et elle méritoit bien certainement ce privilége & cette distinction. Elle [b] étoit la premiére de toutes les nations étrangéres qui eût fait amitié & alliance avec les Romains : la premiére conquête qu'ils eussent eu la gloire de faire hors de l'Italie : la pre- *Cic. in V. de frum. n.*

a Siciliæ civitates sic in amicitiam fidemque recepimus, ut eodem jure essent, quo fuissent; eadem conditione populo R. parerent, qua suis antea paruissent. *Cic. ibid.*

b Omnium nationum exterarum princeps Sicilia se ad amicitiam fidemque populi R. applicuit : prima omnium, id quod ornamentum imperii est, provincia est appellata : prima docuit majores nostros, quàm præclarum esset exteris gentibus imperare. . . . Itaque majoribus nostris in

miére enfin qui leur eût fait éprouver la douceur de commander à des peuples étrangers. La plupart des villes dont elle étoit remplie avoient marqué pour les Romains un attachement, une fidélité, une affection qui étoient sans exemple. Elle fut pour eux depuis comme un dégré pour passer en Afrique, & Rome n'auroit pas pu abbatre si facilement la puissance formidable de Carthage, si la Sicile ne lui avoit servi de grenier abondant pour les vivres, & de retraite sûre pour ses flotes. Aussi, après la prise & la ruine de Carthage, Scipion l'Africain se crut-il obligé d'enrichir les villes de Sicile d'un grand nombre d'excellens tableaux & de statues précieuses, afin qu'un peuple qui s'intéressoit si vivement à la victoire du peuple Romain, en sentît les fruits, & en conservât chez lui d'illustres monumens.

La Sicile auroit été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle

Africam ex hac provincia gradus imperii factus est. Neque enim tam facilè opes Carthaginis tantæ concidissent, nisi illud & rei frumentariæ subsidium, & receptaculum classibus nostris pateret. Quare P. Africanus, Carthagine deleta, Siculorum urbes signis monumentisque pulcherrimis exornavit: ut, quos victoria populi R. lætari arbitrabatur, apud eos monumenta victoriæ plurima collocaret. *Cic. Verr.* 3. n. 2. 3.

avoit toujours eu des Magiſtrats tels que Cicéron, auſſi inſtruits que lui des obligations de la Magiſtrature, & auſſi attentifs à s'en acquitter. Il eſt beau de l'entendre lui-même s'expliquer ſur ce ſujet. C'eſt en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin de la ſincérité des ſentimens qu'il va expoſer : » Dans tous les emplois, » dit-il, dont le peuple Romain m'a » honoré juſqu'ici, j'ai cru être en- » gagé par les liens les plus ſacrés de » la religion à en remplir dignement » tous les devoirs. Lorſqu'on m'a fait » Queſteur, j'ai regardé cette dignité, » non comme un préſent dont on me » gratifioit, mais comme un dépôt » que l'on confioit à ma vigilance & » à ma fidélité. Quand depuis on m'a

a O dii immortales . . . Ita mihi meam voluntatem ſpemque reliquæ vitæ veſtra populique Romani exiſtimatio comprobet, ut ego, quos adhuc mihi magiſtratus populus Romanus mandavit, ſic eos accepi, ut me omnium officiorum obſtringi religione arbitrarer. Ita Quæſtor ſum factus, ut mihi honorem illum non tam datum quàm creditum ac commiſſum putarem. Sic obtinui quæſturam in provincia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer : ut me quæſturamque meam quaſi in aliquo orbis terræ theatro verſari exiſtimarem ; ut omnia ſemper, quæ jucunda videntur eſſe, non modò his extraordinariis cupiditatibus, ſed etiam ipſi naturæ ac neceſſitati denegarem. Nunc ſum deſignatus ædilis . . .

» envoïé gérer la Questure dans la Si-
» cile, je me suis imaginé que tous les
» yeux étant tournés sur moi, ma per-
» sonne & ma Questure alloient être
» exposées sur un grand théâtre à la
» vûe de tous les peuples, à qui j'étois
» donné en spectacle; & dans cette
» pensée je me suis interdit, non seu-
» lement les plaisirs criminels qu'en-
» traînent les grandes passions, mai
» ceux même qui sont les plus légiti
» mes, & qui paroissent les plus néces
» saires. On vient de me désigner Ed
» le. J'atteste les dieux que je sens tou
» le poids de cette charge, & que quel
» que honorable qu'elle me paroisse
» elle ne me cause pas tant de joie &
» de plaisir, que de soins & d'inqui
» tudes, dans le desir que j'ai de fai
» connoitre qu'elle ne m'a pas été do
» née au hazard ou par nécessité, ma
» confiée par choix & avec discerne
» ment.

Il s'en faut bien que tous les Go

Ita mihi deos omnes propitios esse velim, ut tametsi mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam tantum capio voluptatis, quantum sollicitudinis & laboris, ut hæc ipsa ædilitas, non qu necesse fuit alicui candid to data, sed quia sic opo tuerit rectè collocata, judicio populi digno in l co posita esse videatur. C *Verr.* 7. n. 35-37.

ırs Romains fussent de ce carac-
ẋ la Sicile, plus que toute autre
ıce, éprouva, comme a quel-
.ignes après Cicéron le reproche
rès, qu'ils étoient presque tous
ıe autant de Tyrans, qui ne se
ıent armés de faisceaux & de ha-
, ni revêtus de l'autorité de l'Em-
Romain, que pour exercer impu-
ent dans la province un brigan-
: ouvert, & pour forcer toutes
ɔarriéres de la justice & de la pu-
t; ensorte que personne ne pût
tre en sureté contre leur violence
es biens, ni sa maison, ni sa vie,
nême son honneur.

ʏʀᴀᴄᴜsᴇ, par tout ce que nous en
ns vû, a dû nous paroitre comme
théâtre où il s'est passé des scénes
n différentes, mais bien étranges:
plutôt comme une mer, quelque-
: calme & tranquille, mais le plus
vent agitée par des vents & des ora-
, toujours prêts à la bouleverser de

Nunquam tibi venit
ıentem, non tibi id-
ı fasces, & secures, &
ım imperii vim tan-
& officii perfringeres; ut
omnium bona prædam
tuam duceres; nullius
res tuta, nullius domus

fond en comble. Nous n'avons vû dai aucune autre République des révolı tions si subites, si fréquentes, si viole: tes, si diversifiées. Maîtrisée dans u tems par les Tyrans les plus cruels, go: vernée dans un autre par les Rois l plus sages; tantôt livrée au caprice d'ui populace sans joug & sans frein, tanté docile & parfaitement soumise à l'aı torité des loix & à l'empire de la raisoı elle passe alternativement de l'esclav ge le plus dur à la liberté la plus douc d'une espéce de convulsions & de moı vemens phrénétiques à une condui sage, tranquille, modérée. Le lecteı se rappelle aisément dans la mémoirı d'un côté les deux Denys pere & fil: Agathocle, Hiéronyme, devenus p: leur cruauté l'objet de la haine & c l'exécration publique; de l'autre G lon, Dion, Timoléon, les deux Hiı ron, tant l'ancien que le nouveau, un versellement chéris & respectés dı peuples.

A quoi attribuer des extrémités opposées, & des alternatives si contra: res? Je ne doute point que la légéret & l'inconstance des Syracusains, qu étoit leur caractére dominant, n'y eû beaucoup de part : mais je suis persua

lans un juſte équilibre, quand
té panchoit un peu plus d'un
ıe de l'autre, le gouvernement
noit auſſitôt ou en une Tyran-
lente & cruelle, ou en une li-
ffrénée, ſans meſure, & ſans
Alors la confuſion ſubite de tous
lres de l'Etat facilitoit aux plus
eux des citoiens le chemin au
r ſouverain; que les uns, pour
r la bienveillance de leurs con-
s & leur adoucir le joug, exer-
avec douceur & ſageſſe, avec
, avec des maniéres populaires:
d'autres, nés moins vertueux,
nt aux derniers excès du deſ-
e le plus abſolu & le plus cruel,
étexte de ſe maintenir dans
urpation contre les entrepriſes



D'autres raisons encore rendoie le gouvernement de Syracuse diffic le, & par là donnoient lieu aux fr quens changemens qui y arrivoien Cette ville n'oublioit point qu'el avoit remporté plus d'une fois de gnalées victoires contre la redoutab puissance de l'Afrique, & qu'elle avo porté ses conquêtes & la terreur de s armes jusques sous les remparts Carthage, comme depuis contre l Athéniens. La haute idée que ses fl tes & ses troupes nombreuses l donnoient de sa puissance maritime fit que du tems de l'irruption des Pe ses dans la Gréce, elle prétendit s' galer à Athénes, ou partager du moi avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses, suite nat relle du commerce, avoient rendu l Syracusains fiers, hautains, imp rieux, & en même tems les avoie plongés dans la mollesse, en leur in pirant du dégoût pour toute fatigue toute application. Ils se livroient po l'ordinaire aveuglément à leurs Or teurs, qui avoient pris sur eux un po voir absolu. Il faloit, pour obéir qu'ils fussent ou flatés, ou gourmandé

Ils avoient naturellement un fonc

d'équité, de bonté, de douceur : & cependant entraînés par les diſcours ſéditieux des harangueurs, ils ſe portoient aux derniéres violences & aux cruautés les plus exceſſives, dont ils ſe repentoient un moment après.

Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connoiſſoit plus de bornes, dégénéroit bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrois même dire en phrénéſie. Au contraire, quand on étoit venu à bout de les réduire ſous le joug, ils devenoient lâches, timides, ſoumis, rampans juſqu'à la ſervilité. Mais comme cet état étoit violent, & directement oppoſé au caractére & au naturel de la nation Grecque, née & nourrie dans la liberté dont le ſentiment n'étoit point éteint en eux, mais ſimplement endormi ; ils ſe réveilloient de tems en tems de ce ſommeil léthargique, rompoient leurs chaînes, & s'en ſervoient, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, pour aſſommer ces maîtres injuſtes qui les avoient mis aux fers.

Pour peu que l'on faſſe attention ſur toute la ſuite de l'hiſtoire des Syracuſains, on voit aiſément (comme

Galba depuis l'a dit des Romains qu'ils [a] n'étoient point capables d porter ni une liberté entiére, ni un entiére servitude. Ainsi l'habileré & la politique de ceux qui les gouver noient consistoit à faire prendre a peuple un sage milieu entre ces deu extrémités, en paroissant le laisse maître des résolutions, & ne se ré server que le soin de lui en montre l'utilité & de lui en faciliter l'exécu tion. Et c'est à quoi réussirent mer veilleusement les Magistrats & le Rois dont j'ai parlé, sous le gouver nement desquels les Syracusains fu rent toujours tranquilles & paisibles obéissans au Prince, & parfaitemen soumis aux loix. C'est ce qui me fa conclure que les troubles & les révo lutions de Syracuse arrivoient moin par la légéreté du peuple, que par faute de ceux qui les gouvernoient, qui manquoit l'art de manier les e prits & de gagner les cœurs, qui e proprement la science des Rois & c tous ceux qui commandent.

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. *Tac Hist. lib. 1. cap. 16.*

LIVR



LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

CE LIVRE renferme deux Articles : dont le premier contient l'hiſtoire de Mithridate Roi de Pont ; le ſecond, les régnes de Ptolémée Auléte & de la fameuſe Cléopatre en Egypte, où ſe termine l'Hiſtoire Grecque.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'eſpace de ſoixante ans, qui eſt le tems qu'a duré le régne de Mithridate ; & trois ans par dela : depuis l'an du Monde 3880 juſqu'à l'an 3943.

§. I.

Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en aiant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Premiére guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatriéme année de la guerre. Bibliothéque d'Athénes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.

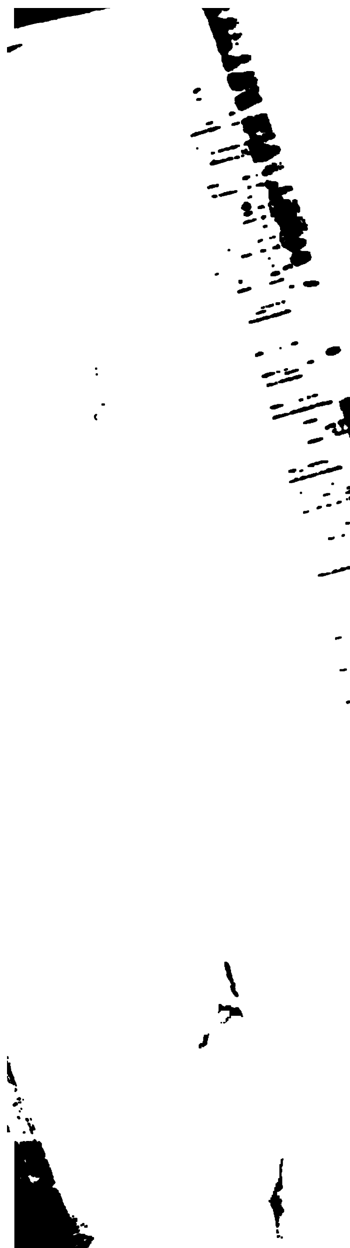
MITHRIDATE Roi de Pont, dont je commence à raporter l'histoire, & qui s'est rendu si célébre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au roiaume de Pont. Le pre

mier fut, selon quelques Historiens, Artabaze, un des sept Princes qui tuérent les Mages, & mirent la Couronne de Perse sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, & qui fut fait roi de Pont ou par son pere, ou par son frere, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce roiaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le seiziéme.

Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner. Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour son successeur, & lui avoit donné sa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença son régne par faire mourir sa mere & son frere; & la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne sait rien des premié-

AN. M. 3880
AV. J. C. 124

Memnon. in Excerptis Photii, cap. 32.



eux parties furent
'on fit un Décret,
x Cappadociens la
irent qu'ils ne pou-
ſſer d'un Roi. Le
l'en choiſir un, tel
Ils choiſirent Ario-
de qualité de leur
ortoit de Préture,
ommiſſion de l'é-
Ce fut là le pré-
our cette expédi-
able ſujet étoit de
riſes de Mithrida-
, qui prenoit tous
ux accroiſſemens,
Romains. Sylla exé- An. M. 391
l'année ſuivante, Av. J. C. 5
it bon nombre de
n plus grand nom-
éniens qui étoient
s, il chaſſa Gordius
riarathe, & mit à
ne.
lla étoit campé ſur
rate, un Parthe,
, député du Roi *C'étoit M-*
ns ſon camp, pour *thridate II*
e alliance & amitié
. Sylla, pour le re-

Appian. in Mithrid. pag. 177. & 178.

res années de son régne, si ce n'est qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui aiant cédé en propre la Phrygie, & lui en aiant fait prendre possession, elle lui fut, bientôt après, ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indisposer contr'eux.

AN. M. 3913. AV. J. C. 91. *Justin. l. 38. cap. 1. & 2. Strab. l. 12. pag. 540. Plut. in Sylla, p. 453. Appian. in Mithrid. pag. 176.*

Ariarathe roi de Cappadoce étant mort, Mithridate, qui l'avoit fait assassiner, tua son fils aîné, chassa le second qui mourut de chagrin, s'empara de la Cappadoce, & y mit un de ses enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, sous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicoméde, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet aggrandissement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir aussi avec le tems son domaine, s'avisa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce personnage, un troisiéme fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avoit épousée depuis la mort de son premier mari, à le reconnoitre; & il l'envoia à Rome pour aider & soutenir par sa présence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avoit mené avec elle. La cause aiant été exposée

leur plairoit. Ils choisirent Ario-
ıne, homme de qualité de leur
n. Sylla, qui sortoit de Préture,
:hargé de la commission de l'é-
r sur le trône. Ce fut là le pré-
qu'on prit pour cette expédi-
: mais le véritable sujet étoit de
mer les entreprises de Mithrida-
ont la puissance, qui prenoit tous
ɔurs de nouveaux accroissemens,
it ombrage aux Romains. Sylla exé- AN. M. 3914.
sa commission l'année suivante, AV. J. C. 90.
ɔrès avoir défait bon nombre de
padociens, & un plus grand nom-
encore d'Arméniens qui étoient
ıs à leur secours, il chassa Gordius
le prétendu Ariarathe, & mit à
lace Ariobarzane.

endant que Sylla étoit campé sur
ord de l'Euphrate, un Parthe

cevoir à son audience, fit mett
sa tente trois siéges, un pour
barzane qui étoit présent, l'autr
Orobaze, & celui du milieu po
Dans la suite, le Roi des Parth
rité contre son Député de ce qu'i
souffert cet orgueil Romain,
mourir. C'est ici la premiére fo
les Parthes ont quelque commer
les Romains.

Mithridate n'osa pas s'o
alors à l'établissement d'Ario
ne; mais, dissimulant le chagr
lui donna cette conduite des Ro
il résolut de prendre son tems p
tirer vengeance. En attendant i
gea à se fortifier par de bonnes
ces; & commença par Tigra
d'Arménie, qui étoit un Prin
Strab. l. 11. pag. 531. 532. puissant. L'Arménie avoit d'abc
partenu aux Perses; puis étoit
sous la domination des Macédo
& enfin, après la mort d'A
dre, avoit fait partie du roiau
Syrie. Sous Antiochus le G
deux de ses Généraux, Artaxi
Zadriadrès, s'établirent, avec l
mission du Prince, dans cette p
ce, dont apparemment ils é
Gouverneurs. Après la défaite

tiochus, ils s'attachérent aux Romains, qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il est ici parlé, descendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entiére, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, & forma ainsi un roiaume très puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, & l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusques-là qu'ils réglérent, que Mithridate auroit pour sa part les villes & les pays dont on feroit la conquête, & Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

La premiére entreprise & le premier acte d'hostilité fut, que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicoméde, roi de Bithynie, étant venu à mourir dans ce tems-là, son fils aîné, appellé aussi Nicoméde, devoit naturellement lui succéder; & en effet il fut déclaré Roi. Mais Mithridate suscita contre lui son frere cadet nommé Socrate, lequel, à main armée, le chassa du AN AV

trône. Les deux Rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui résolut leur rétablissement, & envoia Manius Aquilius & M. Altinus * pour faire exécuter son Décret.

* Grævius voudroit lire *M. Attilius*.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortérent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours : mais ils n'osérent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince si voisin & si puissant. A la fin cependant, Nicoméde, pressé également & par les Ambassadeurs mêmes à qui il avoit promis de grosses sommes pour son rétablissement, & par ses créanciers, citoiens Romains établis dans l'Asie, qui lui en avoient prété de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus lonteins à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à paier une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conseil de qui Nicoméde avoit fait ...te irruption sur ses terres. Il au-

roit pu facilement la repouſſer, aiant un bon nombre de troupes toutes prêtes : mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aiſe de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juſte ſujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances, qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambaſſadeurs. Pélopidas étoit à la tête de l'Ambaſſade. Il ſe plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate, & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicoméde ſon ennemi déclaré. Les Ambaſſadeurs de celui-ci répliquérent, & firent auſſi de leur côté des plaintes contre Mithridate. Les Romains, qui ne vouloient pas encore ſe déclarer ouvertement, leur donnérent une réponſe vague, en marquant que l'intention du peuple Romain étoit que Mithridate & Nicoméde ne ſe fiſſent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponſe ne ſatisfit point, fit marcher incontinent ſes troupes contre la Cappadoce, en chaſſa de nouveau Ariobarzane, & mit ſur ſon trône Ariarathe ſon fils

qu'il y avoit déja placé auparavant. Il envoia en même tems ses Ambassadeurs vers les Généraux Romains, pour leur faire son apologie en même tems & renouveller ses plaintes contr'eux. Pélopidas leur déclara que son Maître vouloit bien que le peuple Romain en fût arbitre, & dit qu'il avoit déja envoié ses Ambassadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du Sénat, & à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvoit avoir de funestes suites. Au reste il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refusât de lui rendre justice, étoit en état de se la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration si fiére, lui répondirent, que Mithridate eût à faire sortir ses troupes de Cappadoce, & qu'il ne s'avisât plus d'inquiéter Nicoméde, ni Ariobarzane. Ils commandérent à Pélopidas de sortir dans le moment même du camp, avec défense d'y revenir, à moins que son Maître n'obéît. Les autres Ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour lors éclata, & les Généraux Romains n'attendirent pas

qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain, ou du Sénat. C'est ce que Mithridate demandoit. Dans le dessein où il étoit depuis lontems de se déclarer contre les Romains, il avoit fait plusieurs alliances, & avoit engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptoit dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit composée de deux cens cinquante mille hommes d'Infanterie, & de quarante mille chevaux, sans compter cent trente chariots armés en guerre ; & sa flote de quatre cens vaisseaux.

Avant que de former aucune entreprise, il crut devoir y préparer ses troupes, & il leur fit un * long discours pour les animer contre les Romains. » Il leur représente qu'il ne » s'agit pas d'examiner si l'on fera la » paix ou la guerre : que les Romains, » en les attaquant les premiers, ne » laissent aucun lieu à la délibération.

Just cap.

* *J'ai extrêmement abrégé ce discours que Justin raporte tout entier, tel qu'il étoit dans Trogue Pompée, dont il n'est que l'abbréviateur. Ce discours peut servir à nous faire connoitre le stile de cet excellent Historien, & doit nous en faire bien regretter la perte.*

» Qu'il s'agit de combattre & de
» vaincre. Qu'il compte ſur un ſuc-
» cès heureux, ſi ſes ſoldats font pa-
» roitre le même courage qu'ils ont
» déja montré en tant d'occaſions,
» & tout récemment encore contre
» ces mêmes ennemis, qu'ils ont mis
» en fuite & taillés en piéces dans la
» Bithynie & dans la Cappadoce.
» Que l'on ne pouvoit pas deſirer
» une occaſion plus favorable que
» celle qui ſe préſentoit, pendant
» que les Marſes infeſtoient & rava-
» geoient le cœur même de l'Italie,
» que Rome étoit déchirée par les
» guerres civiles, qu'une armée in-
» nombrable de Cimbres ſortis de
» Germanie inondoit toute l'Italie.
» Que le tems étoit venu d'humilier
» l'orgueil de ces fiers Républicains
» qui en vouloient à la majeſté
» Roiale, & qui avoient juré d'abbat-
» tre tous les trônes de l'univers.
» Qu'au [a] reſte la guerre que les ſol-
» dats alloient commencer, étoit bien
» différente de celle qu'ils avoient
» ſoutenue avec tant de courage dans

a Nunc ſe diverſum belli conditionem ingredi. Nam neque cœlo Aſiæ eſſe temperatius aliud, nec ſolo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut

» les affreux déserts & dans les régions
» glacées de la Scythie. Qu'il les me-
» noit dans le pays du monde le plus
» fertile & le plus tempéré, rempli
» de villes riches & opulentes qui
» sembloient leur offrir un butin tout
» préparé. Que l'Asie, livrée en proie
» à l'avarice insatiable des Proconsuls,
» à l'impitoiable dureté des Traitans,
» à l'injustice criante des Juges, avoit
» en horreur le nom Romain, & les
» attendoit comme ses libérateurs.
» Qu'ils le suivissent, non tant à une
» guerre, qu'à une victoire & à une
» proie assurée. « L'armée répondit à ce discours par des cris de joie universels, & par des protestations réitérées de service & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois armées des troupes qu'ils avoient en différens endroits de l'Asie Mineure.

militiam, sed ut festum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi... tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet: adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio * publicanorum, calumniæ litium. *Justin.*

* Sectio publicanorum, *signifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui ne paiant pas les impôts & les tailles que l'on exigeoit d'eux, voioient leurs meubles & leurs biens enlevés par les publicains pour le payement.* Calumniæ litium, *sont les chicanes injustes, qui servoient de prétexte pour envahir les biens des riches, soit à l'occasion des impôts, soit sous quelque autre couleur.*

La premiére étoit commandée par L. Caſſius, qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la ſeconde par Manius Aquilius : la troiſiéme par Q. Oppius Proconſul, qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicoméde avoit cinquante mille hommes de pié, & ſix mille chevaux. Ils commencérent la guerre, comme je l'ai déja dit, ſans attendre les ordres de Rome, & la firent avec tant de négligence & ſi peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occaſions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits priſonniers, & traités avec toutes ſortes d'inſultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit ſouffrir les derniers outrages. Il le fit paſſer en revûe devant les troupes, & le donna en ſpectacle aux peuples monté ſur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faiſoit marcher à pié les mains garotées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans

la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mityléne qui le lui avoient livré par une lâche trahison, dans le tems même qu'il étoit malade, & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Mithridate, qui vouloit gagner les cœurs par une réputation de clémence, renvoia chez eux tous les Grecs qu'il avoit fait prisonniers, & leur fournit même des vivres pour faire le voiage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le combloit de louanges. On l'appelloit le conservateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Asie, & on lui donnoit tous les noms par lesquels on désigne Bacchus, qu'il méritoit à juste titre; car il passoit pour le Prince de son tems qui bûvoit davantage, & qui portoit mieux le vin; qualité dont il se vantoit avec complaisance, & qu'il croioit lui faire beaucoup d'honneur.

Diod. in Excerpt. Vales. p. 401. Athen. l. p. 213. Cic. Orat. pro Flacco, 60.

Plut. Sympos. l. 1. p. 624.

Le fruit de ces premiéres victoires fut la conquête de la Bithynie entiére d'où Nicoméde fut chassé; de la Phrygie & de la Mysie, provinces ré-

centes des Romains; de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de plusieurs autres provinces.

Aiant trouvé à Stratonicée Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

An. M. 3916. Av. J. C. 88. Appian. pag. 85. Cic. in Orat. pro lege Manil. n. 7.

Mithridate considérant que les Romains, & en général tous les Italiens, qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoia, d'Ephése où il étoit, des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces, & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure, [a] d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes, les enfans, les domestiques étoient compris dans le nombre des proscrits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurtriers. On condanna à une grosse amende ceux qui enseveliroient les morts, ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une

a Is uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una litterarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. *Cic.*

récompenſe pour quiconque découvriroit ceux qui étoient cachés. On accordoit la liberté aux eſclaves qui égorgeroient leurs maîtres : on remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le ſimple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la déſolation dans toutes ces provinces, quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre-vingts mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

Informé qu'il y avoit à Cos un grand tréſor, il y envoia des gens qui s'en ſaiſirent. C'étoit Cléopatre Reine d'Egypte qui l'y avoit mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre ſon fils Lathyre. Outre ce tréſor, il y trouva encore huit cens talens (huit cens mille écus) que les Juifs de l'Aſie Mineure y avoient mis auſſi en dépôt, quand ils virent qu'on y étoit menacé de la guerre.

App. p. Joſeph tiq. XIV.

Tous ceux qui avoient pu ſe ſauver du carnage général de l'Aſie, s'étoient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec

App. 186-188. Diod. i cerpt. p.

joie, & leur ouvrit un asyle qui les mit en sureté. Mithridate en forma inutilement le siége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Plut. in Sylla, p. 458-461. Appian. in Mithrid. pag. 188-197.

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure, Mithridate envoia en Gréce Archélaüs, l'un de ses Généraux, avec une armée de six vingts mille hommes. Ce Général prit Athénes, & la choisit pour sa résidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là ; & pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son Maître la plupart des villes & des Etats de la Gréce. Il avoit soumis par force Délos qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, l'avoit remise sous leur pouvoir, & leur avoit envoié le Trésor sacré qu'on gardoit dans cette île par Aristion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion étoit un Athénien, Philosophe de la secte d'Epicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avoit sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athénes, où il exerça une

cruelle tyrannie, faisant mourir plusieurs des citoiens, ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

Voila en quel état Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promtement pour se rendre en Gréce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il distribuoit à ses amis des richesses, des gouvernemens, & d'autres récompenses. AN. M. 3? AV. J. C.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athénes, qui réduite sous le joug du Tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoia l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athénes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faisoit comme une seconde ville, où Archélaüs s'étoit enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étoient hautes presque de quarante coudées, (soixante piés,) toutes de pierres de taille. En effet

c'étoit un grand ouvrage qu
avoit fait faire au tems de
du Péloponnése, lorsque to
rance de la victoire ne con
dans ce port, il l'avoit fort
qu'il lui avoit été possible.

La hauteur des muraille
point Sylla. Il emploia tou
de machines pour les battre
na assaut sur assaut. S'il eût
tendre un peu de tems,
sans coup férir la haute vill
famine avoit réduite à la
extrémité. Mais pressé de r
Rome, & craignant les ch
qui pouvoient arriver, il n
ni dangers, ni combats, ni
pour hâter la fin de cette gu
compter tout le reste de l'a
de l'équipage de guerre, i
pour le seul service des mach
mille mulets qui travailloie
lâche. Le bois étant venu à
quer à cause de la grande
mation qu'il en faisoit pou
chines, qui étoient souve
& ruinées par les fardeaux
qu'elles portoient, ou br
les feux des ennemis, il
pas les Bois sacrés. Il coupa

allées de l'Académie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abbattre les hautes murailles qui joignoient le port avec la ville, pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats, & à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux Trésors inviolables des temples, & fit venir tant d'Epidaure que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons assemblés à Delphes, » Qu'ils feroient sagement de » lui envoier les trésors du dieu, » parce qu'ils seroient plus surement » entre ses mains; ou que, s'il étoit » obligé de s'en servir, il en rendroit » la valeur après la guerre. « Et en même tems il envoia à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient

ſacrés, & ſe mit à pleurer en préſence des Amphictyons ſur la néceſſité qui lui étoit impoſée. Sur cela, quelqu'un des aſſiſtans aiant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le ſon de la Lyre d'Apollon, Caphis, ſoit qu'il le crût véritablement, ſoit qu'il voulût profiter de cette occaſion pour jetter une terreur religieuſe dans l'eſprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla ſe moquant de ſa ſimplicité, lui répondit, » Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant eſt un ſigne de joie, & nullement une marque de colére & d'indignation : qu'il n'avoit donc qu'à prendre hardiment les tréſors, bien ſûr que le dieu les voioit prendre avec plaiſir, & qu'il les donnoit lui-même.

Plutarque, à cette occaſion, fait remarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite ſeul avoit élevés aux charges, & qui n'y cherchoient autre choſe que le bien public, ſavoient ſe faire obéir & reſpecter des ſoldats, ſans emploier pour cela des voies baſſes & indignes. Ils

commandoient des troupes ſages, diſciplinées, & bien inſtruites à exécuter ſans réplique & ſans délai les ordres de leurs Chefs. Véritablement [a] Rois, dit Plutarque, par la grandeur & la nobleſſe de leurs ſentimens, mais ſimples & modeſtes particuliers par leur train & toute leur dépenſe, ils ne faiſoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat que les frais néceſſaires & raiſonnables, eſtimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flater ſes ſoldats, que de craindre ſes ennemis. Les choſes étoient bien changées dans le tems dont nous parlons. Les Généraux Romains, dévorés d'ambition & perdus de luxe, étoient obligés de ſe rendre eſclaves de leurs ſoldats, & d'acheter leurs ſervices par des largeſſes capables de ſatisfaire leur avidité, & ſouvent par la tolérance & l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, étoit toujours dans un beſoin extrême d'argent, pour contenter ſes troupes; & alors, plus que jamais, pour achever le ſiége auquel il s'étoit engagé, & dont

[a] Αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ, καὶ ταῖς δαπάναις εὐτελεῖς ὄντες.

le succès lui paroissoit d'une extrême importance pour son honneur, & même pour sa sureté. Il vouloit ôter à Mithridate la seule ville qui lui restoit dans la Gréce, & qui empéchant les Romains de passer en Asie, faisoit échouer toute espérance de la victoire, & obligeoit Sylla de revenir honteusement en Italie, où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius & sa faction. D'ailleurs il étoit vivement blessé des railleries piquantes que le Tyran Aristion lançoit tous les jours contre lui, & contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive, & poussée avec plus de vigueur : car de part & d'autre on fit paroitre un courage & une constance incroiables. Les sorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auroient point été en état de se défendre si vigoureusement, s'ils n'avoient reçu par mer à différentes reprises des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus, fut la trahison

trahiſon ſecrette de deux eſclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces eſclaves, ſoit qu'ils fuſſent affe-ctionnés au parti des Romains, ſoit qu'ils vouluſſent pourvoir à leur ſu-reté en cas que la place fût priſe, écrivoient ſur des balles de plomb tout ce qui ſe paſſoit au dedans, & les jettoient aux Romains à coups de fronde. Ainſi quelque ſages me-ſures que prît Archélaüs qui défen-doit le Pirée, pendant qu'Ariſtion commandoit dans la ville, rien ne lui réuſſiſſoit. Il réſolut de faire une ſortie générale : les traîtres tirérent une balle de plomb, où l'on trouva cet avertiſſement : *Demain, à une telle heure, l'infanterie tombera ſur vos tra-vaux, & la Cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dreſſer des embuches, & repouſſa les aſſiégés avec perte. Ils devoient faire paſſer de nuit un con-voi de vivres dans la ville qui man-quoit de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contretems les Athéniens ſe défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moien de bru-ler la plupart des machines dreſſées contre leurs murailles; ou arrivant par

des mines souterraines jusques sous d'autres machines, & creusant la terre qui les soutenoit, ils les renversoient & les brisoient.

Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins de vigueur. Par le moien de pareilles mines ils pénétroient jusques sous le mur, & creusant aussi la terre, ils soutenoient les fondemens par des étançons de bois, où ensuite ils mettoient le feu avec quantité de poix, d'étoupe, & de souffre. Quand ces étançons furent brulés, un grand pan de muraille tombat avec un fracas horrible, & ouvrit une large bréche, par où les Romains montérent à l'assaut. Le comba dura lontems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencérent l'attaque. Les assiégés avoient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui étoit tombé, & il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, & se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville,

d'un autre côté, étoit réduite aux derniers abois. On y avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes. (cinq cens livres.) On y mangeoit non seulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais la chair des chevaux, & le cuir même des souliers, qu'on faisoit bouillir. Au milieu de cette misére publique, le Tyran passoit les jours & les nuits en débauche. Les Senateurs & les Prêtres allérent se jetter à ses piés pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla : il les écarta à coups de traits, & les chassa de sa présence.

Ce ne fut qu'à la derniére extrémité qu'il fit demander une surséance d'armes, & qu'il envoia des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faisoient aucune proposition ni aucune demande qui allât au fait, & qu'ils ne cessoient de louer & d'exalter Thésée, Eumolpe, & les exploits des Athéniens contre les Médes ; Sylla ennuié, les interrompant, leur dit : » Messieurs » les Harangueurs, retournez-vous-» en, & gardez pour vous ces beaux » discours de Rhétorique. Car, pour » moi, je n'ai pas été envoié à Athé-

» nes pour y apprendre vos antiques
» prouesses, mais pour châtier des
» révoltés.

Pendant cette audience, quelques espions étant entrés dans la ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Cérami- que, & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille, qui étoit le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent raport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pourparler avoit été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoitre les lieux, & voiant en effet que la muraille étoit accessible, il y fit appliquer les échelles, & commença l'attaque par cet endroit, & s'étant rendu maître du mur après une foible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu, mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvérent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les

Place publique d'Athénes.

esclaves à l'encan, & déclara qu'il laissoit la liberté à tous ceux des citoiens qui avoient échapé à l'épée du soldat : ils étoient en petit nombre. Le jour même il assiégea la Citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement pressés de la soif & de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le Tyran, ses gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brula toutes ses fortifications; sur tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon célébre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moien de sa flote, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

L'année que nous commençons fut An M. 3918
fatale aux armes de Mithridate. Ta- Av. J. C. 86
xile, l'un de ses Généraux, arriva en *Plut. in Sylla, pag*
Gréce de Thrace & de Macédoine 461-466
avec une armée de cent mille hommes *Appian. p.* 196-203.
de pié, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faulx. Archélaüs frere de ce Général étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer,

ni en venir à un combat avec l
mains : mais il cherchoit à tra
guerre en longueur, & à leur
les vivres. C'étoit un parti for
car Sylla commençoit à en ma
de sorte que la famine l'obli
quitter l'Attique, & de passer c
plaines fertiles de Béotie, où H
sius le joignit. Leurs troupes éta
nies, ils s'emparérent au milie
plaine d'Elatée d'une éminen
fertile, couvertes d'arbres, &
de laquelle couloit un ruisseau.
ils eurent formé leur camp, le
mis découvrirent à l'œil leur peti
bre : ils n'avoient pas en effet
quinze mille hommes de pié, &
cens chevaux. C'est ce qui po
Généraux de l'armée d'Archéla
presser vivement d'en venir à u
tion. Ils n'arrachérent son con
ment qu'avec peine. Ils se mette
sitôt en mouvement, & couvren
la plaine de chevaux, de charic
de troupes qui étoient sans no
Car les deux freres s'étant ré
avoient une armée formidable. L
& les cris de tant de nations
tant de milliers d'hommes
préparoient au combat, la

magnificence de leur appareil, étoit terrible. La lueur de leurs s superbement enrichies d'or & ent, & les vives couleurs de cottes d'armes Médoises & Scy-s, mélées avec l'éclat de l'airain fer, jettoient comme des éclairs, en éblouissant la vûe, remplis-it l'ame d'effroi.

es Romains, saisis d'épouvante, noient renfermés dans leurs re-hemens. Sylla ne pouvant, par ses urs & par ses remontrances, gué-ur fraieur, & ne voulant pas les r à combattre dans le découragé-t où il les voioit, étoit obligé de nir en repos, & de souffrir, quoi-très impatiemment, les bravades s risées insultantes des Barbares. onçurent en conséquence un si d mépris pour lui, qu'ils ne gar-nt plus aucune discipline. Il y en t très peu qui restassent dans leurs unchemens: tous les autres, attirés le désir du pillage, se débandoient grandes troupes, & s'écartoient idétablement, jusqu'à s'éloigner amp de plusieurs journées. Ils pil-nt & ruinérent quelques villes du inage.

Sylla étoit au dernier défe
voir ainsi périr à ses yeux ce
alliées, faute de pouvoir do
combat. Il s'avisa enfin d'un
me, qui fut de ne donner au
pos à ses troupes, & de les fa
vailler sans cesse à détourner l
du Céphise, petite riviére au
laquelle ils étoient campés,
creuser de grands fossés, sous p
de les mettre plus en sureté,
effet afin que rebutés d'une si
fatigue, ils préférassent à ce
le hasard d'une bataille. Sa r
réussit. Après avoir travaillé
lâche pendant trois jours, comm
passoit à son ordinaire pour vi
travaux, ils se mirent tous à l
qu'il les menât aux ennemis.
fit beaucoup prier, & ne se
pas d'abord : mais voiant que
deur augmentoit, il leur fit
leurs armes, & les fit march
l'ennemi.

La bataille se donna près d
ronée. Les ennemis s'étoient
rés avec un gros corps de troup
lieu fort avantageux, nomm
rium : c'étoit une croupe de
gne fort rude, qui s'étendoit

flanc gauche des Romains, & qui étoit très propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, & lui promirent de chasser les ennemis de ce poste, s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille, & partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortensius ses Lieutenans formoient une seconde ligne. Hortensius, commandant la gauche de cette seconde ligne, soutenoit Muréna; pendant que Galba qui commandoit la droite de cette même ligne, soutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déja à déploier leur cavalerie & leur infanterie légére, & à les étendre par un long circuit pour venir enveloper cette seconde ligne.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, aiant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium sans que les ennemis s'en apperçussent, se montrérent tout à coup. Les Barbares effraiés & troublés, prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres

mains de Muréna qui venoit
former en bataille, & qui aian
ché à leur rencontre, leur co
chemin, & en fit un grand ca
les autres, qui s'empreſſoient
gagner le camp, ſe jettérent
mêle ſur le corps de bataille d
troupes, & s'y précipitérent av
de confuſion, qu'ils y répandi
trouble & la fraieur, & firent
par là à leurs Généraux un ten
ſidérable pour rétablir l'ordre,
fut une des principales cauſes d
défaite.

Sylla, profitant de ce déſ
marcha contr'eux ſi vivement
franchiſſant avec une extrême
té l'eſpace qui ſéparoit les de

au lieu qu'un espace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriére, les rend inutiles & sans action. C'est ce que les Barbares éprouvérent en cette occasion. Les premiers chariots partirent si lâchement, & donnérent si mollement, que les Romains les repoussant sans peine avec grand bruit & de grandes risées, en demandoient d'autres, comme cela se pratiquoit ordinairement à Rome, par raport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille se choquent. Les Barbares présentent leurs longues piques, & se tiennent bien serrés leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre; & les Romains jettent bas leurs épieux, & l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes, & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voioient au premier rang quinze mille esclaves, que les Généraux du Roi leur avoient débauchés en leur prometrant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie pesamment armée. Ces

esclaves eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légére, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec des frondes, & qu'elle les eût contraint de plier.

Archélaüs aiant fait avancer son aile droite pour enveloper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voiant Archélaüs, il fit promtement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être envelopé. Sylla, avec la partie de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussiére que ces troupes élevérent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laissant donc là Hortensius, il tourna

vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit sans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ses fantassins armés de boucliers d'airain : de sorte que des deux côtés il s'éleve de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne sachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poste qu'il avoit quitté, & d'aller soutenir son aile droite. Il envoia donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes; & prenant la cinquiéme avec lui, il vola à son aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la présence de son Général, renversa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les poursuivit vivement pendant un assez long espace.

Les Chalcaspides.

Après ce grand succès, sans perdre un moment, il marche au secours de Muréna. Trouvant qu'il avoit aussi vaincu de son côté, & défait Taxile, il se joignit à lui, & ils poursuivirent

ensemble les fuiards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en piéces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp : de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses Mémoires, avoit écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes ; & que même de ces quatorze, il en revint deux sur le soir.

A. M. 3919. Av. J. C. 85. Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thébes des Jeux de Musique, & fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix, car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui étoit du parti contraire, (car c'étoit alors le plus grand feu des divisions de Marius & de Sylla) avoit été nommé

Consul, & qu'il traversoit déja la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'est pourquoi, sans différer, il se mit en marche vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée, il lui vint de tous côtés des nouvelles, que tous les lieux qu'il venoit de laisser derriére, étoient saccagés par une autre armée du Roi, plus forte & plus nombreuse que la premiére. Car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une grosse flote, sur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes de débarquement les mieux équipés, les mieux aguerris, & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de tout le pays, pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais ses avis & ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avoit donné, étoit sage & bien sensé.

Ville d Phthiotid Thessalie.

Il choisit la plaine d'Orchoméne pour y donner la bataille. Sylla fit

creuser des fossés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte, & propre à faire agir la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissipérent, & mirent en fuite les troupes qui les soutenoient. Sylla voiant cette déroute, descendit promtement de cheval; & saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuiards, à qui il crioit: *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchoméne.* Ils ne purent souffrir ces reproches, & retournérent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, & furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain, à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées; & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher, & pour chasser

les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettérent l'effroi parmi ceux qui étoient restés dans le camp, de sorte que personne n'osant plus y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuiards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura lontems caché dans les marais, & se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant, comme ce Prince étoit d'un caractére fécond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque révolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela étoit déja arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Plut. in Sylla, pag. 466-468. Id. in Lucul. p. 493. Appian. p. 204-210.

Il ne fut pas plus heureux lui-m
en Asie, que ses Généraux n
voient été dans la Gréce. Fimbri
y commandoit une armée Rom
battit le reste de ses meilleures tr
Il poursuivit les fuiards jusqu
portes de Pergame où résidoit M
date, & l'obligea d'en sortir lu
me, & de se retirer à Pitane,
maritime de la Troade. Fimb
poursuivit, & investit la pla
terre. Mais, comme il n'avoit
flote pour en faire autant par m
envoia vers Luculle qui croiso
la flote Romaine dans les mers d
sinage, & lui fit représenter qu'
voit s'acquérir une gloire étern
se saisissant de la personne de M
date qui ne pouvoit lui échaper,
miner heureusement une guerre
portante. Fimbria & Luculle d
de deux partis opposés. Ce dern
voulut point se méler des affai
l'autre. Ainsi Mithridate se sau
mer à Mityléne, & se tira d'en
mains des Romains. Faute qu
couta bien cher, & qui n'est p
dans les Etats, où la mésintell
régne entre les Ministres & les
raux d'armée, & leur fait négl

bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux !

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flote de Mithridate, & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces[a] heureux succès étonnérent d'autant plus, qu'on ne s'attendoit point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avoit passé sa jeunesse dans les exercices du barreau ; & pendant sa questure en Asie, la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien, n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience qui ne s'acquiert point par des leçons, & coute ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte, emploiant tout le tems de son voiage & de sa navigation, partie à faire des questions aux gens habiles

a Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, non modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, sed etiam gloriam superiorum. Idque eò fuit mirabilius, quòd ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur, qui adolescentiam in forensi opera, quæsturæ diuturnum tempus, Murena bellum in Ponto gerente, in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque cùm totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis, partim in rebus gestis legendis : in Asiam factus Imperator venit, cùm esset Roma profectus rei militaris rudis. *Cic. Academ. Quæst. lib.* 4. *n.* 2.

dans le métier de la guerre, partie à s'inſtruire lui-même par la lecture de l'hiſtoire. Auſſi arriva-t-il en Aſie Général tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoiſſance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guerriers y faſſent bien attention : voila comme ſe forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Gréce, la faction qui lui étoit contraire, & qui pour lors étoit toute-puiſſante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Cinna & Carbon traitoient les plus gens de bien & les perſonnes les plus conſidérables avec toute ſorte d'injuſtice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie inſupportable, prirent le parti de ſe retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une eſpéce de Sénat. Sa femme Métella s'étant dérobée à grande peine avec ſes enfans, vint lui apprendre que ſes ennemis avoient brulé ſa maiſon & ſes terres, & le pria d'aller ſecourir promtement ceux qui étoient reſtés dans Rome, & qui alloient en-

tre être les victimes de cette fureur.

Sylla se trouva fort embarrassé. D'un côté, le pitoiable état où sa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promtement à son secours : de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à laisser imparfaite, par son départ, une aussi grande & aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand, qui venoit lui parler en secret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevûe se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium. Archélaüs, qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repasser en Italie, lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate, & que son Maître lui fourniroit de l'argent, des troupes, & des vaisseaux, pour faire la guerre à Cinna, & au parti de Marius.

Sylla, sans paroitre d'abord offensé de pareilles propositions, l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivoit sous un Prince impérieux

& cruel. Il lui proposa de prendre le titre de Roi dans son Gouvernement, & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain, s'il vouloit lui livrer la flote de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille proposition, & témoigna même au Général des Romains combien il se sentoit offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit si naturel aux Romains : » Si, n'étant qu'un » esclave, lui dit-il, & tout au plus » l'Officier d'un Roi Barbare, tu re» gardes comme une lâcheté de quit» ter le service de ton Maître, com» ment as-tu été assez hardi pour pro» poser d'abandonner les intérêts de » la République, à un Romain tel » que moi ? Crois-tu que les choses » soient égales entre nous ? As-tu ou» blié mes victoires ? Ne te souviens» tu plus que tu es ce même Arché» laüs que j'ai défait dans deux batail» les, & que j'ai forcé dans la dernié» re d'aller se cacher dans les marais » d'Orchoméne ?

Archélaüs, déconcerté par une ré-

ponse si fiére, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître, & donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes : » Que Mithridate renonceroit à l'Asie & à la Paphlagonie ; » Qu'il restitueroit la Bithynie à Nicoméde, & la Cappadoce à Ariobarzane ; Qu'il paieroit aux Romains pour » les frais de la guerre deux mille talens, (six millions) & qu'il leur livreroit soixante-dix galéres armées » avec tout leur équipage ; & que Sylla de son côté, assureroit à Mithridate le reste de ses Etats, & le feroit » déclarer ami & allié du peuple Romain. « Archélaüs parut agréer ces conditions, & dépécha sur le champ un courier à Mithridate pour les lui communiquer. Sylla partit pour l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Larisse les Ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité ; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie ; & que pour celui des soixante-dix galéres, il ne pouvoit en aucune façon le passer.

Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colére : » Que dites-» vous ? Quoi, Mithridate veut retenir la Paphlagonie, & refuse de remettre les vaisseaux que je lui ai demandés, lui de qui j'attendois des » remerciemens à genoux, si je lui laissois seulement la main dont il a égorgé cent mille Romains ? Il changera » de langage, quand je serai passé en » Asie. Présentement, au milieu de sa » Cour à Pergame, qu'il fasse là tran» quillement ses projets pour une guer» re qu'il n'a pas vûe. « Telle étoit la fierté de Sylla, qui en même tems faisoit entendre à Mithridate, que s'il s'étoit trouvé en personne aux batailles qui s'étoient données, il ne parleroit pas de la sorte.

Les Ambassadeurs effraiés de cette réponse, ne répliquérent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla, & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.

An. M. 3920. Av. J. C. 84. Archélaüs de retour, le joignit près de la ville de Philippe, & lui raporta que Mithridate accepteroit les conditions

tions proposées, mais qu'il desiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisoit souhaiter cette entrevûe, c'étoit la crainte de Fimbria, qui, aiant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut, & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Consul, s'avançoit à grandes journées contre Mithridate; ce fut ce qui détermina ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevûe se fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galéres, vingt mille hommes de pié, six mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx: & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui, & lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions proposées. Comme le Roi gardoit le silence, Sylla continuant, lui dit, » Mais ne savez-» vous pas, Mithridate, que c'est » aux supplians à parler, & que les » victorieux n'ont qu'à écouter & à » se taire? « Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cause de cette guerre en partie sur les dieux, & en

partie sur les Romains, Sylla
terrompit; & après lui avoir fa
long détail des violences & d
humanités qu'il avoit commis
lui demanda une seconde fois
vouloit pas ratifier les cond
qu'Archélaüs lui avoit prése
Mithridate, surpris de la haut
de la fierté du Général Romain
répondu qu'il le vouloit, alors
reçut ses embrassemens: & lu
sentant ensuite les Rois Ariob
& Nicoméde, il les réconcili
lui. Mithridate, après avoir li
soixante-dix galéres équipées, &
cens Archers, se rembarqua.

Sylla sentoit bien que ce Tr
paix déplaisoit fort à ses troupes
ne pouvoient souffrir que ce P
qui de tous les Rois étoit l
mortel ennemi de Rome, &
un seul jour avoit fait égorge
mille citoiens Romains répandu
l'Asie, fût traité avec tant de do
& même avec tant d'honneur
que presque encore tout fum
sang des Romains, il étoit
leur ami & leur allié. Sylla
justifier sa conduite, leur fit co
dre que s'il eût rejetté les propo

de paix, Mithridate, à son refus, n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria; & que si ces deux ennemis avoient joint leurs forces, ils l'auroient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hazarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre, & commandées par deux grands Capitaines, qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la premiére guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant lesquels Sylla, après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis, recouvra la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & plusieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé, & lui aiant ôté une grande partie de sa flote, le contraignit de se renfermer dans les bornes du roiaume de ses peres. Mais [a] ce qu'on a le plus admiré dans Sylla, c'est que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie, il ne dissimula

[a] Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, quàm quòd, cùm per triennium Cinnanæ Marianæque partes Italiam obsiderent, neque

Ecrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie : après la mort duquel ses ouvrages tombérent entre les mains de ses héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencérent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepsis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisérent de les cacher dans une voute souterraine, où ils demeurérent plus de cent trente ans : jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étoient tombés dans la derniére pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour sa bibliothéque. Comme ils se trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il se trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en plusieurs endroits, ou rongé

[...]s vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots, & ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, & cela quelquefois assez mal habilement. De là sont venus dans ces ouvrages plusieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux savans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arrivât à Athénes, il se saisit de sa bibliothéque, & de ces œuvres d'Aristote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, aiant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public: & c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philosophe.

§. II.

Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna: elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisiéme guerre contre Mithridate. Luculle Consul est

envoié contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complette, & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle régle les affaires de l'Asie.

AN. M. 3921. AV. J. C. 83. *App. p.* 213-16.

SYLLA, en partant pour Rome, avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoier qui porte son nom. Son fils, pour lors, faisoit sous lui ses premiéres campagnes.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de Colchide & du Bosphore, qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demandérent son fils Mithridate pour Roi, & l'aiant obtenu, rentrérent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, & l'aiant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le

e devient soupçonneux contre
propre sang, toujours prêt à se
r aux plus funestes extrémités,
acrifier aux plus légéres défiances
i'il a de plus cher. Pour ce qui
de les habitans du Bosphore, il
ıra une grosse flote & une nom-
se armée; ce qui fit croire que
grands préparatifs avoient raport
Romains. En effet, il n'avoit pas
ı toute la Cappadoce à Ariobar-
, s'en étant réservé une partie; &
nmençoit à se défier d'Archélaüs,
ne l'aiant engagé dans une paix
ment honteuse pour lui & désa-
ıgeuse.

uand Archélaüs s'en fut apperçu,
nt à quel Maître il avoit affaire,
réfugia vers Muréna, & le sollici-
vement à porter ses armes contre



ne, ville la plus puissante du R
me. Mithridate lui envoia des An
sadeurs, pour se plaindre de ce
violoit le Traité que les Ron
avoient fait avec lui. Muréna rép
qu'il ne connoissoit point de T
fait avec leur Maître. Véritable
il n'y avoit eu rien d'écrit de la
de Sylla, & tout s'étoit fait de
voix. Ainsi il ne cessa point de rav
le pays, & y prit ses quartiers
ver. Mithridate envoia ses Amb
deurs à Rome, pour en porte
plaintes à Sylla & au Sénat.

AN. M. 3921. AV. J. C. 82. Il vint de Rome un Commiss
mais sans Décret du Sénat, qui o
na publiquement à Muréna de ne
inquiéter le Roi de Pont. Mais co
il l'entretint en secret, on crut
c'étoit pure collusion. Effectivem
il ne cessa point de ravager ses te
Mithridate alors se mit en campa
& aiant passé le fleuve Halys, il
une bataille à Muréna, le défit
l'obligea de se retirer en Phry
après avoir fait une très grande pe

AN. M. 3923. AV. J. C. 81. Sylla, qui avoit été nommé D
teur, ne pouvant plus souffrir
contre le Traité qu'il avoit acco
Mithridate, on continuât encor

l'inquiéter, envoia Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate aiant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme otage, retint sous ce prétexte les villes où il avoit des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseroient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation ! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avoit pas trop mérité.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même. Mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom Tigranocerte. Mithridate persuada à son gendre de faire la

AN. M. 3
AV. J.C

conquête de la Cappadoce, &
transporter les habitans dans la
velle ville, & dans d'autres p
de ses Etats qui n'étoient pas
peuplées. Il le fit, & en amena
cens mille ames. Par tout où i
toit ses armes victorieuses, il
qua toujours depuis ce tems-
même chose, pour bien peupl
Etats.

An. M. 3918. Av. J. C. 76. *Appian. pag. 216. & 217. Plut. in Sertor. pag. 580. 581.*

La réputation extraordinai
Sertorius, qui suscitoit de ter
affaires aux Romains dans l'Esp
fit naître à Mithridate la pens
lui envoier une Ambassade,
l'engager à joindre ensemble
forces contre un ennemi com
Les flateurs, qui le comparoi
Pyrrhus, & Sertorius à Anniba
faisoient entendre que les Rom
attaqués en même tems des
côtés, ne pourroient jamais rési
deux puissances si formidables, c
le plus habile & le plus expérin
de tous les Capitaines seroit joi

continuer la guerre, à condition qu'il souffriroit que ce Prince recouvrât les provinces de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avoient forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils eurent exposé leur commission, Sertorius assembla son Conseil, qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de ce Prince, d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flote qu'on lui offroit, il ne lui en couteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empêcher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendroit jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et aiant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bi-

mit le pié dans l'Asie Mineu
appartenoit à la République
quelle il avoit renoncé par u
solennel.

Quand cette réponse fut r
Mithridate, elle le jetta dans
étonnement, & l'on assure
alors à ses amis: » Quels ordre
» donnera donc point Sertori
» il sera assis dans le Sénat au
» Rome, puisqu'aujourd'hui
» sur le rivage de l'Océan Atl
» il prescrit des bornes à mes
» nous déclare la guerre si nc
» prenons quelque chose sur
Cependant il y eut un Trai
juré entr'eux, qui portoit : (
thridate auroit la Bithynie &
padoce; que pour cet effet
lui envoieroit des troupes &

voia en Asie, fut un des Sénateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, à qui Mithridate rendoit de grands honneurs. Car, lorsque Marius précédé de ses faisceaux de verges & de haches entroit dans les villes, Mithridate le suivoit, très content de n'avoir que le second rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconsul que la figure d'un Allié puissant, mais inférieur. Telle étoit alors la grandeur Romaine, que le nom seul de cette puissante République obscurcissoit l'éclat & le pouvoir des plus grands Rois. Au reste, Mithridate trouvoit son intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autorisé par le Sénat & le peuple Romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées, marquant expressément que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation. Une conduite si modérée & si habile, lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes, & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

An. M. 3929. Av. J. C. 75. *Ap. Bell. Mithridat. pag. 175.*

Nicoméde, roi de Bithynie, mourut cette année, & fit le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déja dit, une province Romaine. Mithridate forma aussitôt la résolution de renouveller la guerre contre eux à cette occasion; & il emploia la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut, qu'après la mort de Sylla, & pendant les troubles qui agitoient la République, la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées.

Plut. in Lucul. pag. 496.

Instruit par ses malheurs & par son expérience, il bannit de son armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers solides & pesans: fit amas de chevaux, plutôt bien faits & bien dressés, que magniquement parés: assembla six-vingts mille hommes de pié, armés & disciplinés comme l'infanterie Romaine, & seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans

compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx. Il arma aussi quantité de galéres, où l'on ne voioit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & prépara de grosses sommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvoit épuisée par les exactions des partisans & des usuriers Romains, pour se délivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisiéme guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

On envoia contre lui les deux Consuls, Luculle & Cotta, & l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie, & la Cappadoce : l'autre, la Bithynie & la Propontide. AN. M. 3 AV. J. C

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans les pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir ; Cotta, qui étoit déja

arrivé, crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'abſence de ſon Collégue pour faire quelque action d'éclat. Il ſe prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déja dans la Phrygie, qu'il arriveroit inceſſamment : plus il ſe hâtoit de donner la bataille, ſe croiant déja ſûr du triomphe, & voulant empêcher ſon Collégue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit ſoixante de ſes vaiſſeaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ſes meilleures troupes, & il fut obligé de ſe renfermer dans la ville de Chalcédoine, ſans eſpérance d'aucun autre ſecours que celui que lui voudroit donner ſon Collégue. Tous les Officiers de ſon armée, irrités contre la conduite téméraire & préſomptueuſe de Cotta, tâchoient de perſuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laiſſé dépourvû, & où même on l'aſſuroit qu'il trouveroit tous les peuples diſpoſés à la rebellion. Il répondit généreuſement qu'il eſtimoit plus & aimoit mieux ſauver

n citoien Romain, que de s'emparer e tous les Etats des ennemis ; & ſans ıcun reſſentiment contre ſon Collé-ue, il alla le ſecourir avec tout le ıccès qu'il pouvoit eſpérer. C'eſt le remier endroit par où il commença ſe ſignaler, qui doit lui faire plus l'honneur que toutes ſes victoires les plus éclatantes.

Mithridate, animé par le double avantage qu'il avoit remporté, entreprit le ſiége de Cyzique, ville de la Propontide, qui ſoutenoit vigoureuſement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un paſſage de la Bithynie dans l'Aſie Mineure, qui lui auroit été très avantageux pour y porter la guerre avec toute la ſureté & la facilité poſſibles. C'étoit pour cela qu'il la vouloit prendre. Pour y réuſſir, il l'inveſtit par terre avec trois cens mille hommes diviſés en dix camps, & par mer avec quatre cens vaiſſeaux. Luculle l'y ſuivit bientôt, & commença par s'emparer d'un poſte ſur une hauteur qui étoit pour lui de la derniére importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit moien de couper les vivres aux enne-

AN. M. [...]
AV. J. C [...]
Plut. Lucul 497-499.
Appian. 219-222.

mis. Il n'avoit que trente mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effraier, le rassura, persuadé qu'il étoit que les provisions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goute de sang. C'est en quoi il mettoit sa gloire : car la vie des soldats lui étoit précieuse.

Le siége fut long, & poussé avec la derniére vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines sans nombre. La résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser l'attaque des ennemis, soit en brulant leurs machines, soit en les rendant inutiles par mille obstacles différens qu'ils y opposoient. Ce qui leur inspiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient se tenir assurés, s'ils continuoient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne seroit point prise.

En effet Luculle s'étoit si bien posté, que sans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoioit au fourage, en battant des détachemens qu'il faisoit de tems en tems. En un mot, il sut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offroient, il affoiblit si fort l'armée des assiégeans, & usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, aiant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allérent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate [a] qui passoit pour le Capitaine le plus rusé de son tems, au désespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas encore avoir beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu

An. M. 3932.
Av. J. C. 72.

a Cùm totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia constitisset, eamque urbem sibi Mithridates Asiæ januam fore putavisset, qua effracta & revulsa, tota pateret provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia, ut urbs fidelissimorum

ſans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteuſement le ſiége, après y avoir paſſé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ſes Lieutenans conduiſirent ſon armée par terre vers Nicomédie. Luculle les pourſuivit, & les aiant atteints près du Granique, il en tua vingt mille ſur la place, & fit une infinité de priſonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant ſoldats que valets, ou autres gens ſuivans l'armée.

Après ce nouveau ſuccès, Luculle reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, & après avoir joui pendant quelques jours du plaiſir de l'avoir ſauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Helleſpont pour ramaſſer des vaiſſeaux, & compoſer une flote.

Plut. in Lucul. pag. 498-504. Appian. pag. 223-228.

Mithridate, après avoir levé le ſiége de Cyzique, ſe rendit à Nicomédie, d'où il paſſa par mer dans le Pont. Il laiſſa une partie de ſa flote & dix mille hommes de ſes meilleures troupes dans l'Helleſpont, avec trois

ſociorum defenderetur, ut omnes copiæ regis diuturnitate obſidionis conſumerentur. *Cic. in orat. pro Mur. n. 33.*

de ſes meilleurs Généraux. Luculle, avec la flote Romaine, les [a] battit deux fois; la premiére à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flote ennemie ne ſongeoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages juſques ſur les côtes de Rome. Il leur tua preſque tout leur monde dans ces deux combats; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius ce Sénateur Romain, que Sertorius avoit envoié d'Eſpagne au ſecours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenoit pas de mener en triomphe un Sénateur Romain. L'un des deux autres s'empoiſonna; & le troiſiéme fut réſervé pour le triomphe. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ſes armes vers le continent: réduiſit premiérement la Bithynie, puis la Paphlagonie: marcha enſuite juſques dans le Pont; & porta la

a Ab eodem Imperatore claſſem magnam & ornatam, quæ ducibus Sertorianis ad Italiam ſtudio inflammato raperetur, ſuperatam eſſe atque depreſſam. *Cic. pro Leg. Manil. n.* 21.

Quid? illam pugnam navalem ad Tenedum, cùm contento curſu, acerrimis ducibus, hoſtium claſſis Italiam ſpe atque animis inflata peteret, mediocri certamine & parva dimicatione commiſſam arbitraris? *Id. pro Mur. n.* 33.

guerre dans le ſein même des Etats de Mithridate.

Il ſouffrit d'abord dans cette expédition, une grande diſette de vivres, juſques-là qu'il fut obligé de ſe faire ſuivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun ſur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, & ſoumettant les villes & les provinces, il ſe trouva enfin dans une ſi grande abondance de toutes choſes, qu'un beuf n'étoit vendu qu'une dragme, & un eſclave que quatre dragmes.

Dix ſols.

Mithridate avoit ſouffert preſque autant par la tempête dans ſon paſſage ſur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été ſi maltraité. Il avoit perdu preſque tout le reſte de ſa flote & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ſes anciens Etats. Quand Luculle arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour ſe défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévûe.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, ſans perdre de tems, former le ſiége d'Amiſus & d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La derniére,

tout

tout nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatoria, à cause du surnom Eupator que portoit Mithridate : il y faisoit même sa résidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ses Etats. Non content de ses deux siéges formés tout à la fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiscyre sur le Thermodon, qui n'étoit pas moins considérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle se plaignoient de ce que ce Général s'amusoit trop lontems à des siéges qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, & de se fortifier. » C'est cela même que je demande, leur disoit-il pour sa justification; & je le fais à dessein, afin que notre ennemi se ranime encore, & qu'il assemble une armée si nombreuse, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille, & de ne plus fuir devant nous. Ne voiez-vous pas qu'il a derriére lui des solitudes immenses & des deserts infinis, où il nous sera impossible de le suivre & de l'atteindre? De ces deserts il n'y a que peu de jour-

» nées de chemin jusqu'en Arménie.
» Là tient sa Cour Tigrane Roi des
» Rois, qui a une si grande puissance
» qu'il domte les Parthes, qu'il trans-
» porte des villes Grecques jusques
» dans le milieu de la Médie, qu'il
» s'est rendu maître de la Syrie & de
» la Palestine, & qu'il a exterminé les
» Rois descendans de Séleucus, &
» emmené leurs femmes & leurs fil-
» les captives. Ce Prince si puissant
» est l'allié & le gendre de Mithrida-
» te. Pensez-vous que quand il l'aura
» dans son palais comme suppliant, il
» l'abandonnera, & qu'il ne nous fe-
» ra pas la guerre? Ainsi, en nous hâ-
» tant de chasser Mithridate, nous
» courons grand risque de nous atti-
» rer sur les bras Tigrane, qui cher-
» che depuis lontems des prétextes
» pour se déclarer contre nous, & qui
» n'en sauroit jamais trouver de plus
» spécieux, de plus légitime, & de
» plus honnête, que celui de secourir
» son beau-pere, & un Roi réduit à la
» derniére extrémité. Qu'est-il donc
» besoin que nous servions Mithrida-
» te contre nous-mêmes, que nous
» lui montrions à qui il doit avoir re-
» cours pour se mettre en état de nous

nbattre ; & que malgré lui, &
s peutêtre qu'il regarde cette dé-
rche comme indigne de son cou-
e & de sa grandeur, nous le
issions entre les bras de Tigrane ?
vaut-il pas infiniment mieux, en
donnant le tems de se fortifier &
s'encourager avec ses propres
ces, n'avoir à combattre que les
upes de la Colchide, les Tibaré-
ns, & les Cappadociens, que
is avons si souvent vaincus, que
nous exposer à avoir encore sur
bras les Arméniens & les Médes ?
ndant que les Romains atta- AN. M. 393
nt les trois places dont j'ai parlé, AV. J. C. 7
ridate, qui avoit déja formé une
elle armée, se mit en campagne
rt bonne heure au printems. Lu-
laissa le commandement des sié-
'Amisus & d'Eupatoria à Muré-
C'étoit le fils de celui dont nous
déja parlé, à qui Cicéron rend
moignage bien favorable. » Il
issa, dit-il, dans l'Asie, provin-
remplie de richesses & de déli-
, sans y laisser aucune trace ni
varice, ni de débauche. Il se con-

am istam refertam, | obiit, ut in ea neque ava-
em delicatam, sic | ritiæ, neque luxuriæ

» duisit de telle sorte dans cette im-
» portante guerre, qu'il fit beaucoup
» de grandes actions sans le Général ;
» & que le Général n'en fit aucunes
» sans lui. « Luculle marcha donc contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions : mais à la troisiéme, il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul Ecuyer qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses Eunuques l'aiant apperçu à pié au milieu de la troupe des fuiards, descendit de son cheval, & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui, qu'ils le tenoient presque déja. Et s'ils le manquérent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivoient depuis si lontems avec tant de travaux, tant de dangers, & de si grands combats, & priva Luculle du seul prix de toutes ses victoi-

vestigium reliquerit. Maximo in bello sic est versatus, ut hic multas res & magnas sine imperatore gesserit, nullam sine hoc imperator. *Cic. pro Muran. n.* 20.

res. Mithridate [a], dit Cicéron, imita habilement la maniére dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la poursuite de son pere. On dit que cette Princesse aiant coupé en piéces le corps de son frere Absyrte, répandit ses membres dans les endroits par où son pere la poursuivoit, afin que le soin de recueillir ces membres dispersés, & la douleur que lui causoit un si triste spectacle, arrétassent la rapidité de sa course. Mithridate de même en fuiant, laissa sur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choses précieuses, qu'il avoit reçues de ses ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amassées dans les guerres précédentes : & pendant que les soldats s'amusoient à recueillir ces trésors, le Roi leur échapa des mains. Ainsi le pere de Médée fut retardé dans

a Ex suo regno sic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugisse dicitur : quam prædicant, in fuga, fratris sui membra in iis locis, qua se parens persequeretur, dissipavisse, ut eorum collectio dispersa, mœrorque patrius, celeritatem persequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum omnium, quas & à majoribus acceperat, & ipse bello superiore ex tota Asia direptas in suum regnum congesserat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dum nostri colligunt omnia diligen-

sa poursuite par la tristesse, & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis lontems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle, leur paroissoit moins une délivrance, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée Nyssa; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoiées plus loin du danger, & qui se croioient en sureté & en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur aiant envoié dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane & Statira sœurs du Roi encore filles, &

...tis, Rex ipse è manibus effugit. Ita illum in persequendi studio mœror, hos lætitia retardavit. *Cic. de Lege Manil. n.* 22.

âgées d'environ quarante ans ; & deux de ses femmes, Bérénice & Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parloit que de cette derniére dans toute la Gréce, & on admiroit encore plus sa sagesse que sa beauté. Le Roi en étant devenu éperduement amoureux, n'avoit rien oublié pour la porter à répondre à sa passion : il lui envoia une seule fois quinze mille piéces d'or. Elle résista toujours, & refusa ses présens, jusqu'à ce qu'il lui eût donné la qualité d'épouse & de Reine, & qu'il lui eût envoié le bandeau roial, cérémonie essentielle dans le mariage des Rois de ces contrées. Encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour satisfaire aux volontés de sa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne, & de la puissance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Depuis ce mariage jusqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée Princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une demeure honorable & une société

conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prison, sous une garde de barbares; où, éloignée du délicieux pays de la Gréce, elle n'avoit joui qu'en songe des biens dont on l'avoit flatée, & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouissoit dans sa chére patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroitroit le plus doux & le plus promt, Monime détachant le diadême d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, & s'étant rompu: *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne saurois-tu me rendre au moins ce triste service?* & le jettant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison; & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui étoit présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere abbatue & affoiblie par les années: mais elle

ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice. Cette Princesse lutta lontems contre la mort avec des efforts très violens. Enfin Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille injures contre Mithridate : & que Statira au contraire sut bon gré à son frere & le remercia, de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne, il ne les avoit pas oubliées, & avoit songé à leur fournir les moiens de mourir libres, & de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligérent extrêmement Luculle, qui étoit d'un caractére doux & humain. Il passa outre, & continua de poursuivre Mithridate : mais aiant appris qu'il avoit quatre journées sur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas ; & après avoir subjugué quelques peuples, & pris quelques places du voisinage, il envoia Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithri-

date ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siége
An. M. 3934. Av. J. C. 70. duroit encore. Callimaque qui y commandoit, & qui étoit le plus habile Ingénieur de son tems, en avoit seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, & se sauva dans un vaisseau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement ; & , pour surcroit de douleur, il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient insatiables de butin, & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui survint, sauva beaucoup d'édifices, & Luculle, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brulés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athénes, qui, pendant qu'Aristion en étoit maître, vouloient fuir sa tyrannie, s'y étoient retirés, & y jouissoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels.

En partant d'Amisus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie, que l'avarice & la cruauté des usuriers

& des Traitans tenoient dans une affreuse oppression ; jusques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, & même de mettre à l'encan les tableaux & les statues sacrées des dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour paier les tailles, les impôts, & les intérêts du passé, ils étoient impitoiablement livrés à leurs créanciers, & souvent même exposés à des tortures si barbares, que la servitude, en comparaison de ces maux, leur paroissoit une espéce de soulagement & de paix.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condannée par Sylla. Elle les avoit bien déja paiés deux fois : mais ces usuriers insatiables en entassant usures sur usures, les avoient portés à plus de six vingts mille talens, de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit paié.

Soixant[e] millions.

Trois [cent] soixante [mil]lions.

Tacite [a] a raison de dire que l'usure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine, & la cause la

[a] Sanè vetus urbi fœnebre malum, & seditionum discordiarumque creberrima causa. *Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16.*

plus ordinaire des séditions : mais dans le tems dont nous parlons, elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains se paioit tous les mois, & étoit d'un pour cent : c'est pourquoi on l'appelloit *usura centesima*, centiéme ; ou *unciarium fœnus*, douziéme, parce qu'en comptant les douze mois, on paioit douze pour cent : *uncia* est la douziéme partie d'un tout.

Tacit. Annal. lib. 6. p. 16. Liv. lib. 7. 16.

La [a] loi des douze tables défendoit de porter l'usure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fut renouvellée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27.

Dix ans après l'usure fut réduite à la moitié : l'an de Rome 406, *semunciarium fœnus*.

Ibid. n. 42.

Enfin l'année de Rome 411, on porta une défense d'exiger aucun intérêt : *ne fœnerari liceret*.

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice [b], plus forte que les loix, l'a toujours emporté ; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la répri-

a Ne quis unciario fœnore amplius exerceret.

b Multis plebiscitis obviam itum fraudibus, quæ toties repressæ, miras per artes rursum oriebantur. *Tacit. Ibid.*

mer, soit du tems de la République, soit sous les Empereurs, elle a toujours trouvé le moien de les éluder. Elle n'a pas respecté davantage les loix de l'Eglise, qui sur cette matiére n'est jamais entrée en composition, & condanne sévérement toute usure, même les plus mitigées, parce que Dieu aiant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il est remarquable que l'usure a toujours causé la ruine des Etats où elle a été tolérée; & c'est ce désordre qui contribua beaucoup à renverser la constitution de la République Romaine, & qui causa des maux si affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du soulagement à la province d'Asie: ce qui ne se pouvoit faire qu'en réprimant l'injustice & la dureté des usuriers & des Traitans. Ceux-ci se voiant privés par Luculle du gain immense qu'ils faisoient, comme s'ils eussent été excessivement lézés, jettérent les hauts cris, & excitérent contre lui à force d'argent plusieurs Orateurs, se confiant particuliérement sur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la Ré-

de Luculle : qu'il ne croioit pas, qu'ami des Romains comme il l'avoit été jusqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus, il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince, qui n'avoit jamais été contredit, & qui ne connoissoit point d'autres loix ni d'autre régle que sa volonté & son bon plaisir, fut extrêmement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le simple titre de Roi qu'elle lui donnoit, ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté, & avoit poussé l'orgueil à cet égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnées. Il ne paroissoit jamais en public sans avoir quatre Rois; deux à pié de chaque côté de son cheval, quand il sortoit : à table, dans sa chambre, enfin par tout, il en avoit toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas : mais sur tout quand il donnoit audience à des Ambassadeurs. Car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de sa gloire & de sa puissance, il les faisoit tous ranger en haie aux deux côtés de

son trône, où ils paroissoient avec des habits & dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus rafiné blesse moins, quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractére souffrît impatiemment la maniére dont lui parloit Clodius. C'étoit là la premiére parole franche & libre qu'il eût entendu depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la derniére insolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme : que son union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle : & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la guerre, il sauroit bien se défendre, & les en faire repentir. Pour marquer son ressentiment, dans la réponse qu'il lui fit, il mit simplement *à Luculle*, sans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autres semblables, qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle, apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de sa commis-

qui comptoient moins sur la
des troupes & sur la conduite d
néral, que sur la multitude d
dats. Après s'être rendu maître
nope, il donna à cette ville auſ
qu'à celle d'Amiſus, la liberté
fit deux villes libres & indépenc

Memnon, cap. 51-61.

Cotta ne traita pas de même Hér
qui, après un long ſiége, fut pr
trahiſon. Il s'enrichit des dép
qu'il y trouva, traita les ha
avec la derniére cruauté, & fit p
entiérement bruler leur ville.
tour à Rome, il fut d'abord bie
par le Sénat, & honoré du ſurn
Ponticus, à cauſe de la priſe de
ville. Mais, peu après, les
cléens aiant porté leurs plainte
nat, & expoſé d'une manié
pable de toucher les cœurs le
durs les maux que l'avarice

ment proportionnée aux excès crians dont on l'avoit convaincu.

Luculle laiſſa Sornatius, un de ſes Généraux, dans le Pont avec ſix mille hommes, & emmena le reſte, qui ne faiſoit que douze mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il paſſa ce fleuve au cœur de l'hiver, & enſuite le Tigre, & vint devant Tigranocerte, qui étoit un peu par delà, attaquer Tigrane dans ſa capitale, où il venoit d'arriver de Syrie. Perſonne n'oſoit plus parler à ce Prince de Luculle & de ſa marche, depuis le traitement cruel qu'il avoit fait à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle dès le commencement, & qu'il fit mourir pour récompenſe de ce ſervice important. Il n'écoutoit que les diſcours des flateurs, qui lui diſoient qu'il faudroit que Luculle fût un grand Capitaine s'il oſoit ſeulement l'attendre à Ephéſe, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très promtement l'Aſie, quand il verroit tous ces milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée. Tant il eſt vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéramens ne ſont pas propres à

porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison, & sans tomber dans l'ivresse.

Tigrane, dans les commencemens, n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la derniére arrogance, il le tenoit éloigné, & le faisoit garder, comme un prisonnier d'Etat, dans des lieux marécageux & mal
A. M. 3935. sains. Mais après l'Ambassade de Clo-
Av. J. C. 69. dius, il l'avoit fait venir à la Cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrette qu'ils eurent dans le palais seuls & sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejettérent la faute.

Du nombre de ces malheureux, fut Métrodore de la ville de Scepsis, homme d'un rare mérite, & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoié en Ambassade vers Tigrane, pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il

it expliqué le ſujet de ſon voiage, igrane lui demanda : *Et vous, Métrore, que me conſeillez-vous ſur les demandes de votre Maître ?* Alors Métrore, par un excès de ſincérité mal .cée, lui répondit : *Comme Ambaſſa-ır, je vous exhorte à faire ce que vous nande Mithridate ; & comme votre nſeil, à n'en rien faire.* C'étoit une :varication criminelle, & une ſorte trahiſon. Elle lui couta la vie, and Mithridate l'eut appriſe de Tiıne.

Luculle avançoit toujours vers ce ince, & touchoit déja, pour ainſi :e, aux portes de ſon palais, ſans 'il en ſût ou qu'il en crût rien, tant préſomption l'avoit aveuglé. Mi:obarzane, un de ſes favoris, ha:da de lui en porter la nouvelle. La :ompenſe qu'il en eut, fut d'être ıargé de la commiſſion d'aller auſſi:, avec quelques troupes, lui amer Luculle priſonnier, comme s'il ne fût agi que d'aller arréter un des jets du Roi. Le favori, & la plus ınde partie des troupes qu'on lui oit données, perdirent la vie en ulant exécuter cette dangereuſe mmiſſion.

Luculle entrât dans l'Armén
lui, il avoit pris le parti de d
à Tigranocerte, & d'y donne
ordres nécessaires pour faire
vées dans tous ses Etats. A
échec, il commença à craindre
sortit de Tigranocerte, se
mont Taurus, & ordonna à t
troupes de s'y rendre auprès

Luculle marcha droit à
certe, prit ses quartiers aut
place, & en forma le siége.
étoit pleine de toutes sortes
ses, tous les habitans, tant l
que les Grands, s'étant piqu
vi, pour faire leur cour au
contribuer à l'embellissemen
magnificence de la ville. C
quoi Luculle la pressoit vi

ſa conjecture. Mithridate envoioit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à ſe ſervir ſeulement de ſa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de ſa part, & ſe tenant avec lui dans ſon camp, il le prioit tous les jours très inſtamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très aguerries & preſque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais, quand toutes ſes troupes, compoſées d'un grand nombre de peuples différens, furent raſſemblées, alors non ſeulement les feſtins du Roi, mais ſes Conſeils mêmes, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'inſolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de ſa vie pour avoir oſé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accuſé de ne s'y oppoſer que par envie, pour priver ſon gendre de la gloire d'un ſi grand ſuccès.

Dans cette penſée Tigrane ne voulut pas différer plus lontems, de peur

que Mithridate n'arrivât, & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle seul, & non contre tous les Généraux Romains ensemble. Il mesuroit l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avoit vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nétoier & détourner des riviéres, & autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, rangés en bataille derriére les combattans, faisoient paroitre l'armée encore plus nombreuse, & augmentoient sa force & sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, & que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, la seule vûe de son armée étoit capable d'inspirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea son armée. Il laissa devant la

place

:e Muréna avec ſix mille hommes
pié; & avec tout le reſte de ſon
ınterie, conſiſtant en vingt-quatre
ortes, qui toutes enſemble ne
oient pas plus de dix ou douze mil-
ommes, & avec toute ſa cavalerie,
nviron mille archers ou frondeurs,
ıarcha contre Tigrane, & ſe campa
s la plaine, une groſſe riviére de-
t lui.

Cette poignée d'hommes excita la
e de Tigrane, & fournit à ſes fla-
rs matiére de plaiſanterie. Les uns
ı moquoient ouvertement; les au-
, pour ſe divertir, tiroient au ſort
dépouilles; & de tous les Généraux
Tigrane & de tous les Rois qui le
voient, il n'y en avoit pas un qui
llât le prier de le charger lui ſeul de
e affaire, & de n'être pour lui que
ple ſpectateur du combat. Tigrane
même, voulant paroitre agréable
in railleur, dit en cette occaſion ce
ı mot, qui a été fort relevé : *S'ils
ıent comme Ambaſſadeurs, ils ſont
ucoup : mais s'ils viennent comme en-
is, ils ſont bien peu.* C'eſt ainſi que
te premiére journée ſe paſſa en plai-
teries & en railleries.

Le lendemain, à la pointe du jour,

commode. Luculle, pour men
armée à ce gué, prit aussi à gauch
le bas de la riviére, hâtant sa m
Tigrane, qui le vit, crut qu'il f
& appellant Taxile, il lui dit a
ris moqueur: *Voiez-vous ces légio
maines si invincibles, les voie
fuir?* Taxile lui répondit: *Seign
souhaite de tout mon cœur que votr
fortune fasse aujourd'hui en votre
un miracle: mais l'armure & la
che de ces légions ne marque p
gens qui songent à fuir.*

Taxile parloit encore, lorsqu
l'Aigle de la premiére Légion p
tout d'un coup à droite par l'or
Luculle, & toutes les Cohortes
vre pour passer le fleuve. Alo
grane, revenant à peine comme
longue ivresse, s'écria par de

dre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille : il donna l'aile gauche au Roi des Adiabéniens, & la droite au Roi des Médes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses Officiers Généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célébre : *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la riviére ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par

* *Il y a une faute dans le texte grec, qui met* l'armée de Scipion. *M. de Thou, l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lu* l'armée de Cépion.

avoir rendu le moindre combat, & sans avoir donné un seul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir : car ils ne purent le faire, empéchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient si serrés & si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce Roi si pompeux & si brave en paroles, avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde ; & voiant son fils compagnon de sa fortune, il détacha son diadême en pleurant, & le lui aiant donné, il l'exhorta à se sauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadême, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ses plus fidéles serviteurs, qui fut pris un moment après, & mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pié ; & que de leur cavalerie, il ne s'en sauva que très peu : & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts, & cent blessés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec si peu de troupes

'e un ſi grand nombre d'ennemis :
es vainqueurs n'étoient pas la
:iéme partie des vaincus. Les plus
ls & les plus habiles Capitaines
ains, & ceux qui avoient le plus
: guerres & de batailles, louoient
:uliérement Luculle de ce qu'il
défait deux des plus grands &
lus puiſſans Rois du monde par
moiens entiérement contraires,
nteur & la célérité. Car, en diſ-
.t & en traînant la guerre en lon-
r, il conſuma Mithridate, lorſ-
étoit le plus fort & le plus for-
.ble : & il ruina Tigrane en ſe
ıt, & en ne lui donnant pas le
de ſe réconnoitre. On remarque
peu de Capitaines ont ſu, comme
rendre la lenteur agiſſante, & la
ité ſure.
e fut ce qui empécha Mithridate
: trouver à la bataille. Il s'imagi-
que Luculle uſeroit contre Tigra-
le la même précaution & de la
ıe lenteur dont il avoit uſé contre

tés, il se douta de ce qui étoit arrivé: & ensuite aiant rencontré un plus grand nombre de fuiards nuds & blessés, il fut entiérement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très pitoiable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bienaise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillérent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les trésors du Roi, il l'abandonna au pillage à

tous ses soldats; qui, avec plusieurs richesses, y trouvérent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoié. (Vingt-quatre millions). Outre le pillage, il donna encore huit cens dragmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité. *Quatre cens livres.*

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, & d'autres endroits; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, & en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte. *Strab. l. 11. p. 532. & 12. p. 539.*

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris ou chassé du pays, & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué; & on l'accusa non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus lontems le commandement. Ce fut *Dio. Cassius, lib. 36. pag. 1.*

» à la justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir d'une » paix tranquille & perpétuelle, si les » Romains n'étoient des ennemis tou- » jours attentifs à saisir les occasions » favorables pour faire la guerre, & » que nuls crimes n'arrêtent. Il n'est » pas douteux qu'une victoire rem- » portée sur eux, ne vous fasse un » grand nom. Il peut paroitre ne point » convenir que je vous propose, ni de » faire alliance avec Tigrane, ni de » vous joindre, puissant comme vous » êtes, à un Prince qui se trouve dans » l'état malheureux où je suis. Mais » j'ose avancer que ces deux motifs, » votre ressentiment contre Tigrane » qui tout récemment a porté les ar- » mes contre vous, & l'état peu avan- » tageux de mes affaires, loin d'être » contraires à ma demande, doivent » l'appuier & m'être favorables, si » vous en voulez juger sainement.

ceret, nisi hostès opportuni & scelestissimi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, & meæ res parum prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Illè enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet : mihi fortuna, multis rebus ereptis,

» Car, pour Tigrane, comme il fait » vous avoir donné un juste sujet de » plainte, il acceptera sans peine tou- » tes les conditions qu'il vous plaira » de lui imposer : & pour moi, je » puis dire que la fortune, en m'en- » levant presque tout ce que je possé- » dois, m'a mis en état de donner aux » autres de bons conseils ; & ce qui » est fort desirable pour ceux qui sont » dans la prospérité, je puis, par mes » malheurs même, vous servir d'e- » xemple, & vous porter à prendre de » plus justes mesures que moi. Car, » ne vous y trompez point : c'est à » tous les peuples, à toutes les na- » tions, à tous les Rois de la terre » que les Romains en veulent ; & » deux motifs, également anciens & » puissans, leur mettent les armes » dans les mains contre eux, l'ambi- » tion effrénée d'étendre leurs con- » quêtes, & la soif insatiable d'amas- » ser des richesses. « Mithridate en- suite fait un long dénombrement des

usum dedit bene suadendi : &, quod florentibus optabile est, ego non validissimus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una & ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii & divitiarum.

Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & souvent les uns par les autres. Il raporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » [a] Examinez main» tenant, je vous prie, si, lorsque » nous aurons été accablés, vous se» rez plus en état de résister aux Ro» mains ; & si vous croiez qu'ils doi» vent borner leurs conquêtes à mon » pays. Je sai que vous êtes puissant » en hommes, en armes, en riches» ses : & c'est pour cela que nous » cherchons, nous à nous fortifier de » votre alliance, eux à s'enrichir de » vos dépouilles. Au reste, le dessein » de Tigrane est, pour ne pas attirer » la guerre dans son roiaume, que » nous allions avec toutes mes trou» pes, qui certainement sont bien » aguerries, porter la guerre au loin, » & attaquer nous-mêmes en person-

a Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri esse : & ea re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterùm consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere : quando neque vincere neque vinci sine periculo tuo

» ne l'ennemi dans son propre pays.
» Nous ne pouvons donc ni vaincre,
» ni être vaincus, sans que vous-même
» couriez un grand risque. Ignorez-vous
» que les Romains, quand
» du côté de l'occident ils se sont vûs
» arrétés par l'océan, ont tourné les
» armes de notre côté? Qu'à compter
» depuis leur fondation & leur premiére
» origine, ils n'ont eu rien que
» par violence; maison, femmes, terres,
» domaine? Vil amas de gens de
» toute espéce, sans patrie, sans parens,
» ils se sont établis pour le malheur
» du genre humain. Ni loix humaines,
» ni loix divines ne les empéchent
» de tourmenter & de ruiner
» alliés & amis, peuples éloignés &
» voisins, pauvres & riches. Ils comptent
» pour ennemi tout ce qui n'est
» point serf, & encore plus tout ce
» qui porte le nom de Roi. Car peu
» de peuples s'accommodent d'un

possumus. An ignoras Romanos, postquam ad occidentem pergentibus finem oceanus fecit, arma huc convertisse? neque quicquam à principio nisi raptum habere; domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, olim sine patria, sine parentibus, peste conditos orbis terrarum: quibus non humana ulla, neque divina obstant, quin socios, amicos, procul juxtàque sitos, inopes potentesque, trahant excidantque; omniaque non

» gouvernement libre & indépendant:
» mais le grand nombre aiment mieux
» vivre ſous des maîtres qui les gou-
» vernent avec équité. Nous leur ſom-
» mes ſuſpects, parce que nous leur
» diſputons l'autorité, & que nous
» pouvons repouſſer & venger leurs
» injuſtices. Pour vous, qui avez ſous
» votre pouvoir Séleucie la plus gran-
» de des villes, & la Perſe le plus ri-
» che & le plus puiſſant des roiaumes,
» que devez-vous attendre d'eux,
» ſinon tromperie pour le préſent, &
» guerre pour l'avenir? Les Romains
» portent leurs armes contre tous les
» peuples, mais ſur-tout contre ceux
» de qui ils eſpérent tirer de plus ri-
» ches dépouilles. Ils ſont devenus
» grands à force d'entreprendre & de
» tromper, & en ſemant guerres ſur
» guerres. Par cette voie ils feront
» tout périr, ou périront eux-mêmes.
» Il ne ſera pas difficile de les ruiner,

ſerva, & maximè regna, hoſtilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna juſtos dominos volunt. Nos ſuſpecti ſumus æmuli, & in tempore vindices affuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium, regnumque Perſidis inclitis divitiis eſt, quid ab illis, niſi dolum in præſens, & poſtea bellum expectas? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis ſpolia maxuma ſunt. Audendo, & fallendo, & bella ex bellis

» si vous du côté de la Mésopotamie, » nous du côté de l'Arménie, nous » envelopons leur armée, qui se trou- » vera sans vivres & sans secours. La » prospérité des armes Romaines ne » s'est soutenue jusqu'à ce jour que » par la faute des Rois, qui n'ont pas » eu la prudence de connoitre bien cet » ennemi commun, & de se liguer en- » semble contre lui. Ce sera pour vous » une gloire immortelle, de vous être » montré l'appui de deux grands » Rois, & d'avoir vaincu & détruit » les brigands des nations. C'est à » quoi je vous invite & vous exhorte, » en vous avertissant d'aimer mieux » partager avec nous par une salutaire » alliance la victoire contre un ennemi » commun, que de souffrir que l'Em- » pire Romain s'étende de plus en plus » par notre ruine.

Il ne paroit pas que cette lettre produisit sur l'esprit de Phraate l'effet

ferendo, magni facti. Per hunc morem extinguent omnia, aut occid.nt: quod difficile non est, si tù Mesopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis. Fortuna autem nostris vitiis ad huc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra unum imperium prolatare, quàm societate victor fieri.

mée, fut de rappeller Mega
Syrie, qui la gouvernoit en
depuis quatorze ans; il lui en
dre de lui amener tout ce qu'
Justin. l. 40. cap. 2. de troupes dans ce pays-là. L
se trouvant par là dégarnie, An
l'Asiatique, fils d'Antiochus
à qui elle appartenoit de droit
héritier légitime de la maiso
leucus, prit possession de quel
droits du pays, & y régna paisib
pendant quatre ans.

An. M. 3936. Av. J. C. 68. *Plut. in Lucull. pag. 513-515.* Enfin l'armée de Tigrane &
thridate se trouva formée. E
de soixante-dix mille hommes
que Mithridate avoit bien ex
la maniére des Romains. Ce
le milieu de l'été qu'elle entra
pagne. Ces deux Rois avoient
tous les mouvemens qu'ils fai

toit de le miner peu à peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ses convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'aiant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne, emploia un nouveau moien qui lui réüssit. Tigrane avoit laissé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ses femmes & ses enfans; & c'étoit aussi là qu'il avoit mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-là avec toutes ses troupes, prévoiant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille à la vûe du danger où sa capitale alloit être exposée. En effet, il décampa sur le champ, suivit Luculle pour rompre son dessein; & en quatre grandes marches, aiant devancé l'ennemi, il se posta derriére la riviére d'Arsamia, qu'il faloit que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate, résolu de lui en disputer le passage. Les Romains passérent le fleuve, sans être arrétés par la vûe & par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportérent encore une pleine victoire.

ou, Arsania

perdit abſolument courage :
la principale cauſe de la p
bataille.

Dio. Caſſ. l. 7. p. 3-7. Luculle, après cette vict
loit continuer ſa marche ve
te ; & c'étoit le vrai moien
ner la guerre. Mais, comme
étoit encore à pluſieurs jou
vers le nord, & que l'hiver a
avec ſes neiges & ſes orages
dats, déja fatigués d'une
campagne, refuſérent de le
ce pays, où le froid ſe fai
trop vivement pour eux. Il
de les mener dans un pays pl
en revenant ſur ſes pas. Il
mont Taurus, & entra dan
potamie, où il prit encore

s invectives de Cicéron son en-
, n'est guéres mieux traité par les
riens. Ils le représentent com-
n homme livré à tous les vices,
é par ses débauches, qu'il pous-
jusqu'à l'inceste avec sa propre
, femme de Luculle; avec cela,
d'une audace effrénée, artisan
ditions; en un mot, l'un de ces
mes dangereux, né pour tout
ler & pour tout perdre par la
on funeste de la mauvaise volon-
: des talens nécessaires pour la
re en œuvre. C'est de quoi il fit
ve dans l'occasion dont nous par-
Mécontent de Luculle, il répan-
contre lui des bruits sourds,
tes à le rendre odieux. Il affec-
le plaindre beaucoup les fatigues
oldats, & d'entrer dans leurs in-
s. Il leur disoit tous les jours qu'ils
nt bien malheureux d'être obli-
e servir si lontems sous un Géné-

ral sévére & avare, dans un climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de maniéres obligeantes & populaires qu'il savoit prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs [a] habitans du pays se joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur Roi, réduit au triste état où ils le voioient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compassion; & il y a, pour l'ordi-

a Mithridates, & suam manum jam confirmarat, & eorum qui se ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut regnum afflictæ fortunæ facile multorum opes alliciant ad misericordiam, ma-

.ire, un profond respect gravé dans
cœur des peuples pour le nom &
our la personne des Rois. Mithrida-
, soutenu & fortifié par ces nou-
eaux secours, & par les troupes que
lusieurs peuples & Princes voisins lui
nvoiérent, reprit courage, & se vit
lus que jamais en état de tenir tête
ux Romains. Aussi[a], non content d'ê-
re rétabli dans ses Etats qu'un mo-
nent auparavant il n'osoit espérer de
ouvoir jamais revoir, il eut la har-
diesse d'attaquer les troupes Romaines
i souvent victorieuses; battit un corps
d'armée commandé par Fabius, &
après l'avoir mis en déroute, pressa
vivement Triarius & Sornatius, deux
autres Lieutenans de Luculle dans ce
pays-là.

Luculle engagea enfin ses soldats à sortir de leurs quartiers d'hiver, pour aller à leur secours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avoit imprudem- An.M. 3937. Av. J.C. 67.

ximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quòd regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur. *Cic. pro Leg. Manil. n. 24.*

a Itaque tantum victus efficere potuit, quantum incolumis nunquam est ausus optare. Nam cùm se in regnum recepisset suum, non fuit eo contentus, quod ei præter spem acciderat, ut eam, postea quàm pulsus erat terram unquam attingeret: sed in exercitum vestrum clarum atque victorem impetum fecit. . . . . *Cic. pro Leg. Man. n. 25.*

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. *Plut. in Pomp. p. 634. App. p. 238. Dio. Cass. l. 36. p. 20.*

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajou» tant la Bithynie où commandoit » Acilius, seroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Ti» grane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & pré» rogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, pu-ravistis, partem militum, qui jam stipendiis confe-ctis erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid.* n. 26.

allât aussi combattre seul contre
lx.

§. IV.

[M]ithridate, profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine, recouvre tout son roiaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & reçoit l'honneur du triomphe.

On avoit nommé à Rome pour [C]onsuls Manius Acilius Glabrion &

C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentérent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Dio. Cass. l. 35. p. 7.

Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractére dur, austére, & quelquefois mélé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siécle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il poussoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de

bonté & de douceur, & des maniéres insinuantes, plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la révolte des troupes venoit en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très soumises & très dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat, dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entiérement défait & hors d'état de se relever, on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un roiaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver, que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'étoit pas maître seulement de son armée, & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il a fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement; que le Sénat avoit licentié une partie de ses trou-

a In ipso illo malo gravissimâque belli offensione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortasse potuisset, vestro jussu coactus, quòd imperii diuturnitati modum statuen-

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. Plut. in Pomp. p. 634. App. p. 238. Dio. Cass. l. 36. p. 20.

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajou» tant la Bithynie où commandoit » Acilius, seroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Ti» grane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & pré» rogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, puravistis, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid.* n. 26.

» pour la guerre contre les Pirates :
» c'eſt-à-dire qu'il auroit un pouvoir
» abſolu ſur toutes les côtes de la
» Méditerranée à trente lieues avant
» dans les terres. « C'étoit aſſujettir
à un ſeul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce ſecond Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec leſquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La conſidération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ſes grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour ſuccéder bien plus aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien perſuadés qu'on lui faiſoit un très grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices. Mais qui leur faiſoit le plus de peine, qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'ét

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. Plut. in Pomp. p. 634. App. p. 238. Dio. Cass. l. 36. p. 20.

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajou» tant la Bithynie où commandoit » Acilius, seroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Ti» grane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & pré» rogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, puravistis, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid.* n. 26.

» pour la guerre contre les Pirates : » c'eſt-à-dire qu'il auroit un pouvoir » abſolu ſur toutes les côtes de la » Méditerranée à trente lieues avant » dans les terres. « C'étoit aſſujettir à un ſeul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce ſecond Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec leſquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La conſidération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ſes grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour ſuccéder bien plus aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien perſuadés qu'on lui faiſoit un très grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices. Mais ce qui leur faiſoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'étoit

ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'oppofer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort puissans à Rome, appuiérent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le Peuple la belle harangue intitulée : *Pour la Loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premiéres parties de son discours la nécessité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisiéme que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les posséde toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le désintéressement, l'amour du bien public : » vertus d'autant plus nécessaires,

» dit-il, que [a] le nom Romain est ab-
» solument décrié & devient odieux
» chez les nations étrangéres & chez
» les alliés par les débauches, l'avari-
» ce, & les vexations inouies des Gé-
» néraux & des Magistrats qu'on y en-
» voie. Au [b] lieu que la conduite sage,
» modérée, & irréprochable de Pom-
» pée, le fait regarder comme un hom-
» me, non envoié de Rome, mais des-
» cendu du ciel pour le bonheur des
» peuples. On commence à croire que
» tout ce qu'on raconte du noble
» desintéressement de ces anciens Ro-
» mains, est réel & vrai; & que ce
» n'étoit point sans raison, que sous
» de tels Magistrats les nations ai-
» moient mieux obéir au peuple Ro-
» main, que commander aux autres.

Pompée étoit alors l'idole du Peuple.

a Difficile est dictu, Quirites, quanto in odio simul apud ceteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc anno cum imperio misimus, injurias ac libidines. *Num.* 61.

b Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium sicut aliquem, non ex hac urbe missum, sed de cœlo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuisse homines Romanos hac quondam abstinentia, quod jam nationibus ceteris incredibile ac falso memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor illis gentibus lucet: nunc intelligunt, non sine causa majores suos tum, cùm hac temperantia magistratus habebamus, servire populo Romano, quàm imperare aliis maluisse. *Ibid.* n. 41.

Ainsi la crainte de déplaire à la multitude, ferma la bouche à presque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord si bien intentionnés, & si pleins de courage. Le Décret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus, & Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Dio. Cass. l. 36. pag. 20. & 21. Il ne faut pas s'imaginer, dit un Historien fort sensé, que ni César, ni Cicéron, qui se donnérent tant de mouvement pour faire passer cette loi, agîssent par des vûes du bien public. César, plein d'ambition & de grands projets, cherchoit à faire sa cour au Peuple, dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat : il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance, & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées : de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes, il se flatoit que par là il le rendroit enfin odieux au Peuple, qui bientôt s'en dégouteroit. Ainsi, en l'élevant, il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne

travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuier du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis & comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présens, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frapa sa cuisse, & s'écria comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement: *O dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire?*

An. M. 39
Av. J. C.
Plut. in Pomp. p. 634-636.
Dio. C l. 36. p. 25.
App. p. 2

Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans?

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, & le public n'est point leur dupe. Ici, les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Luculle, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bientôt ses actions le démasquérent, & découvrirent ses véritables sentimens.

La premiére démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne con-

ſerva rien de tout ce que ſon prédéceſſeur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auſquelles Luculle les avoit condannés : il ôta aux autres les récompenſes qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choſes il n'eut en vûe que de faire voir aux partiſans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir. L'aieul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir pluſieurs de ſes proches, pour ſe venger de ſa cruauté avoit embraſſé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenſer comme le méritoit un ſervice ſi conſidérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagemens ſi juſtes & ſi raiſonnables qu'avoit pris ſon prédéceſſeur par la ſeule vûe du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ſes ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon d'amitié avec Luculle.

Strab. l. 11 *p.* 557. 558.

Il arrive aſſez ſouvent qu'un ſucceſſeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'arroger à lui ſeul tout l'hon-

neur : mais je ne ſai ſi jamais perſonne s'eſt porté à des excès auſſi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ſes grandes qualités & ſes conquêtes ſans nombre : une ſi baſſe & ſi odieuſe jalouſie doit en ternir, ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voilà par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amérement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagérent une entrevûe. Elle ſe paſſa d'abord avec toute la politeſſe poſſible, & avec toutes les marques réciproques d'eſtime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne paſſoit pas les lévres, & qui ne coute rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La converſation s'étant échauffée peu-à-peu, on en vint juſqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle ſon avarice, & Luculle reprochant à Pompée ſon ambition : en quoi ils diſoient vrai l'un & l'autre. Ils ſe ſéparérent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramaſſés dans ſes conquêtes, dont il

fit une bibliothéque, qui étoit ouverte à tous les ſavans & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute ſorte d'honnêtetés & d'agrémens. On accorda à Lucullè l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues conteſtations.

Ce fut lui qui apporta le premier des ceriſes à Rome, qui juſques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainſi appellées du nom de Céraſonte, ville de Cappadoce. Plin. L. 15 cap. 25.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déja été parlé, & qui étoit ſurnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité & une alliance offenſive & défenſive. Il offrit auſſi la paix à Mithridate : mais ce Prince, ſe croiant ſûr de l'amitié & de l'aſſiſtance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoia pour traiter avec lui. Mais Pompée aiant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déſerteurs, peu s'en fallut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate.

Comme il y avoit dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoié ses Ambassadeurs, que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée aiant distribué sa flote en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pié, & deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très forte, & où il ne pouvoit être forcé : mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des

puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si lontems une ressource si importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bons retranchemens qu'il éleva tout autour. Ils avoient de circuit près de huit lieues, & étoient fortifiés d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espéce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être apperçu avec l'élite de son armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles, & tous les malades.

150 stades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & crai-

gnant que pour lui échaper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'enveloper alors les ennemis pour les empécher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs priéres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre sans attendre le jour : car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune donnoit assez de lumiére pour distinguer les objets, & s'entre-reconnoitre. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osérent les attendre, & saisis de fraieur ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débandérent & se dissipérent bientôt, & il se trouva seul avec trois

de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriére; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval, & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à une forteresse, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblérent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir des ennemis.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoia des Ambassadeurs, pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit pour lors en guerre avec son fils. Il fit arrêter

Plut. in Pomp. p. 636. 637. App. p. 242. 243. Dio. C. l. 36. p. : & 16.

ces Ambassadeurs, les fit jetter en prison, & mit la tête de son beau-pere à
mille prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire sa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portoit le même nom que lui. On a vû ci-dessus que ce Roi d'Arménie avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux sans sujet. Le troisiéme, pour se dérober à la cruauté d'un pere si dénaturé, se sauva chez Phraate roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête d'une armée, & ils assiégérent Artaxate. Mais trouvant la place très forte, & pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége, Phraate lui laissa une partie de l'armée pour continuer le siége, & s'en retourna dans ses Etats avec le reste. Tigrane

le pere vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit, & le chassa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-pere. Mais en y allant, il apprit sa défaite, & se vit déchu de l'espérance qu'il avoit d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jetter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aise de sa venue: car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effraié de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs que Mithridate lui avoit envoiés, & les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pompée &



content : qu'il n'étoit point
d'être vaincu par un homme
ne pouvoit vaincre ; & qu'o
sans deshonneur se soumett
que la fortune avoit élevé au-
tous les autres.

Quand il fut arrivé à chev
l'enceinte du camp, deux Hu
Pompée sortirent au-devant
lui ordonnérent de descen
d'entrer à pié, lui disant q
on n'avoit vû d'étranger pass
val dans un camp Romain.
obéït, & ôtant même son é
donna à ces Huissiers : & enfi
il fut assez près de Pompée
son diadême il voulut le me
piés, & se prosternant hont

a Mox ipse supplex & præsens se regnumque ditioni ejus permisit, præ-

vel secundam ille esset, fc rabilem futu

ce, lui embrasser les genoux. Pompée courut à lui pour l'em-r, & le prenant par la main il le dans sa tente, le fit asseoir près à sa droite, & son fils le jeune ne à sa gauche. Après quoi il le au lendemain, pour entendre 'il avoit à lui dire, & invita e & le fils à souper ce soir-là ui. Le fils refusa de s'y trouver son pere; & comme il ne lui donné aucune marque de respect nt l'entrevûe, & l'avoit traité a même indifférence qu'il auroit i étranger, Pompée fut fort cho-e cette conduite. Il ne négligea ourtant tout-à-fait ses intérêts, enant connoissance de l'affaire grane. Après avoir condanné le Tigrane à paier six mille talens omains pour les frais de la guerre eur avoit faite sans sujet, & à céder toutes ses conquêtes en le l'Euphrate; il ordonna que ce e régneroit dans son ancien ne d'Arménie Majeure, & que s auroit la Gordienne & la So-, deux provinces limitrophes de énie, pendant la vie de son pere, ès sa mort tout le reste de ses.

Dix-huit millions.

Etats ; en réservant pourtant au pere les trésors qu'il avoit dans la Sophéne, sans lesquels il lui eût été impossible de paier aux Romains la somme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions, qui lui laissoient encore une Couronne. Mais le fils, qui s'étoit mis des chiméres dans la tête, ne put gouter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même si mécontent, qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui se douta de son dessein, le fit garder à vûe : & quand il vit qu'il refusoit absolument de consentir que son pere retirât ses trésors de la Sophéne, il le fit mettre en prison. Ensuite, aiant découvert qu'il faisoit solliciter la Noblesse d'Arménie à prendre les armes, & qu'il tâchoit d'y engager aussi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réservoit pour le triomphe.

Peu de tems après, Phraate, roi des Parthes, envoia redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit son gendre, & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse, que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son

beau-pere; & que pour ses conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriroient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophéne, il paia les six mille talens; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun, & par cette libéralité il obtint le titre d'Ami & d'Allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

25 livres. *500 livres.* *5000 livres.*

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entiére, & y ajouta la Sophéne & la Gordienne, qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arrêter: mais il les battit, & obligea les Alba-

Plut. in Pomp. p. 637. Dio. Cass. l. 36. p. 28-33. App. p. 242-245.

* *Ce fleuve est appellé Cyrnus par quelques Auteurs.*

niens à demander la paix. Il la leur accorda, & passa l'hiver dans leur pays.

An. M. 3939. Av. J. C. 65. L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerriére, & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes, les Perses, & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire de l'Asie. Pompée vint à bout de domter ces Peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoia un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présens pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Trésoriers pour le Trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, & fit prisonnier leur Roi Oltace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prises avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cosis frere du Roi Orode.

Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot. Mais Pompée l'aiant joint, lui appuia sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux piés de son cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présens, & en donnant ses fils en otage aux Romains pour fureté qu'il l'observeroit mieux que par le passé.

Mithridate cependant avoit passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont Euxin au Nord-Est. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissérent passer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce roiaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée : & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ses

fait la paix avec eux, & l'avoi
vée inviolablement jusqu'alor
voit bien que cette conduite
soit extrêmement à son pere,
il appréhendoit fort sa présenc
se raccommoder avec lui, il
voia des Ambassadeurs sur la
qui lui représentérent que c'e
la nécessité de ses affaires qui
obligé d'agir contre son incl
Mais voiant que son pere ne se
point touchés à ses raisons,
de se sauver par mer, & fut
des vaisseaux que Mithridate a
croiser exprès sur sa route.
mieux se tuer, que de tomber a
mains de son pere.

Pompée aiant achevé la gue
le nord, & voiant qu'il étoit
ble de suivre Mithridate dan

:, & se rendit maître de tout cet
ıpire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie
Damas, & Gabinius tout le reste
qu'au Tigre : c'étoient deux de ses
eutenans Généraux. Antiochus l'A-
tique, fils d'Antiochus Eusébe, l'hé-
ier de la maison des Séleucides, qui
: la permission de Luculle régnoit
puis quatre ans dans une partie de
pays-là, dont il s'étoit saisi quand
grane l'abandonna, vint le prier
e par son moien il pût être rétabli
le trône de ses peres. Mais Pompée
usa de l'entendre, & le dépouilla
tous ses Etats, dont il fit une pro-
ıce Romaine. Ainsi, pendant qu'on
soit l'Arménie à Tigrane qui avoit
: beaucoup de mal aux Romains
ıs le cours d'une longue guerre,
dépouilla Antiochus qui ne leur
ıit jamais fait aucun tort, & ne
ritoit point du tout le traitement
on lui fit. La raison qu'on en don-
fut que les Romains avoient con-
s la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit
juste qu'ils perdissent le fruit de
r victoire : qu'Antiochus étoit un
nce qui n'avoit ni le courage ni la
acité nécessaires pour défendre le
s : que le mettre entre ses mains,

Appian. in Syr. p. 133. Justin. l. 40. cap. 2.

ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa Couronne, & fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que
M. 3939. finit l'Empire des Séleucides en Asie,
J. C. 65. qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur Roi, se soulevérent; & après l'avoir chassé, appellérent Ptolémée Auléte pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'Article suivant.

Plut. in Pomp. pag. 639. Pompée s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouvérent tous en même tems.

Val. Max. 5. c. 7. C'est pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de respect entre un pere & un fils : combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meurtres & les parricides les plus affreux

ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane, Roi de Cappadoce, se démit volontairement de son roiaume en faveur de son fils, & lui mit le diadême sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincéres coulérent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la désobéissance permise ; & [a] il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée : & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

a Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati autoritas Pompeii adfuisset. *Valer. Max.*

à son fils Xiphares combien en
mains il voulût bien le lui
Pompée n'accepta de ces préſe
ceux qui pouvoient ſervir à
ment des temples. Quand Mit
ſut ce qu'avoit fait Stratonice
ſe venger de la facilité avec l
elle s'étoit rendue, qu'il re
comme une trahiſon, il tua Xi
ſous les yeux de ſa mere, qui
triſte ſpectacle de l'autre bord
troit.

Caïne, ou la Ville-neuve, é
plus forte de toutes les places d
Auſſi étoit-ce là que Mithridat
la plus grande partie de ſon tré
ce qu'il poſſédoit de plus pré
parce qu'il la regardoit comme
nable: mais elle ne le fut pas p
Romains. Pompée la prit, &
elle tout ce que Mithridate

Dans l'un il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie! Avoit-il peur que le public & la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes, ni de leurs motifs?

On y trouva aussi ses Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, qui étoit un de ses affranchis, & on les publia ensuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable qui porte encore son nom, & dont les Médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

Plin. l. 25. cap. 2.

Pompée, pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choses pouvoit le permettre. Dès que le printems fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le roiaume du Bosphore, où

AN. M. 3940
AV. J. C. 64
Joseph. Antiq. XIV. 5. 6
Plut. in Pomp. pag 639-641.
Dio. Cass l. 37. p. 34-36.
App. p. 246-251.

il étoit encore retourné. Il eût fallu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étoient déserts: entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle maniére la flote Romaine, qu'elle empéchât tous les convois qu'on eût pu envoier à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la derniére extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines: c'étoit la faim & la nécessité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues jusques à la Mer Caspienne. Il croioit qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la Mer Rouge. En ar-

rivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la Mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa Couronne héréditaire; qu'il paieroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoier ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus,

l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirérent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée ; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit tout craindre d'un Prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ses pertes mêmes sembloient inspirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croioit perdu sans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invasion jusques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie Mineu-

re, avec plusieurs villes & pays voisins, à Déjotare, Prince de Galatie, qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, & lui accorda le titre de Roi. C'est ce même Déjotare, qui aiant toujours été depuis attaché par reconnoissance à Pompée, encourut la haine de César, & eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune, qui étoit la grande déesse des Comaniens dans le Pont, & lui donna la souveraineté du lieu, qui contenoit bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette déesse. J'ai déja marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que Mithridate avoit envoiées en Gréce dans la premiére guerre qu'il eut avec les Romains, & qui aiant été disgracié par Mithridate, s'étoit retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très affectionnés, & leur avoient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le pere étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un & de l'autre, cette Prêtrise de Comane

avec la Souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas Roi de l'Arabie Pétrée profita de son absence, & fit des courses dans la Syrie, qui en incommodérent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverser la Pannonie, & en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée, & par un desespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étoient

entrés dans ses troupes, & avoient grossi considérablement son armée. Il avoit envoié des députés en Gaule solliciter les peuples de se joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules, & qu'on se flate aisément de tout ce qu'on desire avec ardeur, il espéroit que le feu de la revolte parmi les esclaves d'Italie & de Sicile, peutêtre mal éteint, pourroit se rallumer tout d'un coup à sa présence : que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & susciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples accablés par l'avarice & la cruauté des Magistrats & des Généraux, seroient ravis de se tirer par son moien de l'oppression sous laquelle ils gémissoient depuis lontems. Voila les pensées qu'il rouloit dans son esprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il faloit faire plus de cinq cens lieues, & traverser le pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol, & la Lombardie, & passer trois grands fleu-

ves, le Borysthéne, le Danube, & le Po : la seule idée d'une si rude & dangereuse marche, jetta une telle fraieur dans son armée, que, pour rompre son dessein, elle conspira contre lui, & élut Pharnace son fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette revolte parmi les soldats. Alors Mithridate se voiant abandonné de tout le monde, & que son fils même ne vouloit pas lui permettre seulement de se sauver où il pourroit, se retira dans son appartement ; & après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, & à celles de ses filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poison ne faisoit pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. Mithridate avoit régné soixante ans, & en avoit vécu soixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours sur lui du poison, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas

d'autre ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promtitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de son contrepoison, que son tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, & qu'il est impossible de trouver un remède particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espéces de poison.

Pompée étoit à Jéricho dans la Palestine, où les différens d'Hyrcan & d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépéchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ses Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce qui ne se pratiquoit que lorsqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuse, l'armée fut fort curieuse & avide de l'apprendre. Comme elle ne faisoit que commencer à former

son camp, & qu'elle n'avoit pas encore dressé le Tribunal de dessus lequel le Général leur parloit, sans s'amuser à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit falu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de somme, sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la maniére dont il s'étoit tué lui-même; que son fils Pharnace soumettoit aux Romains, & sa personne & ses Etats; & qu'ainsi cette guerre fâcheuse, qui avoit duré si lontems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince a, dit un Historien, dont il est difficile de se taire, & encore plus d'en parler : plein de vivacité dans les guerres; distingué par son courage; très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de son ame; véritablement Général par la prudence & le

a Vir, neque silendus, neque dicendus sine cura : bello acerrimus, virtute eximius : aliquando fortuna, semper animo maximus : consiliis dux, miles manu : odio in Romanos Annibal. *Vell. Patere. l. 2, c. 18.*

conseil, & soldat par les coups de main hardis & périlleux : un second Annibal par sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate, qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois : *ille rex post Alexandrum maximus*. Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaste étendue d'esprit qui embrassoit tout, une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abbattre, une industrie & une hardiesse inépuisables en ressources, qui après les plus grandes pertes le faisoient reparoitre tout d'un coup sur la scéne plus puissant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puisse le donner pour un Capitaine achevé : ce n'est pas, ce me semble, l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des Généraux sans mérite & sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla, Luculle, Pompée, ce ne fut plus de même, & l'on ne voit pas que dans les batailles il se

Academ. Quæst. lib. n. 3.

ſoit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à ſe poſter avantageuſement, ni par la préſence d'eſprit dans les contretems inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occaſions dangereuſes & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui ſuppoſeroit toutes les qualités d'un grand Général, ſon nom ne peut être qu'en horreur, quand on conſidére les meurtres & les parricides ſans nombre dont il ſouilla ſon régne, & cette cruauté barbare qui ne reſpecta ni mere, ni femme, ni enfans, ni amis, & qui ſacrifia tout à ſon inſatiable ambition.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. *Joſeph Antiq.* XIV. 4-8. *& de Bello Jud.* 1-5.

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à deſſein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit ſon armée prête à entrer dans ſes Etats, il envoia faire ſes ſoumiſſions par une Ambaſſade.

Les troubles de la Judée occupérent Pompée quelque tems. Il revint enſuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont.

Plut. in Pomp. p. 641. *App p.* 250-252. *Dio. Caſſ. l.* 36. *p.* 35. *&* 36.

En arrivant à Amiſus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace ſon fils lui envoioit, apparemment pour aſſurer Pompée par ſes propres yeux de la vérité de la mort d'un ennemi

qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens, pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoia à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres, qui avoient là depuis lontems leur sépulture ordinaire; & ordonna les sommes qu'il faloit pour lui faire des funérailles roiales.

Dans ce dernier voiage, il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, sur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchassées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espéce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il falut au Questeur, c'est-à-dire au Trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le roiaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephése. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cens dragmes, (sept cens cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montérent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire quarante-huit millions: & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

An. M. 3943. Av. J.C. 61. Son triomphe dura deux jours, & fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cens vingt-quatre captifs des plus distingués: entre lesquels étoient Aristobule roi de Judée avec son fils Antigone, Olthace roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane roi d'Arménie; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe

ône & son sceptre, & un buste
il de la hauteur de huit coudées,
oit d'or.

ἀTICLE SECOND.

SECOND ARTICLE con-
l'histoire de trente-cinq ans, de-
e commencement du régne de
née Auléte jusqu'à la mort de
atre, où finit le roiaume d'Egy-
'est-à-dire depuis l'an du Monde
jusqu'à l'an 3974.

§. I.

née Auléte avoit été mis sur le
ne d'Egypte à la place d'Ale-
ıdre. Il se fait nommer ami &
é du peuple Romain par le crédit
César & de Pompée qu'il avoit
eté bien cher. En conséquence il
able ses sujets d'impôts. Il est
ssé du trône. Les Alexandrins lui
stituent Bérénice sa fille. Il va à
me, & gagne à force d'argent les
frages des premiers de la Républi-
pour être rétabli. On lui oppose
Oracle de la Sibylle: malgré lequel
binius le rétablit à main armée
le trône, où il demeure jusqu'à sa
rt. La fameuse Cléopatre sa fille

lui succéde avec son frere encore tout jeune.

A.M. 3939. Av. J.C. 65. Tom. IX. 425, &c.

NOUS AVONS VU comment Ptolémée Auléte étoit monté sur le trône d'Egypte. Alexandre son prédécesseur en aiant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang roial, il avoit fait le peuple Romain son héritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai raportées, ne jugea pas à propos alors de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre: mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoia des députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croioit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moien de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome.

oit un moien sûr pour Ptolémée
e faire reconnoitre autentique-
t Roi d'Egypte par les Romains,
de se faire déclarer leur allié.
s autant qu'il lui étoit important
oir cette qualité, autant lui étoit-
ficile de l'obtenir. La mémoire du
ament de son Prédécesseur étoit
re toute récente; & comme on
ardonne point aux Princes les dé-
s qui ne conviennent pas à leur
lition, quoiqu'on leur en pardon-
ouvent de plus nuisibles, le sur-
de *Joueur de flute*, que celui-ci
it attiré, l'avoit mis en aussi
vaise estime à Rome qu'en Egy-

l ne desespéra pourtant pas de ve- *Sueton. in Jul. Cæs. cap. 54. Dio. Cass. l. 39. p. 97. Strab. l. 7. pag. 796.*
à bout de son entreprise. Toutes
voies qu'il prit pour arriver à son
, furent lontems inutiles; & il y
parence qu'elles l'auroient tou-
s été, si César n'eût jamais été
sul. Cet esprit ambitieux, qui
oit bons tous les moiens & tous
expédiens qui le conduisoient à ses
, accablé de dettes immenses, &
vant ce Roi disposé à mériter à
e d'argent ce qu'il ne pouvoit ob-
ir de droit, lui vendit l'alliance de

ple Romain.

An. M. 3945. Av. J. C. 58. Quoique ce Prince tirât t
de son roiaume plus de deu
tant, il ne put trouver to
cette somme sans surcharger
ment ses sujets. Ils étoient
mécontens de ce qu'il n'avoi
lu revendiquer l'île de Cyp
un ancien appanage de l'Eg
en cas de refus, déclarer la g
Romains. Dans cette dispos
levées extraordinaires de de
étoit obligé de faire, aiant
les aigrir, ils se soulevérent
de violence, qu'il prit le pa
fuir pour mettre sa vie en
cacha si bien sa route, qu'
Egypte qu'il étoit péri, ou l'

Cependant Ptolémée aiant abordé 'île de Rhodes, qui étoit sur son min pour aller à Rome, apprit : Caton, qui depuis sa mort a été ellé dans l'histoire Caton d'Utique, toit arrivé aussi il y avoit quelque is. Ce Prince étant bien aise de férer avec lui sur ses affaires, le ivertir aussitôt de sa venue, com- it qu'il ne tarderoit point à le venir iver. On va connoitre ici la gran- r, ou plutôt la fierté Romaine. on lui fit dire, qu'il vînt lui-mê- le chercher, s'il vouloit lui parler. ' alla. Caton ne daigna pas se le- quand Ptolémée entra dans sa mbre; & le saluant comme un ime du commun, lui dit seule- it de s'asseoir. Le Roi, quoiqu'un troublé de cette réception, ne oit pas d'admirer en lui-même, nment tant de hauteur & de fierté voit s'accorder dans un même ime avec la simplicité & la mo- ie qui paroissoient dans son ha- ement & dans tout son équipage. s il fut bien plus surpris, lorf- tant entré en matiére, Caton le na ouvertement, de ce qu'il quit- le plus beau roiaume du monde,

Plut. in Caton. Utic. p. 776.

avidité. Il lui conſeilla donc d
ner en Egypte, & de s'y raccoı
avec ſes ſujets ; ajoutant qu
prêt d'y accompagner le Rc
vouloit, & lui offrant pour
entremiſe & ſes bons offices.

Ptolémée, à ce diſcours,
comme d'un ſonge, & aian
murement à tout ce que le ſ
main lui avoit dit, reconnut
qu'il avoit faite de quitter ſo
me, & ſongeoit à y retourn
les amis qu'il avoit avec lui
par Pompée pour le faire all
me, (on devine bien dans
vûes,) le détournérent de ſ
conſeil de Caton. Il eut tout
de s'en repentir, quand il ſe
dans cette ſuperbe ville, réd
liciter ſon affaire de porte

la guerre dans les Gaules. Mais Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César, Ptolémée avoit depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéïssance, ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Plin. l. 33. c. 10. Cic. ad fam. lib. 1. Ep. 1-4. Id. in Pison. n. 48-50. Id. pro Cæl. n. 23. 24.

Mais, avant que son Consulat fût achevé, les Egyptiens aiant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croioient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoiérent une Ambassade solennelle pour justifier leur revolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célébre philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis con-

AN. M. 3947. Av. J. C. 57.

ſidérables. Ptolémée en aiant eu avis, trouva le moien de faire périr par le fer ou par le poiſon la plupart des Ambaſſadeurs; & il intimida ſi fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'oſérent ni s'acquitter de leur commiſſion, ni demander juſtice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre auſſi odieux qu'il étoit mépriſé; & les profuſions immenſes qu'il faiſoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéreſſés du Sénat devinrent ſi publiques, qu'on ne parloit d'autre choſe dans toute la ville.

Un mépris des loix ſi marqué, une audace ſi effrénée, excitérent l'indignation de tout ce qui reſtoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entr'autres, philoſophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur ſa requête, il fut réſolu qu'on manderoit Dion, pour être inſtruit de la vérité du fait par ſa bouche. Mais la brigue du Roi, compoſée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prété pour corrompre les autres, agit ſi ouvertement en ſa faveur, que Dion n'oſa

paroitre : & Ptolémée l'aiant aussi fait
tuer peu de tems après, quoique celui
qui fit le coup en fût accusé juridiquement,
le Roi en fut quitte pour soutenir
qu'il en avoit eu un juste sujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus
rien à faire à Rome qui demandât sa
présence, soit qu'il craignît d'y recevoir
quelque affront, haï comme il
étoit, s'il y demeuroit davantage, il en
partit peu de jours après, & se retira à
Ephése dans le temple de la déesse,
attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisoit plus de
bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns
du peuple, il s'appelloit C. Caton,
jeune homme vif, entreprenant, & qui
ne manquoit pas d'éloquence, se déclara
par de fréquentes harangues contre
Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté
du peuple avec un plaisir singulier &
un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, AN. M. 394
il attendit qu'on eût nommé de AV. J. C. 5
nouveaux Consuls; & dès que Lentulus
fut sorti de charge, il produisit devant
le peuple un Oracle de la Sibylle, qui
portoit : *Si un roi d'Egypte, aiant besoin
de secours, s'adresse à vous, vous ne lui
refuserez pas votre amitié : mais pour-*



etoit a propos de les divulg
Caton, craignant que la bri
n'y fît résoudre de supprime
qui étoit si contraire à ce P
senta aussitôt au peuple les
positaires des Livres sacrés,
gea, par l'autorité que sa
Tribun lui donnoit, d'exp
blic ce qu'ils y avoient trouv
mander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup
pour Ptolémée & pour Len
paroles de la Sibylle étoien
eises, pour ne pas faire sur l
toute l'impression que leur
souhaitoient. Aussi Lentulu
Consulat étoit fini, ne voul
cevoir en face l'affront de
quer le Décret du Sénat

né Marcellinus, ennemi déclaré
mpée, aiant proposé l'Oracle au
, il fut arrêté qu'on y auroit
l, & qu'il paroissoit dangereux
la République de rétablir par for-
Roi d'Egypte.

ne faut pas croire que dans le Sénat
ût aucune personne assez simple,
lutôt assez stupide, pour ajouter
un tel Oracle. Personne ne dou-
qu'il n'eût été fabriqué exprès
la conjoncture présente, & qu'il
t l'ouvrage d'une intrigne secrette
litique. Mais il avoit été publié
prouvé dans l'assemblée du peu-
crédule & superstitieux jusqu'à
ès, & le Sénat ne pouvoit plus
orter un autre jugement.

e nouvel incident obligea Ptolé-
à changer de batterie. Voiant
Lentulus avoit trop d'ennemis à
ie, il abandonna le Décret qui
it commis pour son rétablisse-
t, & fit demander par Ammonius
Ambassadeur qu'il avoit laissé à
ie, que cette commission fût don-
à Pompée, parce que ne pouvant
être exécutée à force ouverte à
de l'Oracle, il jugea, avec rai-
qu'il faloit substituer à la force

une homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvoit alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puissant roi que l'Asie eût vû depuis Alexandre.

Cicer. ad fa-
mil. lib. 1.
Epist. 7.

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & débatue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevérent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus son ami intime, qui, pendant qu'il étoit Consul, avoit infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moien de lui rendre aucun service dans l'état où étoient les choses, & que pouvoit faire ce Proconsul sans emploier la force ouverte contre un grand roiaume, ce qui étoit expressément défendu par l'Oracle? Voila comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles, & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontiére, & aller cependant avec une

armée assiéger Alexandrie? Puis,
l il l'auroit prise, s'en retourner
laissant une bonne garnison; &
te y renvoier le Roi, qui trouve-
outes choses disposées à le rece-
sans violence & sans troupes?
t l'avis de Cicéron; & afin qu'on
loute point, je raporterai ses pro-
paroles, tirées d'une lettre qu'il
oit pour lors à Lentulus. » C'est à
is à juger, lui dit-il, étant, com-
vous l'êtes, maître de la Cilicie
le Cypre, ce que vous pouvez en-
prendre, & faire réussir. S'il vous
oit que ce soit une chose faisable
vous emparer d'Alexandrie & du
e de l'Egypte, il est sans doute &
votre honneur, & de celui de la
publique, que vous y alliez avec
re flote & votre armée, en laissant
Roi à Ptolémaïde, ou en quelque
re lieu voisin; afin qu'après que
us aurez appaisé la revolte, &
s de bonnes garnisons par tout, ce
nce y puisse retourner surement.
a cette sorte, vous le rétablirez

» pes, ainsi que nos dévots assurent » que la Sibylle l'a marqué. « [a] Croiroit-on qu'un grave Magistrat, dans une affaire importante comme celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paroit peu convenable à la droiture & à la probité dont Cicéron se piquoit ? C'est qu'il comptoit l'Oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il étoit en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entreprise, qui étoient grandes & réelles, n'osa pas s'y engager, & il suivit l'avis que Cicéron lui donnoit à la fin de sa lettre, en lui représentant, » Que tout le monde jugeroit de sa conduite par l'événement. » Qu'ainsi il n'avoit qu'à prendre si » bien ses mesures, qu'il fût sûr de » réussir : & qu'autrement il feroit » mieux de ne rien entreprendre.

A. M. 3949. Av. J. C. 55. Appian. in Syr. pag. 120. & in Parth. 134.

Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul, fut moins timide & moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi ex-

tur, quemadmodum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt.

a Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, videmus... Nos quidem hoc sentimus, si exploratum tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctandum, sin dubium, non esse conandum.

e à tout Proconsul de sortir de sa
ince, ni de déclarer quelque
re que ce fût, même de proche en
he, sans un ordre exprès du Sénat,
toit mis en marche pour aller au
urs de Mithridate Prince des Par-
, chassé par le Roi son frere de la
ie qui lui étoit tombée en partage.
oit déja passé l'Euphrate avec son
ée pour ce dessein, quand Ptolé-
le joignit avec des lettres de Pom-
leur protecteur & leur ami com-
, tout récemment déclaré Consul
l'année suivante, par lesquelles
njuroit Gabinius de se rendre fa-
ble aux propositions que ce Prince
feroit pour le rétablir dans son
ume. Quelque dangereux que fût
arti, l'autorité de Pompée, & en-
plus l'espoir d'un gain considé-
e, ébranlérent Gabinius. Les vives
ontrances d'Antoine, qui cher- *Plut. in Anton. pag. 915. 917.*
t des occasions de se signaler, &
d'ailleurs vouloit faire plaisir à
émée dont les priéres flatoient son
ition, achevérent de le détermi-
C'est ce fameux Marc Antoine,
forma depuis avec le jeune César
épidus le second Triumvirat. Ga-
us l'avoit engagé à le suivre dans

la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chérement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire trente millions, paiables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

Strab. l. 12. 538. Id. lib. 17. p. 794. & 795. Dio. lib. 39. p. 115-117. Cic. in Pison. n. 49. 50.

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avoient envoié offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui du côté de sa mere Séléne étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvérent mort, & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoia faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de

:i d'or maſſif où il avoit repoſé
|u'alors. Cette action, & beaucoup
itres pareilles, l'aiant rendu éga-
ent odieux à la Reine & à ſes ſujets,
l'avoit fait étrangler peu de tems
:s. C'étoit le dernier Prince de la
: des Séleucides. Elle épouſa enſuite
hélaüs, Grand Prêtre de Comane
s le Pont, qui ſe diſoit fils du grand
hridate, quoiqu'en effet il ne fût
que du principal Lieutenant de ce
ice.

;abinius, après avoir repaſſé l'Eu- *Plut. in Anton. pag. 916. 917.*
ite, & traverſé la Paleſtine, mar-
droit en Egypte. Ce qu'il y avoit
lus à craindre dans cette guerre,
›it le chemin qu'il faloit faire pour
zer à Péluſe. Car il faloit néceſ-
:ment paſſer par des lieux couverts
able d'une hauteur qui effraioit,
i arides, qu'on n'y trouvoit pas
goute d'eau le long du marais
onide. Antoine, envoié devant
la cavalerie, non ſeulement s'em-
des paſſages, mais encore, aiant
Péluſe la clé de l'Egypte de ce
·là, & fait la garniſon priſonnié-
rendit le chemin ſûr pour le reſte
armée, & donna une ferme eſ-
ance de la victoire à ſon Général.



Les ennemis tirérent un grand avantage du desir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine & par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui sentoit bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y opposa, & empécha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses; le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville pour aller au devant des Romains, quand il falut camper, & remuer la terre pour se retrancher,

gyptiens, accoutumés à vivre
l'oisiveté & les délices, se mirent
er à haute voix, qu'Archélaüs y
availler des mercénaires aux dé-
du public. Que pouvoit-on at-
e de pareilles troupes dans un
at ? Aussi furent-elles bientôt
s en déroute. Archélaüs fut tué
mbattant vaillamment. Antoine,
voit été son ami particulier &
hôte, aiant trouvé son corps sur
amp de bataille, l'orna roiale-
, & lui fit des obséques magni-
s. Par cette action, il laissa dans
andrie un grand renom, & ac-
parmi les Romains qui servoient
lui à cette guerre la réputation
mme d'une valeur singuliére, &
extrême générosité.
Egypte fut bientôt soumise, &
ée de recevoir Auléte, qui entra
eine possession de ses Etats. Afin
y bien affermir, Gabinius lui
quelques troupes Romaines
la garde de sa personne. Ces
es prirent à Alexandrie les ma-
s & les coutumes du pays, &
érent dans le luxe & la mollesse
régnoient plus que dans aucune
Auléte fit mourir sa fille Béréni-

ce, pour avoir porté la Couronne pendant son exil ; & ensuite il se défit de la même maniére de tous les gens riches qui avoient été du parti opposé au sien. Il avoit besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avoit promise à Gabinius, au secours duquel il devoit son rétablissement.

Diod. Sic. l. p. 74. 75. Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après un soldat Romain aiant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empécher le peuple de le mettre en piéces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre.

Cic. pro Rabir. Posth. On ne sait plus rien de la vie de Ptolémée Auléte, sinon qu'un Chevalier Romain, nommé C. Rabirius Posthumus, qui lui avoit prété, ou fait préter, la plupart des sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire paier quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il desespéroit de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moiennant quoi il

oit se rembourser peu à peu par
ains. Le malheureux créancier
accepté ce parti dans la crainte
rdre sa dette s'il ne l'acceptoit
e Roi trouva bientôt un prétexte
e faire arréter, quoiqu'il fût des
nciens & des plus chers amis de
, & que Pompée fût en quel-
orte garant de la dette, puisque
t s'étoit fait & les obligations
s en sa présence & par son entre-
dans une maison de campagne
avoit auprès d'Albe.

birius fut trop heureux de pou-
sauver de prison & d'Egypte plus
ble qu'il n'y étoit allé. Pour com- AN. M. 3951. AV. J. C. 53.
disgrace il fut accusé juridique-
à Rome sitôt qu'il y fut de retour,
ir aidé Ptolémée à corrompre le
par les sommes qu'il lui avoit
s pour cet usage; d'avoir des-
é sa qualité de Chevalier Romain
mploi qu'il avoit pris en Egypte;
d'avoir profité d'une partie de
nt que Gabinius, avec qui on pré-
it qu'il s'étoit entendu, en avoit
é. Le discours que Cicéron fit
e défendre, & qui nous reste en-
est un monument éternel de l'in-
ude & de la perfidie de cet indi-
oi.

An.M. 3953. Av. J.C. 51. Cæsar, de bello civili, lib. 3.

Ptolémée Auléte mourut paisible possesseur du roiaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

Eutrop. l. 6.

§. II.

Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle léve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris.

Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noié en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome.

ON SAIT peu de choses du commencement du régne de Cléopatre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopatre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Auléte lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

AN. M. 3956. AV. J. C. 48. *Plut. in Pomp. p. 659-662. Idem in Cæs. p. 730. 731. App. de bell. civil. l. 2. p. 480-484. Cæsar, l. 3. de bell. civil. Dio. l. 42. p. 200-206.*

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée, après avoir

perdu la bataille de Pharſale, prit la route d'Egypte, comptant que dans ſon malheur, il y trouveroit un aſyle ouvert & aſſuré. Il avoit été le protecteur d'Auléte, pere du Roi régnant: ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il eſpéroit trouver dans le fils de la reconnoiſſance, & en être aſſiſté puiſſamment. Lorſqu'il arriva, Ptolémée étoit ſur la côte avec ſon armée entre Péluſe & le mont Caſius; & Cléopatre aſſez près de là, auſſi à la tête de ſes troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoia demander à Ptolémée la liberté d'aborder, & d'entrer dans ſon roiaume.

Les deux Miniſtres Pothin & Achillas conſultérent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponſe on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le réſultat de ce Conſeil, aimant mieux s'expoſer à être le jouet de trois indignes perſonnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir ſon ſalut à Céſar, qui étoit ſon beaupere, & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir: d'autres vouloient

lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déploiant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison étoit, que s'ils le recevoient, César ne leur pardonneroit jamais d'avoir assisté son ennemi. Que si on le renvoioit sans le secourir, & que ses affaires se rétablissent, il ne manqueroit pas de se venger de leur refus. Qu'ainsi il n'y avoit de sureté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de César, & empêcheroient l'autre de leur faire jamais de mal : car, dit-il en se servant du proverbe : *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage & le plus sûr. Achillas, Septimius Officier Romain au service du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allérent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage, comme pour faire honneur à

Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déja par avance pleuroit sa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la cour d'un Tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardérent sous les yeux du Roi, lui coupérent la tête, & jettérent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hazard. Ils lui firent un chetif bucher, & se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galére & dans deux autres navires,

voiant ce meurtre, jettérent des cris qui firent retentir toute la côte; & levant promtement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer: ce qui fit que les Egyptiens, qui a ppareilloient pour les poursuivre, renoncérent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il espéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avoit amené que fort peu de troupes, savoir huit cens chevaux, & trois mille deux cens fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Gréce, & dans l'Asie Mineure, sous ses Lieutenans Généraux, qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner, & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour a sa personne, se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale, & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à

a Cæsar confisus fama rerum gestarum, infirmis auxiliis proficisci non dubitaverat: atque omnem sibi locum tutum fore existimabat. *Cæs.*

Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance pensa lui couter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croiant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Il pleura en la voiant, & détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvérent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoiens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans régle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voiant bien

bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empéchoient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le paiement de ce qui lui étoit dû par Auléte, & il s'appliqua à prendre connoissance du différend qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopâtre.

Nous avons vû que, lorsque César étoit Consul pour la premiére fois, Auléte l'avoit gagné, en lui promettant six mille talens, & que par là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoitre pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit paié qu'une partie de cette somme; &, pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur.

Dix-h[uit] millions.

Pothin, premier Miniſtre de Ptolémée, ſe ſervit de divers artifices pour faire paroitre cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entiérement les temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faiſoit manger le Roi & tous les Grands du Roiaume dans de la vaiſſelle de terre ou de bois, en inſinuant ſous main que Céſar avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point ſans apparence, quoique ſans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre Céſar, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il ſe porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faiſant citer à comparoitre devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt ſur quoi il ſe prétendoit autoriſé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils euſſent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cauſe, & recevoir la ſentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Maeſté roiale, qui étant indépendante

:connoissoit point de supérieur,
e pouvoit être jugée par aucun
unal. César répondoit à ces plain-
qu'il n'agissoit qu'en vertu de la
ité d'Arbitre que lui donnoit le
ment d'Auléte, qui avoit mis ses
ıs sous la tutéle du Sénat & du
ıle Romain, dont toute l'autorité
oit alors en sa personne en qua-
le Consul. Que comme Tuteur, il
: le droit d'arbitrage entr'eux : &
:out ce qu'il prétendoit faire étoit,
me exécuteur du testament, d'é-
r la paix entre le frere & la sœur.
explications aiant facilité l'affai-
elle fut enfin portée devant Cé-
& on choisit des Avocats pour la
ler.

Iais Cléopatre, qui connoissoit le
e de César, crut que sa présence
t l'Avocat le plus persuasif qu'elle
roit emploier auprès de son Juge.
lui fit dire qu'elle s'appercevoit
ceux qui étoient chargés de son
:e la trahissoient, & demanda qu'il
ermît de comparoitre en person-
Plutarque dit que ce fut César qui
essa de venir elle-même plaider sa
:.

ette Princesse ne prit avec elle de

tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pié des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute close. Voiant qu'il n'y avoit aucun moien d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes: Apollodore le couvrit d'une envelope, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette maniére par la porte du Château dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La premiére vûe d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoia le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa partie; & aiant appris que sa sœur étoit alors dans le palais, & dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadême de dessus la tête, le mit en piéces, & le jetta à terre; criant, le visage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & contant les particularités à tout le peuple

qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui régne dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui s'assurérent de la personne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne savoient rien de ce qui se passoit, étoient dispersés en différens quartiers de cette grande ville, César eût été accablé & mis en piéces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle seroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promesses appaisérent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée & Cléopatre dans une assemblée du peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu Roi, il ordonna en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament : & que Ptolémée le

cadet & Arſinoé la cadette régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiſer le peuple : car c'étoit un pur don qu'il leur faiſoit, puiſque les Romains étoient en poſſeſſion de cette île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins ; & ce fut pour ſe tirer du danger où il étoit, qu'il fit cette conceſſion.

.M. 3957. .J.C. 47. Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réſerve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit cauſé la brouillerie entre Cléopatre & ſon frere, & qui avoit fait chaſſer cette Princeſſe, il avoit ſujet de craindre que les ſuites de ce raccommodement ne lui devinſſent funeſtes. Pour empécher l'effet du Décret de Céſar, il inſpira au peuple de nouveaux ſujets de mécontentement & de jalouſie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que Céſar avoit donné ce Décret, qui ne ſubſiſteroit pas lontems ; & que ſon véritable deſſein étoit de mettre Cléopatre ſeule ſur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant ſouffrir qu'une femme ſeule les gouvernât, & eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entroit dans ſes

rûes, il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la premiére confusion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisoit le petit nombre qu'avoit César, & croioit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues & sur les avenues du quartier dont il étoit en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer, ils changérent de batterie, & marchérent du côté du port, dans le dessein de se rendre maîtres de sa flote, de lui couper la communication de la mer, & d'empécher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flote d'Egypte, & en s'emparant de la Tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai, que la flamme le porta dans

quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse Bibliothéque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cens mille volumes. Quelle perte pour les Lettres!

César se voiant une guerre si dangereuse sur les bras, envoia dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laissé le commandement dans l'Asie Mineure, & lui marqua le danger où il se trouvoit. Ce Général détacha aussitôt deux Légions: l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoia par mer arriva à tems: l'autre, qui avoit pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoia en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirérent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le

quartier qu'il occupoit. Il le fit environner de murailles, & flanquer de tours & d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le palais, un Théatre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganymède, autre Eunuque du palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens: qui n'aiant eu jusques-là personne de la famille roiale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamérent Reine. Mais Ganymède, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flote à laquelle les Ro-

mains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre, à la probité près qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires, & il imagina mille ruses très adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple il trouva le moien de gâter toute l'eau douce de son quartier, & peu s'en falut qu'il ne le fit périr par-là. Car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voutées où on la gardoit. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venoit dans la ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage; &, par une écluse faite aussi exprès, on faisoit passer cette eau dans toutes les caves, qui étoient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissoit peu à peu.

* *Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, & on les emplit une fois l'an comme on faisoit alors.* Voiage de Thevenot.

Les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là : mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante, qui étoit bourbeuse & très mal-saine, car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Ces caves étoient faites de maniére, qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an, servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits, par où on tiroit l'eau dans des sceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moien de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, & lui gâta par ce moien toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau étoit corrompue, les soldats de César firent tant de bruit & excitérent tant de tumulte, qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui auroit été très desavantageux, s'il ne se fût avisé promtement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinus lui envoioit par mer étoit arrivée sur les côtes de la Libye qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flote pour l'amener surement à Alexandrie. Ganyméde en fut averti, & fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flotes. César y eut l'avantage, & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie : & même sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échapé.

Pour réparer cette perte, Ganyméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flote, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il falut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains, à qui il ne restoit nulle res-

ſource ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. Céſar eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuérent beaucoup à la victoire.

Céſar, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ſes troupes après le combat, & de ſe rendre maître de la digue qu'on appelloit l'Heptaſtade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté pluſieurs avantages, il fut repouſſé avec perte de plus de huit cens hommes, & penſa périr lui-même dans la déroute. Car le vaiſſeau, ſur lequel il avoit deſſein de ſe ſauver, étant prêt à couler à fond à cauſe du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il ſe jetta dans la mer, & il gagna à la nage avec beaucoup de peine le vaiſſeau le plus proche. En nageant ainſi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conſéquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de ſorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voiant que les mauvais ſuccès même ne ſervoient qu'à donner un nouveau courage aux

troupes de César, songérent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députérent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractére fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles : mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils manquoient de parole il les mettoit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune Prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses États ; & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée [a], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le pri-

[a] Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret, flens orare contrà Cæsarem cœpit, ne se dimitteret: non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bello Alex.*

ver de sa présence, dont il faisoit plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincéres. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchérent, par le moien de leur flote, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit près d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoié en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup. Non seulement il se joignit avec trois mille Juifs; mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Célé-Syriens du voisinage, & les villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoier aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en

Joseph. Antiq. XIV. 14. & 15.

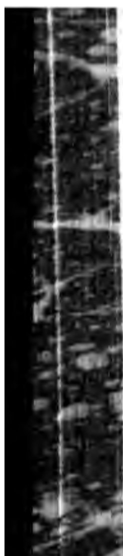
personne, vint en Egypte, & en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la prise de cette place. Car il fut le premier qui monta à la bréche & sur la muraille, & il ouvrit par là le chemin à ceux qui le suivirent, & qui emportérent la ville.

En allant de là à Alexandrie, il faloit traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitoient, avoient saisi tous les passages. L'armée s'y trouvoit arrétée, & tout leur dessein alloit échouer par cet obstacle, si Antipater, par son crédit, & par celui d'Hyrcan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les provisions dont son armée avoit besoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant, pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier.

Mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à son secours. Le combat se renouvella, & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussérent, en firent un grand carnage, & regagnérent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligérent ceux qui restérent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, & dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noia. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule : car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse qui lui attira



glé dans ce pays-là dès la
vier, il n'en partit que ve
mois d'Avril, puisqu'Appi
y passa neuf mois. Or il n'
vé qu'à la fin du mois de
l'année précédente.

Sueton. in Jul. cap. 52.

César passoit les nuits ent
tin avec Cléopatre. S'étant
avec elle sur le Nil, il par
le pays avec une nombreu
auroit pénétré jusques dans
si son armée n'eût refusé de
avoit résolu de la mener à R
l'épouser; & son dessein ét
passer dans l'assemblée du
loi, par laquelle il seroit
citoiens Romains d'épous
autant de femmes qu'il le

Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaînes à son triomphe: mais aussitôt après cette solennité il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie : du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnoitre l'assistance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouissoient; & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute son armée, & le chassa du roiaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à

Plut. in Cæs p. 731.

Cette ville étoit dans la Cappadoce.



un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici.* C'est-à-dire, » Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

§. III.

Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régne seule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appellé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes se mettent en mer: Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complette. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique

d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.

CÉSAR, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône; &, pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, selon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité roiale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

AN. M. 3961. Av. J. C. 43. *Joseph. Antiq.* XV. 4. *Porphyr. p.* 226.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les Conjurés, à la tête desquels étoient Brutus & Cassius: puis se forma le Triumvirat entre Antoine, Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Consul Dolabella, quatre Légions, qui étoient les restes de l'armée de Pompée & de Crassus, & qui faisoient partie des troupes que César lui avoit laissées

App. Lib. 3. *p.* 576. *l.* 4. *p.* 623-625. 632. *l.* 5. *p.* 675.

pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flote toute prête à faire voile : mais la tempête l'empécha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flote nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

An. M. 3962. Av. J. C. 42.

Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du roiaume d'Egypte, avoient envoié du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs, & lui envoia un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrê-

An. M. 3963. Av. J. C. 41. *Plut. in Anton. pag. 926-932. Dio. l. 48. p. 371. Appian de bello civil. l. 5. p. 671.*

:nt funeste à Antoine, & mit le
le à ses maux. Son amour pour
›atre, aiant réveillé en lui des
ns encore cachées ou endormies,
.uma jusqu'à la fureur, & acheva
ndre & d'amortir quelques étin-
; d'honnêteté & de vertu qui
›ient lui rester.
éopatre, sûre de ses charmes par
:uve qu'elle en avoit déja faite
ıreusement auprès de Jule César,
a qu'elle pourroit aussi captiver
ıine très facilement : d'autant
même que le premier ne l'avoit
ue que fort jeune encore, &
u'elle n'avoit aucune expérience
ıonde; au lieu qu'elle alloit pa-
e devant Antoine dans un âge
:s femmes joignent à la fleur de
beauté toute la force de l'esprit
manier & conduire les plus gran-
ffaires. Cléopatre avoit alors plus
ingt-cinq ans. Elle fit donc pro-
n de présens très riches, de grof-
ommes d'argent, & sur tout d'ha-
& d'ornemens très magnifiques;
ıettant plus encore ses espérances
:lle-même, dans ses attraits, &
les graces de sa personne, plus
'antes que toutes les parures &

que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarse & de ses amis qui la pressoient de hâter son voiage : mais elle ne fit que rire de tous ces empressemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Vénus, environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentoient les Néréides, les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendoit les flutes, les hauts-bois, les violes, & d'autres instrumens semblables, qui jouoient des airs passionnés; & la cadence des avirons, qui étoient maniés en mesure, rendoit cette harmonie encore plus agréable. On bruloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les

eaux

eaux du fleuve, & sur l'une & l'autre de ses rives couvertes d'une infinité de personnes, que la nouveauté de ce spectacle avoit attirées.

Dès qu'on sut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarse sortit au devant d'elle, jusques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses licteurs & ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plutôt descendue à terre, qu'Antoine l'envoia complimenter, & l'invita à souper. Mais elle fit réponse à ses Députés qu'elle souhaitoit de le régaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faisoit préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira sur tout la beauté des lustres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faisoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le

lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter ſur elle, il ſe confeſſa vaincu ſoit pour la ſomptuoſité, ſoit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler ſur la meſquinerie & la groſſiéreté du ſien, en comparaiſon de la richeſſe & de l'élégance de celui de Cléopatre. La Reine de ſon côté, voiant que les plaiſanteries d'Antoine n'avoient rien que de groſſier, & ſentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paia en pareille monnoie ſans l'épargner, mais avec tant d'eſprit & d'agrément, qu'il ne s'en offenſoit point. Car les graces & les charmes de ſa converſation, accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement poſſible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins ſe défendre que de celui de ſa beauté, & laiſſoient dans l'eſprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit juſqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre ſeulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le ſon de ſa voix.

Il ne fut preſque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étoient ſans fon-

dement. Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, & se rendit si absolument maitresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour lors qu'à sa priére il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle assuré.

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richesses étalées de toutes parts, & sur tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela étoit peu de chose, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffoit étoit chargé.

Athen. p. 147. 1

Ce fut, sans dout[illegible] dans un de

n.l.9. 35. Macrob.lib. Saturnal. 13.

ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échaufé, ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un seul souper elle dépenseroit * un million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense, demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter, & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'est ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On

* Centies *H-S.* Hoc est, centies centena millia sestertiùm. *Ce qui montoit à plus d'un million.*

›porte * une seconde table, &, se-
›n l'ordre qu'elle en avoit donné,
n ne servit dessus qu'un seul vase
lein de vinaigre. Antoine, surpris
'un appareil si nouveau, ne pouvoit
eviner où tout cela tendoit. Cléo-
atre avoit à ses oreilles deux perles,
:s plus belles qu'on eût jamais vûes,
: dont chacune étoit estimée plus
'un million. Elle en tire une, la jette
ans le vinaigre, & après l'avoir fait
›ndre ** l'avale. Elle se préparoit à
n faire autant de l'autre. *** Plancus
arréta, & lui donnant gain de cause,
éclara Antoine vaincu. Plancus eut
;rand tort, d'envier à la Reine une
;loire singuliére & unique, d'avoir,
n deux coups, dévoré deux millions.

* *Chez les Anciens on hangeoit de tables pour les ifférens services.*

** *Le vinaigre a la force e fondre les choses les plus ures.* Aceti succus do- ›itor rerum : *c'est ainsi ue Pline le définit.* Lib. 3. cap. 3. *Cléopatre n'eut as ici la gloire de l'inven- ion. Avant elle, à la honte e la roiauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius ls d'Esopus) avoit fait uelque chose de pareil ; & valoit souvent des perles insi fondues, par l'unique laisir de faire une énorme dans son repas.* Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ, Scilicet ut decies solidùm exsorberet, aceto Diluit insignem baccam. *Horat. lib.* 2. *Satyr.* 5.

*** *Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie ; & qui l'aiant fait couper en deux, tant elle étoit d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendans d'oreilles à la déesse.* Plin. ibid.

An. M. 3964. Av. J. C. 40. Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passoient le tems dans les jeux, dans les amusemens, & dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroiables. On en peut juger par ce qui suit.

Plut. in Anton. pag. 28.

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, sur le grand bruit que faisoient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en étoit. Aiant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisoit rotir tout entiers. Sur cela il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce souper. L'Officier se prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croioit, & qu'ils ne feroient en tout que douze: mais qu'il faloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment

à l'autre. » Car, disoit-il, il arrivera
» peut être que tout à l'heure Antoine
» demandera à souper ; & un moment
» après il défendra qu'on serve, parce
» qu'il sera entré dans quelque con-
» versation qui l'amusera. C'est pour-
» quoi on prépare, non un seul sou-
» per, mais plusieurs soupers, parce
» qu'il est difficile de deviner à quelle
» heure il voudra être servi.

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échapât, ne le perdoit jamais de vûe, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir, & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux dés avec lui, elle chassoit avec lui ; &, quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit toujours présente. Son unique attention étoit de l'amuser agréablement, & de ne lui pas laisser le tems de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très fâché, parce que la Reine étoit de la partie, & qu'il ne vouloit pas, en sa présence, paroitre manquer d'adresse, ou de bonheur. Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrettement à l'hameçon de sa ligne quelques gros

poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manége n'échapa pas à l'Egyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'Antoine : mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé, & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquérent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promtement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du Roiaume de Pont. Lorsqu'Antoine sentit que la ligne avoit sa charge, il la retira. A la vûe de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit : *Mon Général, laissez-nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche, c'est de prendre des villes, des roiaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces

& à ce badinage d'enfant, la nou-
: qu'il reçut des conquêtes que fai-
Labiénus à la tête de l'armée des
hes, le réveilla de son profond
meil, & l'obligea de marcher con-
ıx. Mais aiant appris en chemin la
t de Fulvie, il retourna à Rome,
l se réconcilia avec le jeune César,
t il épousa même la sœur Octavie,
me d'un rare mérite, qui se trou-
veuve par la mort de Marcellus.
crut que ce mariage lui feroit ou- AN. M. 3965.
r Cléopatre. Mais s'étant mis en AV. J. C. 39.
nin pour aller contre les Parthes,
assion pour l'Egyptienne, qui te-
: quelque chose de l'ensorcelle-
ıt, se ralluma plus que jamais.
Cette Reine, au milieu des passions AN. M. 3966.
plus violentes & de l'enivrement AV. J. C 38.
plaisirs, conservoit toujours du *Epiphan. de mens. & ponder.*
t pour les Belles-Lettres & pour
Sciences. A la place de la fameuse
liothéque d'Alexandrie qui avoit
brulée quelques années aupara-
t, comme nous l'avons dit, elle en
ıblit une nouvelle, à l'augmenta-
ı de laquelle Antoine contribua
ucoup, lui aiant fait présent de la
liothéque qui étoit à Pergame, où
e trouva plus de deux cens mille
P v

volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Médes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Plut. in Anton. pag. 47.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il falut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fît de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminuoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligérent fort les Romains; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangére.

Deux années se passérent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voiages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célébre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en piéces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce Prince pendant le repas en rappellant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussitôt la vûe, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même?* *Si* [a] *cela étoit*, dit le Vétéran avec un souris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut; dont bien m'en a pris.*

Plin. l. cap. 23.

a Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ rapinâ.

Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.

Croiant avoir tout mis en sureté dans ces pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre: & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

M. 3969. J. C. 35. *lut. in* ...*n. pag.* 941.

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déja arrivée à Athénes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument mai-

treſſe. Pour éviter ce danger, elle fit ſemblant de mourir d'amour pour Antoine, & attenuoit dans cette vûe ſon corps ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voioit le regard ſurpris & étonné, & quand il en ſortoit, elle prenoit un air abbatu & languiſſant. Souvent elle faiſoit en ſorte de paroitre toute en larmes : & dans le moment même elle ſe hâtoit de les eſſuier & de les cacher, comme pour lui dérober ſa foibleſſe & ſon deſordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de cauſer le moindre déplaiſir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athénes, & de ne paſſer pas outre, parce qu'il étoit prêt de ſe rengager dans une nouvelle expédition. En effet, ſur la priére du Roi des Médes qui lui promettoit de puiſſans ſecours, il ſe préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuſe Romaine, diſſimulant l'injure qu'il lui faiſoit, lui envoia demander en quel lieu il ſouhaitoit qu'elle fît porter les préſens qu'elle lui avoit deſtinés, puiſqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui pré-

senter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment, que le premier ; & Cléopatre, qui l'avoit empéché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voiage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitoit César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entiérement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, & éleva avec beaucoup de soin & de magnificence non seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie & de Cléopatre! Combien

l'une, au milieu de ses rebuts & de ses affronts, paroit-elle digne d'estime & de respect, & l'autre au milieu de sa grandeur & de sa magnificence, digne de mépris & d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'emploiât pour retenir Antoine dans ses liens. Larmes, carresses, reproches, menaces, tout étoit mis en usage. Elle avoit gagné à force de présens tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus sa confiance. Ces flateurs lui représentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triste état où elle se trouvoit, & que ce seroit faire mourir cette infortunée Princesse, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine, que de peur que Cléopatre ne se fît mourir, il retourna promtement à Alexandrie, & remit les Médes au printems.

Il eut bien de la peine quand le printems fut arrivé, à quitter l'Egypte, & à s'éloigner de sa chére Cléopatre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate. AN. M. 397 AV. J. C. 3

A. M. 3971. Av. J. C. 33.

Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or ; il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses piés. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette [a] vaine Princesse, dans un de ces repas, voiant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs dégrés d'argent.

a Hæc mulier Egyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum Imperium petiit : & promisit Antonius. *Florus, lib. 4. cap. 11.*

Antoine étoit assis sur ce trône, vétu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à son côté un cimetére à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême sur le front, & un sceptre d'or à la main: afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit assise à sa droite, vétue d'une robe éclatante faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopatre & de Jules César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la présence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample succession,

Antoine affignoit à Alexandre, qui étoit l'aîné, le roiaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée son cadet les roiaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devoient régner. Après la proclamation, les trois Princes s'étant levés de leurs siéges s'approchérent du trône, & mettant un genou en terre, baisérent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut son régiment des gardes tirés des principales familles de ses Etats.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déja avancé jusqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui se passoit à Rome contre lui l'arrétérent, & lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha sur le champ Canidius avec seize Légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephése, où il étoit à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une

ture ouverte entre César & lui,
nme il y avoit beaucoup d'appa-
ce.

Cléopatre fut de la partie, & c'est
qui causa la perte d'Antoine. Ses
is lui conseilloient de la renvoier à
xandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel
r prendroient les événemens de la
erre. Mais cette Reine, craignant
par l'entremise d'Octavie, il ne se
commodât avec César, gagna Ca-
ius à force d'argent, & le porta à
ler en sa faveur à Antoine, & à
représenter qu'il n'étoit ni juste d'é-
gner de cette guerre une Princesse
i y contribuoit si fort de son côté;
utile pour son parti, parce que son
part décourageroit les Egyptiens,
i faisoient la plus grande partie de
forces maritimes. D'ailleurs, lui
oit-on, on ne voioit pas que Cléo-
re fût inférieure ni en prudence ni
bon sens à aucun des Princes &
Rois qui étoient dans son armée,
e qui avoit gouverné si lontems un
grand roiaume, & qui auroit pu ap-
endre dans son long commerce avec
itoine à manier avec sagesse & dex-
ité les plus importantes & les plus
ficiles affaires. Antoine ne résista

point à des remontrances qui flatoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephése il se rendit avec Cléopatre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passérent le tems dans la bonne chére & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guéres moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisérent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déploiérent dans leurs festins un luxe excessif.

Plin. l. 21. cap. 3. C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est raporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractére dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sai pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût gouté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'apperçût d'une défiance si marquée. Elle emploia un moien fort extraordinaire, pour lui faire sentir en même tems combien ses craintes



étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, si elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étoient composées les couronnes qu'Antoine & elle, selon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échaufer les têtes, & à égaier le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier lontems, & après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, & les avoir jettés dans sa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avaler, lorsque la Reine, l'arrétant par le bras: *Je suis*, lui dit-elle, *cette empoisonneuse, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moien de le faire me manquoient.* Aiant fait venir un prisonnier condanné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira sur le champ.

La Cour vint de Samos à Athénes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection

& d'estime qu'Octavie en avoit re-çues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités con-traintes, qui se terminérent à une vai-ne députation qu'Antoine exigea des citoiens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bour-geois d'Athénes.

n. M. 3972.
v. J. C. 32.
Plut. in Anton. pag. 42-955.

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant décla-rés ouvertement pour Antoine, sorti-rent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se reti-rer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour

re étoient si avancés, que, si
dre de tems il eût poussé César,
it eu immanquablement tout
ige : car son adversaire n'étoit
ore en état de lui faire tête ni
r, ni par terre. Mais les plaisirs
rtérent, & on remit les opéra-
l'année suivante. Ce fut sa per-
sar, par ce délai, eut le tems
ibler toutes ses forces.
Députés qu'Antoine envoia à
pour déclarer son divorce avec
e, avoient ordre de lui com-
r de sortir de la maison d'An-
ivec tous ses enfans; &, en cas
is, de l'en chasser par force, &
laisser que le fils qu'Antoine
eu de Fulvie. Outrage d'autant
nsible à Octavie, qu'une rivale
it la cause. Mais étoufant son
iment, elle ne répondit aux
és de son mari que par des
: & quelqu'injustes que fussent
lres, elle y obéit, & sortit de
son avec ses enfans. Elle tra-
même à appaiser le peuple que
nité de cette action avoit sou-
& fit ce qu'elle put pour modé-
colére de César. Elle leur re-
toit qu'il n'étoit pas de la bien-

séance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démêlés : que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'ils en témoignassent du ressentiment : & qu'elle seroit au désespoir, si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions, & le peuple charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystére révélé par deux Consulaires, qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre & la mollesse d'Antoine, s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appellés à ce testament, & qu'ils en savoient le secret, ils le révélérent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder ; & elles

Titius & Plancus.

les voulurent y être forcées par
autorité du peuple. Ainsi le testa-
nent aiant été apporté dans la grande
lace où le peuple s'étoit assemblé,
n y lut ces trois articles. 1. Qu'An-
ine reconnoissoit Césarion pour fils
gitime de Jules César. 2. Qu'il ins-
tuoit pour ses héritiers les enfans
u'il avoit eus de Cléopatre, avec la
ualité de Rois des Rois. 3. Qu'il or-
onnoit en cas qu'il mourût à Rome,
ue son corps après avoir été porté en
ompe par la ville, seroit mis le soir
r un lit de parade pour être envoié
nsuite à Cléopatre, à laquelle il lais-
it le soin de ses funérailles & de sa
pulture.

Il y a pourtant des auteurs qui
oient que ce testament fut une piéce
pposée par César pour rendre Antoi-
e plus odieux au peuple. En effet,
uelle apparence y a-t-il qu'Antoine,
ui savoit bien à quel point le peuple
omain étoit jaloux de ses droits & de
s coutumes, eût voulu lui confier l'e-
xecution d'un testament qui les violoit
vec tant de mépris?

Quand César eut une armée & une
otte prêtes, qui lui parurent suffisan-
s pour faire tête à son ennemi, il

déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre; & ce fut par une politique rafinée qu'il en usa ainsi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fît la guerre. Car, outre qu'il mettoit Antoine dans son tort, en le rendant l'aggresseur dans une guerre contre sa patrie, il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables, & il auroit falu nécessairement les déclarer ennemis de la République, si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athénes à Samos, où toute la flote étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire, aiant plusieurs ponts élevés les uns par dessus les autres, avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flotantes.

Il faloit un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver assez de matelots, avoit été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers, & de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble, qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flote deux cens mille hommes de pié & douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagéne & de Thrace, s'y trouvoient en personne : & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Médes, y avoient envoié leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flote lorsqu'elle se fut mise en mer, & qu'elle eut déploié ses voiles. Mais rien n'égaloit la magnificence de la galére de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flames & ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres instrumens de guerre faisoient entendre des airs d'allégresse & de triomphe. Antoine la suivoit de près dans une galére qui n'étoit guéres

moins ornée. Cette a Reine, enivrée de sa fortune & de sa grandeur, & n'écoutant que son ambition effrénée, menaçoit follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voioit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cens cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flote que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se

a Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. *Horat. Od.* 37. *lib.* 1.

retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flotes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

Antoine & César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flotes entrérent dans le golfe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseilloient de ne point hazarder un combat naval, de renvoier Cléopatre en Egypte, & de gagner promtement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, parce que son armée, composée de très bonnes troupes, & beaucoup supérieure à celle de César, sembloit lui promettre la victoire; au lieu qu'une flote, aussi mal équipée que la sienne, quelque nombreuse qu'elle fût, lui laissoit peu d'espérance. Mais il y avoit lontems qu'Antoine n'étoit plus susceptible d'un bon conseil, ne faisant que ce qui plaisoit à Cléopatre. Cette orgueilleuse Princesse, qui ne jugeoit des choses que par l'extérieur, croioit que sa flote étoit invincible, & que les vaisseaux de César n'en pourroient approcher sans se briser. D'ailleurs.

AN. M. 3973.
AV. J. C. 31.

elle ſentoit bien qu'en cas de malheur il lui ſeroit bien plus aiſé de ſe ſauver ſur ſes vaiſſeaux que par terre. Son avis prévalut donc ſur celui de tous les Généraux.

Le 4. avant les Nones de Septembre. La bataille ſe donna le ſecond jour de Septembre à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vûe des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille ſur la côte du nord, & l'autre ſur celle du midi de ce détroit, attendant le ſuccès du combat. Il fut douteux pendant quelque tems, & parut auſſi favorable à Antoine qu'à Céſar juſqu'à la retraite de Clépatre. Cette Reine effraiée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorſqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute ſon eſcadre Egyptienne, qui étoit de ſoixante vaiſſeaux de haut bord, avec leſquels elle fit voile du côté du Péloponnéſe. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la ſuivit précipitamment, & céda à Céſar une victoire qu'il lui avoit très bien diſputée juſques-là. Elle couta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaiſſeaux d'Antoine ſe battir-

ſent ſi bien après ſon départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de ſorte que les troupes de Céſar furent obligées de la paſſer ſur leurs vaiſſeaux.

Le lendemain, Céſar, voiant ſa victoire complette, détacha une eſcadre pour pourſuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette eſcadre déſeſpérant de les atteindre à cauſe de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flote. Antoine étant entré dans le vaiſſeau Amiral que montoit Cléopatre, alla s'aſſeoir à la proue, où la tête appuiée ſur ſes deux mains, & les deux coudes ſur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repaſſant dans une profonde mélancolie ſa mauvaiſe conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il ſe tint dans cette poſture, & dans ces noires penſées, pendant les trois jours qu'ils mirent à ſe rendre à Ténare, ſans voir Cléopatre ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils ſe revirent, & vécurent enſemble à l'ordinaire.

Promontoir de la Laconie

L'armée de terre reſtoit encore entiére, forte de dix-huit Légions, & de

vingt-deux mille chevaux, ſous la conduite de Canidius Lieutenant Général d'Antoine; & elle auroit pu faire tête à Céſar, & lui cauſer bien de l'embarras. Mais ſe voiant abandonnée par ſes Généraux, elle ſe rendit à Céſar, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, & Antoine celle de Libye, où il avoit laiſſé une armée conſidérable pour garder les frontiéres du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandoit cette armée, s'étoit déclaré pour Céſar. Il fut ſi frapé de ce coup, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre, qu'il vouloit ſe tuer, & ſes amis eurent de la peine à l'en empécher. Il ne lui reſtoit donc plus d'autre parti à prendre, que de ſuivre Cléopatre à Alexandrie, où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, ſi l'on apprenoit ſon malheur, qu'on ne lui en refuſât l'entrée. Elle fit couronner ſes vaiſſeaux, comme ſi elle fût revenue victorieuſe. A peine y futelle entrée qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de ſon roiaume qui lui étoient ſuſpects, de peur que, lorſqu'on ſauroit ſa défaite, ils n'excitaſ-

ſent des ſéditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces ſanglantes exécutions.

Elle forma, bientôt après, un autre deſſein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de Céſar, qu'elle voioit bien qui la pourſuivroit en Egypte, elle ſongeoit à faire tranſporter ſes vaiſſeaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Iſthme qui n'a que trente lieues de largeur; & à mettre enſuite tous ſes tréſors dans ces vaiſſeaux, & dans les autres qu'elle avoit déja ſur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient ſur cette côte aiant brulé tous les vaiſſeaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce deſſein. AN. M. 39 AV. J. C.

Changeant donc de réſolution, elle ne ſongea plus qu'à gagner Céſar qu'elle regardoit comme ſon vainqueur, & à lui faire un ſacrifice d'Antoine que ſes malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'eſprit de cette Princeſſe. Quoiqu'elle aimât juſqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour; & la Couronne lui étant plus chére que ſon mari, elle ſongeoit à la conſerver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ſes ſentimens, elle lui perſuada

d'envoier des Ambaſſadeurs à Céſar pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ſes Ambaſſadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. Céſar ne voulut point voir les Ambaſſadeurs d'Antoine : il renvoia ceux de Cléopatre avec une réponſe favorable.

Il ſouhaitoit avec paſſion s'aſſurer de ſa perſonne & de ſes tréſors : de ſa perſonne, pour en honorer ſon triomphe, de ſes tréſors, pour ſe mettre en état de paier les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainſi il lui laiſſa entrevoir de grandes eſpérances, ſi elle vouloit lui ſacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis ſon retour de Libye, s'étoit retiré dans une maiſon champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès ſur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avoient ſuivi. Dans cette ſolitude, il ſembloit qu'il écoutoit avec plaiſir les ſages diſcours de ces deux Philoſophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cauſe unique de tous ſes malheurs, cette paſſion, qu'ils n'avoient que ſuſpendue, ne fut pas lontems à reprendre ſon premier empire. Il retourna à Alexandrie, ſe

livra de nouveau aux charmes & aux caresses de Cléopatre, &, dans le dessein de lui plaire, il envoia de seconds Députés à César, pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offroit de la passer à Athénes comme un simple particulier, pourvû que César assurât le roiaume d'Egypte à Cléopatre & à ses enfans.

Cette seconde députation n'aiant pas été plus favorablement reçue que la premiére, Antoine essaia d'étoufer en lui-même le sentiment des maux présens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chére & aux plaisirs. Ils se regaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre se donnoient des repas d'une magnificence incroiable.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pourroit arriver, ramassoit toutes sortes de poisons; & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condannés à mort qui étoient gardés dans les prisons. Aiant vû par ses expériences, que les poisons qui étoient forts faisoient

mourir promtement, mais dans de grandes douleurs; & que ceux qui étoient doux causoient une mort tranquille mais lente : elle essaia des morsures des bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne causoit ni convulsions ni tranchées, & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage, & d'un amortissement de tous les sens, éteignoit doucement la vie; de sorte que ceux qui étoient en cet état se fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser encore plus que de coutume; de sorte que n'aiant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité, & convenablement à l'état présent de sa fortune, elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au

dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, jusques-là que plusieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce festin, s'en retournérent riches.

César, sachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laisser sa victoire imparfaite, passa au commencement du printems en Syrie, & de là alla se présenter devant Péluse. Il envoia sommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes : & Séleucus, qui y commandoit pour Cléopatre, en aiant reçu des ordres secrets, livra la ville sans souffrir le siége. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre, pour se purger de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette Princesse ! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur, la mauvaise foi, l'injustice, la cruauté ; &, ce qui met le comble à tout le reste, les faux dehors d'une amitié trompeuse, qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres, & des marques de l'attachement le plus vif & le plus

garda ses galéres qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, & lui livrer toute sa flote.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoia défier César à un combat singulier. César fit réponse, que si Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moiens pour mourir. Antoine se voiant moqué par César, & trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors plein de rage & de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre : mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévû ce qui arriva, voulant se dérober

à sa colére d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine que préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres, où elle avoit aussi choisi sa sépulture. Antoine, trop crédule, ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être suspecte après toutes les infidélités de Cléopatre; frapé de l'idée de sa mort, il passa tout d'un coup de l'excès de la colére dans les plus vifs transports de douleur, & ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Aiant pris cette furieuse résolution, il s'enferma dans sa chambre avec un esclave, & s'étant fait ôter sa cuirasse, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein. Mais cet esclave, plein de fidélité, d'affection, & de respect pour son maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ses piés. Antoine regardant cette action comme un exemple qu'il devoit suivre, s'enfonça son épée dans le corps, & tomba

fur le plancher dans un ruiffeau de fon fang qu'il méla avec celui de fon efclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de fon évanouiffement, & apprenant qu'elle étoit vivante, il fouffrit qu'on panfât fa bleffure, & fe fit enfuite porter à la forterefſe où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque furprife: mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine; & Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les feules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais fpectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de fang, & la mort peinte fur le vifage, étoit guindé en haut, tournant fes yeux mourans vers Cléopatre, & lui tendant fes foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir fes derniers foupirs : & Cléopatre, le vifage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne

pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, se frapant le sein, se meurtrissant la poitrine; & lui essuiant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelloit son Prince, son Seigneur, son cher Epoux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupoit les cheveux d'Antoine suivant la superstition des payens, qui croioient soulager par là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine aiant repris ses sens, & voiant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mouroit heureux puisqu'il mouroit entre ses bras; & qu'au reste il ne rougissoit point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie & son roiaume, pourvû qu'elle le pût faire avec honneur, & à se donner de garde des traîtres de sa Cour, aussi bien que des Romains de la suite de César, ne se fiant qu'à Proculeïus. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeïus arriva de la part de César, qui n'avoit

pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vûe de l'épée teinte du sang d'Antoine qu'on lui présenta. Il avoit ordre sur tout de se rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eut pourtant avec lui une conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlérent assez lontems ensemble, elle demandant toujours le roiaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son raport à César, qui sur l'heure, envoia Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré An-

toine, & ſuivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il deſcendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le voiant, s'écria toute éperdue : *Malheureuſe Cléopatre, vous voila priſe !* Cléopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut ſe percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à ſa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très promtement, & la prenant entre ſes bras : *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort auſſi à Céſar, en lui ôtant une ſi belle occaſion de montrer ſa bonté & ſa clémence.* En même tems il lui arrache ſon poignard, & ſecoue ſes robes de peur qu'il n'y eût du poiſon caché.

Céſar envoia un de ſes affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très ſoigneuſement, pour empécher qu'elle n'attentât ſur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaiſances qu'elle pourroit deſirer; & il chargea Proculeïus de ſavoir de la Reine ce qu'elle deſiroit de lui.

Céſar ſe prépara enſuite à entrer dans Alexandrie, dont perſonne n'é-

toit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe Aréus, & s'appuiant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoitre publiquement le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever, & voiant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons. La premiére, à cause d'Alexandre le Grand leur Fondateur : la seconde, à cause de la beauté de leur ville : & la troisiéme, à cause d'Aréus l'un de leurs citoiens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant Proculeïus s'acquittoit de sa commission auprès de la Reine qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus pré-

ieux de l'Orient, & le plaça parmi les
ombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir
Cléopatre dans les premiers jours
e son deuil ; mais, lorsqu'il crut le
ouvoir faire avec bienséance, il se fit
atroduire dans sa chambre, après lui
n avoir demandé la permission, vou-
ant par les égards qu'il avoit pour elle
ui cacher son dessein. Elle étoit cou-
hée sur un petit lit dans un état fort
imple & fort négligé. Quand il entra
lans sa chambre, quoiqu'elle n'eût
ur elle qu'une simple tunique, elle se
eva promtement, & alla se jetter à ses
genoux horriblement défigurée, les
cheveux en désordre, le visage effaré
& sanglant, la voix tremblante, les
yeux presque fondus à force de pleu-
rer, & le sein couvert de meurtrissures
& de plaies. Cependant cette grace
naturelle, & cette fierté que sa beauté
lui inspiroit, n'étoient pas entiérement
éteintes, & malgré le pitoiable état où
elle étoit réduite, de ce fond même de
tristesse & d'abattement il en sortoit,
comme d'un sombre nuage, des traits
vifs & des espéces de raions qui écla-
toient dans ses regards & dans tous
les mouvemens de son visage. Quoique

presque mourante, elle ne désespéroit pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à César & à Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine de portraits de Jules César. » Seigneur, lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, » voila les images de ce» lui qui vous a adopté pour vous faire » succéder à l'Empire Romain, & à » qui je suis redevable de ma Couron» ne. « Puis, tirant de son sein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voila » aussi, continua-t-elle en les baisant, » les chers témoignages de son amour. Elle en lut ensuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards passionnés. Mais elle emploia inutilement tous ces artifices; &, soit que ses charmes n'eussent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans sa jeunesse, ou que l'ambition fût la passion dominante de César, il ne parut point touché de sa vûe ni de son entretien, se contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'assurant de ses bonnes intentions. Elle s'apperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais dissimulant son chagrin,

: changeant de discours, elle le
ia des complimens que Procu-
.i avoit faits de sa part, & qu'il
de lui renouveller lui-même.
outa qu'en revanche elle vou-
. livrer tous les trésors des Rois
te. Et en effet elle lui remit
es mains un bordereau de tous
ibles, de ses pierreries, & de ses
s. Et comme Séleucus, un de
ésoriers qui étoit présent, lui
a qu'elle n'avoit pas tout dé-
& qu'elle cachoit & retenoit
tie de ce qu'elle avoit de plus
x, outrée d'une telle insolence
donna plusieurs coups sur le
Puis se tournant vers César,
-ce pas une chose horrible, lui
lle, que lorsque vous n'avez
lédaigné de me venir voir, &
vous avez bien voulu me con-
dans le triste état où je me
re, mes propres domestiques
ient m'accuser devant vous,
prétexte que j'aurai réservé
que bijou de femme, non pour
ner une misérable comme moi,
pour en faire un petit présent à
vie votre sœur, & à Livie vo-
pouse, afin que leur protection



» attire de votre part un traitement
» favorable à une infortunée Prin-
» cesse ?

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par tout ; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui aiant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assu-

r Antoine, à qui elle adreſſa ſon diſ-
ours comme ſi elle l'eût eu ſous les
:ux, qu'elle alloit bientôt lui don-
:r une preuve plus certaine de ſon
nour.

Après cette funeſte proteſtation,
ı'elle accompagna de ſes pleurs &
: ſes ſoupirs, elle fit couvrir le tom-
:au de fleurs, & revint dans ſa cham-
:e. Puis elle ſe mit au bain, & du
ıin à la table, aiant ordonné qu'on
:i ſervît un repas magnifique. Au le-
:r de la table, elle écrivit un billet
César, & aiant fait ſortir tous ceux
ıi étoient dans ſa chambre, excepté
:s deux femmes, elle ferma la porte
ır elle, ſe mit ſur un lit de repos, &
emanda une corbeille où il y avoit
es figues qu'un payſan venoit d'ap-
orter. Elle la mit auprès d'elle, & un
ıoment après on la vit ſe coucher ſur
n lit, comme ſi elle ſe fût endormie.
[ais c'eſt que l'aſpic, qui étoit caché
ırmi les fruits, l'aiant piquée au bras
ı'elle lui avoit tendu, le venin avoit
ıſſitôt gagné le cœur, & l'avoit tuée
ns douleur, & ſans qu'on s'en aper-
ıt. Les gardes avoient ordre de ne
:n laiſſer paſſer qui ne fût viſité exa-
:ment: mais ce payſan traveſti, qui

étoit un fidéle serviteur de la Reine, joua si bien son personnage, & il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissérent entrer. Ainsi toute la prévoiance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; & il dépécha promtement deux Officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvérent morte.

Cette [a] Princesse étoit trop fiére, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquille couler

a Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberata morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
Horat. Od. 37. Lib. 1.

ns ses veines le poison mortel de
spic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-
uf ans, dont elle en avoit régné
ıgt-deux depuis la mort de son pere.
:s statues d'Antoine furent abbatues,
celles de Cléopatre demeurérent
r pié, un certain Archibius, qui
oit été attaché au service de Cléo-
tre, aiant donné mille talens à Cé-
r, afin qu'elles ne fussent pas traitées
mme celles d'Antoine.

Trois mi lions.

Après la mort de Cléopatre, l'Egy-
e fut réduite en province Romaine,
gouvernée par un Préfet qu'on y en-
ıioit de Rome. Le régne des Ptolémées
ı Egypte, à en placer le commence-
ent à l'année même de la mort d'A-
xandre le Grand, avoit duré deux cens
ıatre-vingts-treize ans, depuis l'an du
londe 3681 jusqu'à l'an 3974.

ONCLUSION de toute l'Histoire ancienne.

Nous avons vû jusqu'ici, sans par-
r de l'ancien & premier Roiaume
Egypte, & de quelques Etats sépa-
·s des autres, & comme isolés, trois
·ands Empires se succéder l'un à l'au-

tre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siécles, & disparoitre enfin entiérement à nos yeux: l'Empire des Babyloniens, l'Empire des Médes & des Perses, l'Empire des Macédoniens & des Princes Grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatriéme Empire; c'est celui des Romains, qui aiant déja absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes; & qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différens morceaux, & par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les Roiaumes qui partagent maintenant l'Asie, l'Europe, & l'Afrique. Voila, à proprement parler, un tableau racourci de la durée de tous les siécles, de la gloire & de la puissance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours: la beauté d'esprit & la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de

perfection, sans s'écarter du naturel & du vrai; la gloire des armes avec celle des Arts & des Sciences; la valeur dans les conquêtes, & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit! Que de Rois puissans & environnés de gloire! Que de grands Capitaines! Que de fameux Conquérans! Que de sages Magistrats! Que de savans Philosophes! Que d'admirables Législateurs! On est enchanté de voir dans de certains siécles & de certains pays comme privilégiés, un zêle ardent pour la justice, un vif amour pour la patrie, un noble désintéressement, un généreux mépris des richesses, & une estime de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie, tant elle nous paroit au-dessus des forces humaines.

Voila comme nous pensons & comme nous jugeons. Mais, pendant que nous sommes dans l'admiration & dans l'extase à la vûe de tant de vertus éclatantes, le souverain Juge, juste estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil; &, pendant que les hommes se donnent bien des mouve-

mens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des roiaumes, & pour les éternifer si cela étoit possible, Dieu du haut de son trône renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vûes infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoit son œuvre & ses desseins. Tous
Eccli. 36. 19. les siécles lui sont présens : *conspector sæculorum.* Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vûes, rien n'est arrivé au
Dan. c. 2. hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer, mais une partie des piés de fer & l'autre d'argile; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires, réunissant en eux, comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse, pour le briser & le réduire en poudre? *Une petite pierre*

qui d'elle-même, & sans la main d'aucun homme, se détachant de la montagne, ira fraper ce Colosse au pié. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent & l'or se briseront tous ensemble, & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, & ils disparoitront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu; mais la pierre, qui avoit frapé la statue, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.

Nous voions de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. JESUS-CHRIST descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge, sans la participation d'aucun homme, est la petite pierre détachée de la montagne sans aucun secours humain. Le caractére qui domine dans sa personne, dans ses parens, dans son extérieur, dans sa maniére d'enseigner, dans ses disciples, en un mot dans tout ce qui l'environnoit, étoit la simplicité, la pauvreté, l'humilité qui fut si extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles, quelque brillant qu'il fût, & aux yeux du démon même si perçans & si atten-

tifs les preuves ſenſibles de ſa divinité.

Malgré cette foibleſſe & cette baſſeſſe même apparente, JESUS-CHRIST fera certainement la conquête de tout l'univers. C'eſt ſous cette idée qu'un prophéte nous le repréſente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre & ſa miſſion eſt de *former ici à ſon pere un roiaume qui ne ſera jamais detruit ; un roiaume qui ne paſſera point dans un autre peuple*, comme ceux dont juſqu'ici nous avons vû l'hiſtoire; *qui renverſera & qui réduira en poudre tous ces roiaumes*, *& qui ſubſiſtera éternellement.*

Apocal. 6. 2.

Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST fondateur de cet Empire eſt ſans borne, ſans meſure, & ſans fin. Les Rois, qui ſe glorifient tant dans leur puiſſance, n'ont rien qui approche tant ſoit peu de celle de JESUS CHRIST. Ils ne dominent point ſur les volontés des hommes, ce qui eſt proprement régner. Leurs ſujets peuvent penſer tout ce qu'ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particuliéres qui ne ſe font point par leur ordre, & qui échapent à leur connoiſſance auſſi-bien qu'à leur pouvoir.

Leurs desseins avortent & s'évanouissent, souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparoit & périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de JESUS-CHRIST. *Toute puissance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* C'est principalement sur les esprits & sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopére directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins. *Matth.* 18.

Pendant que tout est en mouvement sur la terre, que les Etats & les Empires passent avec une rapidité incroiable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce spectacle extérieur, sont entraînés aussi par ce torrent sans presque sans appercevoir : il se passe en secret un ordre de choses inconnu & invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siécles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des Elus, *alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, lorsque*

1. Cor. 15. JESUS CHRIST *aura remis son roiaume à Dieu son Pere, & qu'il aura détruit tout empire, toute domination, & toute puissance.* Puissions-nous tous avoir part à cet heureux roiaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, & pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*





LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.

L'HISTOIRE des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le céde point à celle des Princes & des Héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états

& des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendu dépositaires de son autorité; &, après eux, les Généraux d'armée, les Ministres, les Magistrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils possédent, ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la soumission, l'obéissance, & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, &, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui régle encore ici les rangs, par le partage libre & purement volontaire des talens de l'es-

prit, qu'elle distribue comme il lui plait & à qui il lui plait, sans aucun égard pour la qualité & la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblage des Savans en tout genre une nouvelle espéce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siécles & tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le Prince, & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Litéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collégues destinés, aussi-bien que lui, par la Providence à enrichir la société, & à en devenir les bienfaiteurs; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer & faire des décou-

vertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? & s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire & leur réputation? Comme la Providence ne place les Rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les États, on voit quelquefois des usurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres; il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, qui deshonore les Lettres! La solide gloire de l'Empire Litéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain: & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au dessus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'Histoire, & qui attirent le plus d'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces Héros si vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un seul homme meilleur ? Ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et si, par la fondation des villes & des Empires, ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de sang qu'ils ont versés ? Ces avantages même sont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrés dans le néant à notre égard : ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, & des phantômes qui se sont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les siécles. Nous jouissons encore du fruit



de leur travail & de leur induſtrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos beſoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos uſages toute la nature. Ils ont forcé les matiéres les plus intraitables à nous ſervir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abymes mêmes de la mer, de précieuſes richeſſes : &, ce qui eſt infiniment plus eſtimable, ils nous ont ouvert les tréſors de toutes les ſciences, ils nous ont conduits aux connoiſſances les plus ſublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & ſous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'eſprit, à régler les mœurs, à former de bons citoiens, de bons Magiſtrats, de bons Princes.

Voila une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoitre le prix & la valeur, tranſportons-nous en eſprit juſqu'à l'enfance du monde, & juſqu'à ces ſiécles groſſiers, où l'homme, condanné à manger ſon pain à la ſueur de ſon front, ſe trouvoit ſans ſecours & ſans inſtrumens, obligé néanmoins de

bourer la terre pour en tirer sa nourture, de se construire des cabanes & :s toits pour se mettre en sureté, de préparer des vétemens pour se dé- ndre du froid & des pluies, en un ot d'imaginer les moiens de satis- ire à tous les besoins de la vie. Que : travaux ! que d'embarras ! quelles iquiétudes ! Tout cela nous a été pargné.

Nous ne sentons point assez l'obli- ation que nous avons à ces hommes galement industrieux & laborieux, ui ont fait les premiers essais des Arts, & qui se sont appliqués les pre- niers à ces utiles mais pénibles re- :herches. Si nous sommes commodé- ment logés, si nous sommes vétus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étofes & des habits, travaillent en cuivre & en fer; &, pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau & le burin, qu'elles tou- chent des instrumens. Ce sont là des



d'âge en âge, & dureront
le monde. Tous les Conc
femble ont-ils fait quelqu
puiſſe être mis en parallé
tels ſervices? Cependant
admiration ſe tourne, pou
re, du côté de ces Héros d
peine rappellons-nous dans
ce que nous devons aux Inv
Arts.

Mais il faut remonter p
rendre un juſte hommage
& de reconnoiſſance à cel
en a été & en a pu être l'a
une vérité reconnue par
même, & Cicéron l'atteſt
rement, que c'eſt de Di
les hommes tiennent tout
Lib. 3. de modités de la vie : *Omnes*
nat deor.

des herbes par raport aux maladies ; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. » a C'est, dit-il, » connoitre mal les présens de la Divinité, & les paier d'ingratitude, » que de vouloir en faire honneur aux » hommes. Le hazard paroit avoir donné lieu à ces découvertes, cela est » vrai : mais ce hazard est Dieu même ; » & par ce nom, aussi-bien que par » celui de Nature, c'est lui seul qu'il » faut entendre.

Plin. l. 2. in Proœm. Id. lib. 27. c. 1. 2. & 3.

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de raport & de proportion qui paroit par exemple entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matiére brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile soit fine ou déliée, soit plus solide & plus forte, & le lin ou le chanvre ; entre des étofes de toute sorte, & la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie, & la difformité d'un hideux insecte :

a Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingratè deorum munera intelligit... Quod certè casu repertum quis dubitet? ... Hic ergo casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & pareus rerum omnium & magistra Natura. *Plin.*





inventions. Mais qui ne voi
pour mettre notre reconnoi
preuve, affecte de se cach
événemens fortuits comme
de voiles, au travers desq
son, pour peu qu'elle soit
la foi, reconnoit aisémen
bienfaisante qui nous comb
de biens!

La divine Providence se
moins encore autant dan
découvertes modernes, qu
roissent maintenant de la d
cilité, & qui ont pourta
pendant tous les siécles pré
lumiéres & aux recherches
personnes appliquées à étu
perfectionner les Arts; jusq
ait plu à Dieu de leur ouvri
& de leur montrer ce qu'ils n

la vie, qui n'eſt pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient ſur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant ſur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été ſi lontems à graver avec le burin ? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'Art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs ſiéges. La Bouſſole, c'eſt-à-dire une aiguille aimantée, ſuſpendue ſur un pivot dans une boëte, a de ſi merveilleuſes utilités, que c'eſt elle ſeule qui nous a donné la connoiſſance d'un nouveau Monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoiſſoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été ſi lontems ſans en découvrir une qui étoit d'une ſi grande importance ?

On doit, ce me ſemble, également conclure, & de l'incroiable difficulté de certaines découvertes qui n'avertiſſoient par aucune apparence, &



qui ſont pourtant preſque auſſi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions, qui ſembloient ſe montrer d'elles-mêmes, & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des ſiécles, que les unes & les autres ſont abſolument ſoumiſes aux ordres d'un Etre ſupérieur, qui gouverne l'univers avec une ſageſſe & une puiſſance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raiſons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifeſtation de ces myſtéres de la nature, du moins pour la plupart : mais elle n'en eſt pas pour cela moins reſpectable. Ce qu'il en laiſſe quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous inſtruire pour toutes les autres. Chriſtophe Colomb conçoit le deſſein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adreſſe pour cela à pluſieurs Princes, qui regardent ſon entrepriſe comme une folie : elle paroiſſoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par raport à cette entrepriſe, un penchant comme naturel, un déſir ardent & perſévérant, qui le rendoit empreſſé, inquiet, invincible à tous les obſtacles & à toutes les remontrances. Qui lui

lui avoit inſpiré ce hardi deſſein, & donné cette conſtance inébranlable, ſinon Dieu, qui avoit réſolu de toute éternité de faire paſſer la lumiére de l'Evangile aux peuples du nouveau monde? L'invention de la Bouſſole en fut l'occaſion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voila pourquoi cette découverte a été ſi lontems différée, & enſuite ſi promtement & ſi courageuſement exécutée.

Après ces obſervations que j'ai cru néceſſaires pour pluſieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matiére. Je diviſerai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Muſique. Dans le ſecond, je parlerai de la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les ſiéges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcourrai les Arts & les Sciences qui ont plus de raport à l'eſprit: la Grammaire, la Poétique,



l'Hiſtoire, la Rhétorique, & la Philoſophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque raport.

Je dois avertir par avance, avec la franchiſe dont j'ai fait profeſſion juſqu'ici, que j'entreprens de traiter une matiére, dont pluſieurs parties me ſont preſque entiérement inconnues. J'ai beſoin, par cette raiſon, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me ſoit permis d'uſer librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y ſuis forcé plus que jamais) de tous les ſecours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai riſque de perdre la gloire d'être Auteur & Inventeur. J'y renonce volontiers, pourvû que je puiſſe avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matiére ſemble le comporter. Je ne prétends point inſtruire les Savans, mais choiſir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.





CHAPITRE PREMIER.

DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.

JE PUIS bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu l'aiant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum* : non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement, & lui faire contempler de plus près dans les pro- *Gen. 2. 1*



ductions de la terre la ſageſſe & la libéralité de ſon Maître.

Le péché d'Adam aiant renverſé tout cet ordre, & lui aiant attiré le funeſte arrêt qui le condanna à manger ſon pain à la ſueur de ſon viſage, Dieu changea ſon plaiſir en châtiment, & l'aſſujettit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue ſourde & rebelle à ſes ordres en punition de ſa révolte contre Dieu, ſe couvrit de ronces & d'épines. Il falut lui faire violence pour la contraindre de paier à l'homme un tribut, dont ſon ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & ſans peine.

On voit par là juſqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle étoit, eſt devenue, par un ſingulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourriciére du genre humain. Elle eſt en effet la ſource des véritables biens, & des richeſſes qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes : qui ſuffiſent à la néceſſité,

& même aux délices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers, & qu'elle leur est nécessaire : qui sont le principal revenu d'un Etat, & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées, & que l'espéce en seroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer & de la terre ; quand le commerce seroit interdit avec les voisins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; & elle serviroit à nourrir & le peuple, & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris, après cela, que l'Agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les Anciens : il doit paroitre plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être, & que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire & la plus indispensable, soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vû, dans tout le cours de notre histoire, qu'une

brable d'habitans : c'eſt que tout le pays étoit cultivé avec un ſoin extrème.

Ce que l'hiſtoire raporte de l'opulence de pluſieurs villes de la Sicile, & en particulier des richeſſes immenſes de Syracuſe, de la magnificence de ſes édifices, des flotes puiſſantes qu'elle équipoit, & des armées nombreuſes qu'elle mettoit ſur pié, paroitroit incroiable s'il n'étoit atteſté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi ſuffire à de ſi énormes dépenſes, ſinon du fond même de la terre, qui y étoit miſe à profit avec une induſtrie merveilleuſe ? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le ſoin que prit l'un des plus puiſſans Rois de Syracuſe (c'eſt Hiéron II) de compoſer un Livre ſur cette matiére, où il donnoit de ſages avis & d'excellentes régles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on [a] nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naiſſance & de leur

[a] De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud exteros. *Plin. l.* 18. *cap.* 3.

rang de laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur l'Agriculture, tant ils en connoiſſoient l'utilité & le prix : Attale ſurnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je ſuis moins étonné que Platon, Xénophon, Ariſtote, & d'autres Philoſophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie eſſentielle. Mais qui s'attendroit de voir paroitre ici ſur les rangs un Général Carthaginois? C'eſt Magon. Il faloit qu'il eût traité cette matiére bien à fond, puiſque ſon Ouvrage, qu'on trouva à la priſe de Carthage, étoit compoſé de vingt-huit volumes; & qu'on en fît un grand cas, puiſque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magiſtrats voulut bien ſe charger de ce ſoin. Caſſius Dionyſius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

D. Syllanus.

Varr. de re ruſt. l. 1. c. 1

Cependant Caton le Cenſeur avoit déja donné ſes livres ſur cette même matiére. Car Rome n'étoit point encore entiérement gâtée, & le goût de l'ancienne ſimplicité s'y conſervoit encore juſqu'à un certain point. On ſe ſouvenoit au moins avec joie &

avec admiration qu'autrefois [a] les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides & d'injustes desirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charrue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans [b] ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charrue & les armes, à ensemencer des terres & à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

a Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent. . . . Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant convenerunt. . . . Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. *Cic. pro Rosc. Amer. n* 50.

b Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri : (ut fas est credere) gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore : sive illi eadem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ castra ; sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curiosiùs fiunt. *Plin. l.* 18. *c.* 3.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumiére, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'essais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine & dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'éléve au-dessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture que parce qu'ils en connoissoient l'importance ; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit tout près de la sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s'y

Plut. in C. p. 337.

promener, & considérant la [a] petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, aiant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est [b] là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'aiant trouvé assis auprès de son foier où il faisoit cuire des légumes, & lui aiant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse : *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel diner ; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton

a Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum,
Sæva paupertas, & avitus apto
Cumulare fundus.

b Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites cùm attulissent, repudiati ab eo sunt. *Non enim aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed iis qui haberent aurum imperare.* C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le Livre de la Vieillesse, n. 55.

s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûe de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniére de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de là il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules si c'étoit en hiver, & presque nud si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & buvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, jus-

* *Cela me fait souvenir d'un beau mot de Pline le Jeune, qui ne donnoit point à ses affranchis du vin dif-*

qu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la simplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron les reproches spirituels & sensés que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvoient actuellement. » Ici, dit-il, on ne voit ni » tableaux, ni statues, ni boiserie, » ni plancher parqueté : mais, en » récompense, on y trouve tout ce » qui convient au labour des terres, » à la culture des vignes, à la nour» riture des bestiaux. Chez vous, » tout brille d'or, d'argent, de mar» bre : mais nul vestige de terres la» bourables, ni de vignobles. On ne » rencontre nulle part ni beuf, ni » vache, ni brebis. Point de foin dans » les magazins, point de vendange » dans les celliers, point de moisson » dans les greniers. Est-ce donc là

Varr. L. 3. 2.

fèrent du sien. Comme on lui représentoit que cela lui devoit couter beaucoup: „ *Non*, dit-il : *car mes* „ *affranchis ne boivent pas* „ *du même vin que moi*, „ *mais je bois du même* „ *vin qu'eux.* Quia scilicet liberti mei non idem, quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti. *Plin. Lib. 2. Epist. 6.*

» une métairie? En quoi ressemble-
» t-elle à celle que possédoient votre
» aieul & votre bisaieul?

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en faloit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, & raportassent autant de revenu. Dans [a] un tems où la terre n'étoit cultivée que par des esclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens? Aussi est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matiéres: parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un roiaume; ce qui est bien plus utile

a Nunc eadem illa (arva.) vincti pedes, damnatæ manus, inscripti vultus exercent. Nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint Imperatorum. *Plin. lib.* 18. c. 3.

que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui est plus cher que tout autre soit cultivé avec soin; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs soins, & travaillent même à regret. Un a Seigneur & un Maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, & que leurs fermiers se succédent de pere en fils : ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait aussi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur industrie & par leur appli-

a Lucium Volusium asseverantem audivi, patris familias felicissimum fundum esse, qui colonos indigenas haberet, & tanquam in paterna possessione natos, jam inde à cunabulis longa familiaritate retineret. *Colum l.* 1. *c.* 7.

tation, ce qui est fort à desirer pour l'avantage même du Maître, ce[a] n'est pas sur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impositions. Car surcharger ainsi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie & l'éteindre : au lieu que dans tout Etat bien policé on a toujours cru qu'il faloit l'animer par l'émulation & par la récompense.

Une des causes du peu du produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un art qui ait besoin d'étude, de réflexions, ou de régles : chacun est abandonné à son goût & à la pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes

a Cùm aratori aliquod onus imponitur, non omnes, si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis ac ratio consideranda est, quid ea sustinere, quid pati, quid efficere possit ac debeat. *Cic. Verr. de frum. n.* 199.

Colum. l. 1. 1. à l'expérience. Les [a] Anciens ne pensoient pas ainsi. Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir :* il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire son plaisir. *Le pouvoir :* il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir :* il faut avoir étudié à fond tout ce qui a raport à la culture des terres, sans quoi les deux premiéres parties, non-seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'espérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatriéme, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'est

a Debemus & imitari alios, & aliter ut faciamus quædam experientia tentare. *Varro, l. 1. c. 18.*

l'expérience, qui domine dans tous es Arts, qui est infiniment au-dessus es préceptes, & qui nous fait mettre profit les fautes mêmes que nous vons commises : car souvent, c'est n faisant mal qu'on apprend à bien aire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans a multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matiére. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile que de comparer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique?

Columelle, qui vivoit du tems de Tibére, déplore d'une maniére fort vive & fort éloquente le mépris gé- *Colum. l. 1. in Proæm.*

a Usus & experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magisterium. *Colum. Ibid.*



» Muſiciens, &, ce qui e
» étonnant, de gens occu
» ment, les uns à prépar
» propres à piquer le goû
» la gourmandiſe, les au
» la tête par des friſures
» & je n'en vois aucune
» culture. [a] Cependant
» paſſer de tout le reſte
» publique a été lonten
» ſans tous ces arts frivo
» n'eſt pas poſſible de
» labour de la terre, puiſ
» dépend

» D'ailleurs y a-t-il
» plus honnête & plus
» conſerver ou d'augme
» trimoine ? Seroit-ce
» armes, pour amaſſer
» les toujours teintes d

infinité de personnes ? Ou celui du trafic, qui arrachant les citoiens à leur patrie, les expose à la fureur des vents & des flots, & les traîne dans un monde inconnu pour s'y enrichir ? Ou le [a] commerce de l'argent & l'usure, odieuse & funeste même à ceux qu'elle paroit secourir ? Oseroit-on comparer à aucun de ces moiens la sage & innocente Agriculture, que le seul dérangement de nos mœurs a pu rendre méprisable, & , par une suite nécessaire, presque stérile & sans fruit.

» Bien des gens croient que la stérilité de nos terres, beaucoup moins fertiles maintenant que dans les tems passés, vient ou de l'intempérie de l'air & des saisons, ou de l'altération des terres mêmes, lesquelles affoiblies & épuisées par un long & continuel travail, ne peuvent plus fournir leurs productions avec la même force & la même abondance. C'est une erreur, dit Columelle. Il ne faut pas s'imaginer que la terre, à qui l'Auteur

a An fœneratio probabilior sit, etiam his invisa quibus succurrere videtur ?



» appeller la mere comn
» parce qu'elle a toujou
» son sein & en enfan
» tout ce qui subsiste,
» craindre qu'elle tombe
» cité & la vieillesse com
» Ce n'est point à l'inten
» ni aux années qu'on do
» stérilité de nos terres,
» ment à notre faute &
» gligence : n'en accusc
» mêmes, qui abandonn
» claves des campagnes,
» de nos ancêtres étoi
» par les plus gens de b

Cette réflexion de C
roit fort solide, & est c
l'expérience. La terre c
(& il en faut dire autan
étoit déja très fertile qu

abylone. On ne voit point daus les ernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siécles elle est presque entiérement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, a que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

ARTICLE SECOND.

Du labour de la terre. Pays célébres chez les Anciens pour l'abondance du blé.

Je me borne, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

a Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi crediderunt, nec senio, sed nostra scilicet inertia minùs benignè nobis arva respondent. *Colum. l.* 2. *c.* 2.

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

Demoſth. in orat. contr. Lept. p. 546. Id. in Phorm. p. 946.

ATHENES tiroit tous les ans de Byzance ſeule, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé : c'eſt Démoſthéne qui nous l'apprend. Le médimne contenoit ſix boiſſeaux, & de ſon tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'eſt-à-dire cinquante ſols de notre monnoie. A combien d'autre villes & d'autres contrées la Thrace fourniſſoit-elle du blé, & combien par conſéquent devoit-elle être fertile ?

CE [a] N'EST POINT ſans raiſon que Caton le Cenſeur, à qui la gravité de ſes mœurs fit donner le ſurnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet c'eſt de là que Rome d'abord tiroit preſque tous ſes blés, ſoit pour la nourriture de ſes citoiens, ſoit pour l'entretien de ſes armées.

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reip. noſtræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit. . Itaque ad omnes res Sicilia provincia ſemper uſi ſumus; ut, quicquid ex ſe poſſet efferre, id non apud eos naſci, ſed domi noſtræ conditum putaremus. *Cic. Verr* 3. n. 5.

On

)n voit dans Tite-Live que la Sardaine fournissoit aussi beaucoup de blé ux Romains.

Tout le monde sait combien le erroir d'Egypte, humecté & engraissé par le Nil, qui a lui tenoit lieu de aboureur, étoit fertile en blé. Quand Auguste l'eût réduite en province Ronaine, il prit un soin particulier du it & des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'étoient peu à peu remplis le limon, par la négligence des Rois l'Egypte, & les fit nétoier par les roupes Romaines qu'il y avoit laissées. Il en venoit réguliérement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capiale du monde étoit exposée à périr le faim. Elle se vit dans ce danger ous Auguste. Il ne restoit plus de blé ans la ville que pour trois jours. Ce rince, qui étoit plein de tendresse our le peuple, avoit résolu de se aire mourir par le poison, si les flotes u'on attendoit n'arrivoient avant expiration de ce tems. Elles arrivéent à propos, & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sa-

Sext. A Vict. in tome.

a Nilus ibi coloni vice fungitur, *Plin.*



ges précautions pour éviter un pareil danger.

Plin. l. 18. c. 8. L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ses contrées, où un boisseau de blé semé en terre en raportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui raporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épis : & il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

J'ai dit que d'abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maitresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient

partir de nombreuſes flotes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers : & quand la récolte manquoit dans une de ces provinces, l'autre venoit à ſon ſecours, & nourriſſoit la capitale du monde. Le blé, par ce moien, étoit d'un fort bas prix à Rome, & ne ſe vendoit quelquefois que deux as ou deux ſols le boiſſeau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'eſt ce qui faiſoit une partie des richeſſes de Carthage. La ſeule ville de Leptis, ſituée dans la petite Syrte, lui paioit en tribut chaque jour un talent, c'eſt-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe, les Ambaſſadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boiſſeaux de froment, & cinq cens mille d'orge. Ceux de Maſiniſſa en donnérent autant.

Liv. lib. 31. n. 50.

Id. l. 35. n. 62.

Id. l. 43. n. 6.

Il en fut de même pour Conſtantinople, lorſque le ſiége de l'Empire y eut été tranſporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immenſe qui les habitoit. L'Empereur Conſtantin faiſoit diſtribu[illegible] jour à Conſtantinople près [illegible]ngts

Socrat. l. 2. c. 13.

les gerbes, comme on le pratique encore dans bien des endroits.

Ils emploioient aussi divers moiens pour garder lontems le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

Lib. 1. de re rust. c. 5.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I.

Culture de la vigne. Vins célébres en Gréce & en Italie.

On juge aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'u-

Gen. 9. 20.

fage qu'on pouvoit faire du raifin en exprimant fa liqueur, & la confervant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *& aiant bu du vin il s'enivra*. Les payens ont tranfporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu; & ce qui eft dit de l'ivreffe de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portérent de proche en proche la vigne, & enfeignérent l'ufage qu'on en pouvoit faire. L'Afie fentit la premiére la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homére que du tems de la guerre de Troie le tranfport des vins faifoit partie du commerce. *Iliad. lib*

Le vin fe confervoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'eft-à-dire dans des peaux de bêtes; & ce dernier ufage continue encore dans les pays où le bois n'eft pas commun. On croit que c'eft aux Gaulois, établis le long du Po, que nous devons l'invention utile de conferver le vin dans des vaiffeaux de bois

exactement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peaux sujets à se découdre ou à se moisir.

Odyss. l. 9. 197. Il est parlé dans Homére d'un vin de Maronée en Thrace fort célébre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thraces de le boire pur. Aussi [a] n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. *Plin. l. 14. cap. 4.* Pline remarque que de son tems * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homére, & avoit vû que dans une mesure de vin, qui répond à nos trois demi-septiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poéte Grec.

Ibid. Le même Auteur parle de vins fort célébres dans l'Italie, qui portoient le

[a] Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. *Horat. Od. 27. lib. 1.*

* *C'est le célébre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.*

[illegible]m d'Opimius, sous le Consulat du-quel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c'est-à-dire depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en méloit une très modique quantité avec d'autres vins, ausquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuse de force & de douceur. Quelque [a] grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le Consulat d'Opimius, ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faisoit plus grand cas; &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déja trop vieux pour être supportables.

La Gréce & l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étoient particuliérement par l'excellence des vins.

Dans la Gréce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célébres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace parle sou-

a Atqui eæ notæ sunt optimæ. Credo: sed nimia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. *Cic. in Brut. n.* 287.

vent de ceux de Lesbos, & les [a] représente comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation : jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette Ile qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous [b] ces vins de Gréce étoient si estimés, & d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en bûvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

Athen. l. 1. 26. 32.

Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multipliérent dans les siécles suivans, & il

Plin. l. 14. 12.

a Hîc innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra. *Od. 17. lib. 1.*

b Tanta vino Græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur... L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel Græcum vinum daretur. *Plin. ex Varr. lib. 14. c. 14.*

y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Gréce, dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts & des sciences. Ce [a] furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirérent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La coutume [b] ancienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher * les vignes à des arbres, & sur tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles

a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. *Liv. l.* 5. *n.* 33.

b In campano agro vites populis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. *Plin. l.* 14. *c.* 1.

* *De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on* marie *les arbres aux vignes :* Ergo aut adulta vitium propagine Altas *maritat* populos. *Il appelle* veufs *ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées :* aut vitem *viduas* ducit ad arbores. *Enfin il donne le nom de* Célibataires *aux arbres, ausquels on ne joint jamais la vigne :* platanusque *cœlebs* Evincet ulmos. *Epod.* *Od.* 5. *l.* *Od.* 15. *l.*





portoient leurs branches : ce qui faisoit un très bel effet, & donnoit un spectacle trèsagréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les [a] vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons, qui donnoient toute leur application & tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la [b] réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entiérement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vigne-

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles. *Horat. Od.* 20. *lib.* 1.

b Quod jam intercidit incuria coloni... Cura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiæ potiùs quàm bonitati studentium. *Plin. l.* 14. *c.* 6.

ns, lesquels, aveuglés par l'appas
l'espérance du gain, songérent plus
recueillir beaucoup de vin, qu'à l'a-
oir bon.

Pline cite plusieurs exemples de l'ex- Plin. l. 14 c. 3.
rême différence que met dans un mê-
ne terroir celle de la culture. Entre
utres, un célébre Grammairien, qui
ivoit du tems de Tibére & de Clau-
e, avoit acheté à fort bas prix un vi-
noble négligé depuis lontems par ses
nciens maîtres. Le soin extraordinai-
e qu'il en prit, & la façon singuliére
lont il le cultiva, y apportérent en
ssez peu d'années un changement qui
enoit du prodige, *ad vix credibile mi-
raculum perduxit*. Un succès si prodi-
gieux, au milieu des autres vignes qui
étoient presque toujours stériles, lui
ttira l'envie de tous ses voisins, &,
pour couvrir leur paresse & leur igno-
rance, ils l'accusérent de magie & de
sortiléges.

Parmi tous les vins de Campanie Athen. l. p. 26.
dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit
extrémement recherché. Il avoit beau-
coup de force & d'âpreté, & n'é-
toit potable qu'après avoir été gardé
dix ans au moins. Pour adoucir sa ru-
desse, & domter son austérité, on em-



ploioit le miel, ou on le méloit avec du vin de Chio; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en raporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

Athen. l. 10. p. 429. Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrérent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans : mais [a] pour les femmes, l'usage leur en étoit absolument

a Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur : quia pro-

endu; & la raiſon de cette défenſe
it, que l'intempérance en ce genre
it conduire aux derniers crimes.
iéque ſe plaint avec amertume, de
que de ſon tems cette coutume
it preſque généralement violée.
a complexion foible & délicate
s femmes, dit-il, n'a point changé:
is leurs mœurs ont changé, & ne
it plus les mêmes. Elles ſe piquent
porter l'excès du vin auſſi loin que
hommes les plus robuſtes. Elles
ſſent, comme eux, les nuits entiéres
table: & tenant à la main une cou-
pleine de vin pur, elles font gloire
les défier, & même, ſi elles le peu-
nt, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un
it au ſujet des vignes, qui pouvoit
oir un juſte fondement. Une année
int rendu beaucoup de vin & très
u de blé, il crut qu'on avoit plus de
n de l'un que de l'autre; & ſur cela
ordonna qu'on ne planteroit plus au-
ne nouvelle vigne dans l'Italie, &
e dans les provinces on arracheroit

Sueton. in Domitian. c. 7.

us à libero patre intem-
ntiæ gradus ad incon-
um venerem eſſe con-
it. *Val. Max. l. 2. c. 1.*

a Non minùs pervigi-
lant, non minùs potant;
& mero viros provocant.
Senec. epiſt. 95.

au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu'il obtint, non seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit, fut qu'on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoi qu'il fît, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

Philostr. vit. Apollon. l. c. 17.

Suet. in Domitian. c. 14.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet Empereur, qui, après plusieurs guerres, avoit établi une solide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas

ur l'oisiveté, & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats, n'aiant rien à faire, ne se portassent à des séditions; Probe, de même, emploia les gens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens & aux Espagnols, d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde.

§. II.

Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.

AVANT que de finir cet article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle, qui fait connoitre quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, & il fait un calcul exact des frais & du produit de sept arpens de vigne. Son

des divers accidens auſquels
eſt ſujette dans ces pays-ci,
pluies, coulure, qu'on n'a p
à craindre dans les pays chau
tez encore la cherté des tonn
les années abondantes, qui
la plus grande partie du prof
gnerons, & les entrées qui d
beaucoup le prix du vin.
Anciens même tout le mon
pas du ſentiment de Colume
ton à la vérité donnoit le
rang aux vignes, mais à
produiſoient d'excellent vi
quantité. En ſuppoſant ces c
ditions, on penſe encore
aujourd'hui. Pluſieurs don
préférence aux prairies; & l
cipale raiſon étoit que les f

culture des vignes en emportent
presque tout le produit.

II. *Frais nécessaires pour sept arpens de vigne.*

Ces frais sont:

1. Pour l'achat d'un esclave qui seul suffit pour cultiver sept arpens de vigne, huit mille sesterces.	1000 l.
2. Pour l'achat du fonds des sept arpens, sept mille sesterces.	875 l.
3. Pour les échalas, & autres dépenses nécessaires pour sept arpens, quatorze mille sesterces.	1750 l.
Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf mille sesterces.	3625 l.
4. Pour l'intérêt de ladite somme de 29000 sesterces à six pour cent pendant deux ans que la terre ne raporte point, & que cette somme est morte, trois mille quatre cens quatre-vingts sesterces.	435 l.
Le total de la dépense monte à 32480 sesterces.	4060 l.



lui il assure qu'il en tiroit réguliérement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cens douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vignerons, venoit sans doute de ce que les vignes étoient alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour se mettre par ce moien en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIÉME.

De la nourriture des bestiaux.

J'AI DIT que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui, par un

fumier abondant, fourniſſent à la terre les engrais qui lui ſont néceſſaires pour conſerver & renouveller ſes forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le [a] beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit ſi fort conſidéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoien, par cette raiſon ſans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un beſoin abſolu du ſecours de cet animal.

Plus [b] on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des beſtiaux produiſoit des revenus conſidérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domeſtique montre combien le devoient être ſes troupeaux, ni de Laban ſon petit neveu; l'Ecriture nous *Job.* 1. &

a Bos, laborioſiſſimus hominis ſocius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale eſſet bovem necaſſe, quàm civem. *Colum. in præf. l. 6.*

b In ruſticatione vel antiquiſſima eſt ratio paſcendi, eademque quæſtuoſiſſima. *Ibid.*

fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de beufs, & cinq cens ânesses.

C'est par là que la Terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit presqu'incroiable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

Reg. 3. 4. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israel, se faisoit paier chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays !

II. *Paralip.* XVI. 10. L'Ecriture Sainte, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, & des logemens fortifiés de

de tours, pour y retirer les bestiaux & les pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté; & il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes, travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particuliére qu'il accorda à tous ceux qui étoient emploiés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit son régne un des plus opulens qu'on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture Sainte, » parce » qu'il se plaisoit fort à l'agriculture. » *Erat quippe homo agricultura deditus.* Le texte hébreu est encore plus fort : *quia diligebat terram.* » Il aimoit la » terre » : Il s'y plaisoit : peutêtre la cultivoit-il de ses propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec soin & avec intelligence étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le peuple ; ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

II. Paralip. xxxii. 29. L'Ecriture dit aussi du saint Roi Ezéchias *qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes sortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très considérable dans un pays qui en nourrissoit une multitude presque sans nombre. Aussi voions-nous que la tonte des brebis étoit un tems de festin & de réjouissance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faisoient aussi la richesse des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulisse dans Homére. Il en étoit de même chez les Romains, & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en beufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu'un aussi savant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit

pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chevres, truies : *greges*. Il passe ensuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux : *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la basse cour, *villaticæ pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail : & Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages. *Colum. fat. l. 6*

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, & ne lui pro-

duiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison & à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au dehors, & à le porter lui-même dans ses voiages. Plusieurs d'entr'elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes même les plus exquises; & lui fournissent la riche matiére de toutes les étoffes dont il a besoin pour se vêtir, & mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, & de troupeaux, est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus estimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit seul, le laisseroit périr de faim, de soif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un seul coup d'œil tous ses biens; &, sans sortir de son petit domaine, il trouve sous sa main des richesses immenses & innocentes, qu'il reconnoit sans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde aussi comme le fruit de ses travaux, & qui, par cette raison, lui deviennent encore plus agréables.

§. V.

Innocence & agrément de la vie rustique & de l'Agriculture.

LE REVENU & le profit qui revient de la culture de la terre, n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie [a] rustique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie sage & heureuse; qui porte l'homme à la justice, à la tempérance, à la sobriété, à la sincérité, en un mot à toutes les vertus; & qui le met comme à l'abri de toutes les passions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir, & d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe, l'avarice, l'injustice, la violence, l'ambition, compagnes presque insépa-

[a] In urbe luxuries creatur: ex luxuria existat avaritia necesse est: ex avaritia erumpat audacia: indè omnia scelera ac maleficia gignuntur... In rusticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita istiusmodi maleficia gigni non solent... Cupiditates porro quæ possunt esse in eo, qui ruri semper habitarit, & in agro colendo vixerit? quæ vita maximè disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta... Vita autem rustica, parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. *Cic. pro Rosc. Amer. n.* 39. & 75.

rables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes villes qui en fournissent la matiére & l'occasion: la vie dure & laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux Poétes de feindre que c'est là qu'Astrée déesse de la justice, en quittant la terre, a fait sa derniére demeure.

On voit dans Caton une formule de priéres pour les gens de la campagne, où l'on reconnoit des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, & s'adressoient à lui dans tous leurs besoins temporels, parce qu'ils savoient qu'il présidoit à tout, & que tout dépendoit de lui. J'en raporterai une bonne partie, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appellée *Solitaurilia*, & selon d'autres *Suovetaurilia*, où les paysans faisoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations & des sacrifices.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je » vous prie & vous conjure de nous » être propice & favorable, à moi, » à ma maison, à tous mes domesti» ques, pour ce qui fait le sujet de

» la présente procession dans mon
» champ, dans ma terre, & dans
» mon fonds : d'empécher, de dé-
» tourner, & d'éloigner de nous
» les maladies connues & inconnues,
» les désolations, les orages, les ca-
» lamités, les intempéries de l'air :
» de faire croître & parvenir à bien
» nos légumes, nos blés, nos vignes,
» nos arbres : de conserver les pas-
» teurs & les troupeaux : de nous
» accorder la conservation de la vie,
» & de la santé à moi, à ma mai-
» son, & à tous mes Domestiques. «
Quelle honte que des Chrétiens, & souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de les de mander à Dieu, & qu'ils rougissent de l'en remercier ! Chez les payens tous les repas commençoient & finissoient par des priéres : elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur les devoirs du Maître ou du Fermier par raport aux domestiques, qui paroit plein de raison & d'humanité. *Colum. l. c. 8.*
» Il faut, dit-il, avoir soin qu'ils
» soient bien vétus, mais sans déli-
» catesse : qu'ils soient à l'abri du vent,

» du froid, de la pluie. Dans les or-
» dres qu'on leur donne, il faut gar-
» der un juste * tempérament entre
» une douceur trop relâchée & une
» dureté excessive, leur faire plus
» craindre qu'éprouver la sévérité du
» châtiment, les empêcher de mal
» faire par l'assiduité & la présence:
» car l'habileté consiste à prévenir les
Id. lib. 11. cap. 1. » fautes, au lieu de les punir. Quand
» ils sont malades, avoir attention
» qu'ils soient bien soignés, & qu'ils
» ne manquent de rien : c'est le moien
» sûr de les affectionner au service. «
Il désire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves qui travailloient souvent chargés de chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

Colum. l. 11. in præf. Ce qu'il dit à l'occasion de la Fermiére est très remarquable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prétassent un mutuel secours, & pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particuliéres. L'un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud & au froid, d'entre-

* *C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres.*

prendre des voiages, de soutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'est-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes: tous exercices qui demandent un corps robuste & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces ministéres, est réservée pour les affaires du dedans. La garde de la maison lui est confiée: & comme le caractére propre de cet emploi est l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille presque toujours au dehors, & qu'il est souvent obligé de repousser l'injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage. Aussi[a] de tout tems, & chez les Grecs & chez les Romains, le gouvernement domestique est dévolu aux femmes, de sorte que les maris, après avoir satisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maison libres

[a] Nam & apud Græcos, & mox apud Romanos usque in patrum nostrorum memoriam, ferè domesticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forensium exercitationum omni cura deposita patribus-familias intra domesticos penates se recipientibus.

de tous ſoins, & y trouvent un parfait repos.

C'eſt [a] ce qu'Horace décrit ſi élégamment dans une de ſes Odes. » La » femme du Fermier, recommandable par une chaſte pudeur, (telles » que ſont les Sabines & les Apuliennes brulées par les ardeurs du ſoleil) prend de ſon côté le ſoin de » la maiſon & des enfans : elle enferme ſes troupeaux dans les parcs » pour en traire le lait : elle ne manque pas de tenir le feu tout prêt à » l'arrivée de ſon mari fatigué, & de » ſervir, avec des vins de l'année, » des mets que lui fournit ſon champ, » ſans qu'elle ſoit obligée de les acheter.

Il ſemble que les Anciens aient travaillé à ſe ſurpaſſer eux-mêmes en traitant cette matiére, tant elle leur

a Quòd ſi pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut peruſta ſolibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum,
Laſſi ſub adventum viri,
Claudenſque textis cratibus lætum pecus,
Diſtenta ſiccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet : &c. *Horat. Epod.* 2.

fournit de belles pensées & de riches expressions. » Trop [a] heureux, s'é-
» crie Virgile, habitans de la campa-
» gne, s'ils connoissent leur bonheur;
» à qui la terre, loin du tumulte des
» armes & de la discorde, prodigue
» ses fruits, nourriture simple & na-
» turelle, qui est la juste récompense
» de leurs travaux! Là régne une paix
» tranquille, & une simplicité de
» mœurs qui ignore toute fraude &
» toute tromperie. Là se trouvent une
» merveilleuse variété d'innocentes
» richesses, un doux loisir dans une
» fertile demeure, de vastes & belles
» campagnes; de fraîches grottes, des
» sources d'eau vive, de sombres fo-
» rêts où l'ombre des arbres invite

a. O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non, &c.
At secura quies, & nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt: illic saltus, ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus:
Sacra Deûm, sanctique Patres. Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
Virg. Georg. lib. 2.

» au sommeil. Il n'est pas jusqu'au
» mugissement des vaches qui ne fasse
» plaisir. On y voit une Jeunesse en-
» durcie au travail & accoutumée à
» une vie sobre & frugale. Mais ce
» qu'on y admire le plus, est un pro-
» fond respect pour les dieux, & après
» eux pour les peres & les meres. En
» un mot, c'est là que la Justice,
» lorsqu'elle a quitté la terre, a fait
» son dernier séjour.

La belle description que fait Cicéron dans son traité de la Vieillesse, de la maniére dont le blé & le raisin arrivent, par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même & le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne & dans une piéce de blé, jusqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre soient portés & mis en sûreté dans les celliers

& dans les greniers? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voila ce qui rend le séjour de la campagne si agréable & si délicieux, & ce qui en fait l'objet des desirs des Magistrats, & des personnes occupées d'affaires sérieuses & importantes. Las & fatigués des soins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace : » O [a] campagne, quand te » vérai-je? quand me sera-t-il permis » d'aller oublier dans ton sein toutes » mes occupations & mes inquiétu- » des, ou en m'amusant à la lecture » des Anciens, ou en goûtant le plai- » sir de ne rien faire, ou en me li- » vrant à la douceur du sommeil? « On y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble, selon la belle expression du même Poëte, que [b] la campagne nous rend à nous-mêmes en

a O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
Horat. Sat. 6. lib. 2.

b Villice sylvarum, & mihi me reddentis agelli.
Epist. 14. lib. 1.
Vivo & regno, simul ista reliqui, &c.
Epist. 10. lib. 1.

nous tirant comme de servitude, & que c'est là proprement vivre & régner. On entre, pour ainsi dire, en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, & l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent, [a] rejettant la faute tantôt sur les trop grandes pluies, tantôt sur les excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du froid : c'est Horace qui leur préte ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condanné ; mais que j'en ai en vûe une autre, destinée à faire son plaisir, & à l'occuper agréablement ; parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puisqu'il l'avoit commandée à Adam aussi tôt après l'avoir formé. En effet elle semble nous retracer une image du paradis terrestre, & se ressentir en quelque

a Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
Horat, Od. 1. lib. 3.

sorte de l'heureuse simplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voions que dans tous les tems elle a fait le divertissement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puissans. Sans parler des fameux jardins suspendus, qui faisoient l'ornement de Babylone ; l'Ecriture nous apprend qu'Assuérus (c'est le même que Darius fils d'Hystaspe) avoit planté une partie des arbres de son jardin, & qu'il le cultivoit de ses mains roiales : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti & nemoris, quod regio cultu & manu consitum erat.* On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre, qui admiroit la beauté, l'économie, & la disposition de ses jardins : Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les allignemens, & qu'il avoit planté plusieurs arbres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus : mei sunt ordines, mea descriptio : multa etiam istarum arborum mea manu sunt sata.*

Esther. 1. 5

Cic. de Senect. n. 59.

On voudroit, si cela étoit possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte

d'illuſion, en tranſportant, pour ainſi dire, la campagne au milieu des villes: non une campagne ſimple & preſque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art; mais une ſorte de campagne peignée, ajuſtée, embellie, j'ai preſque dit fardée. J'entends parler de ces jardins ſi ornés & ſi élégans, qui offrent aux yeux un ſi doux & ſi brillant ſpectacle. Quelle beauté, quelle richeſſe, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! Il [a] ſemble, à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à ſe ſuccéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre attentive à plaire à ſon maître, cherche à perpétuer ſes préſens, en lui paiant toujours dans chaque ſaiſon de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un eſprit curieux, & encore plus à un eſprit religieux!

Pline, après avoir reconnu qu'il

a Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad veſcendum, tam varia, tamque jucunda gignit: neque ea uno tempore anni, ut ſemper & novitate delectemur, & copia! *Cic. de nat. deor. l. 2. n. 131.*

n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroiable abondance & cette merveilleuſe diverſité de richeſſes & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en ſe jouant, & avec une ſorte de complaiſance ; ajoute une remarque bien ſenſée & bien inſtructive. Il [a] fait obſerver la différence que la nature a miſe pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres, deſtinés à nourrir l'homme par leurs fruits, & à entrer dans la conſtruction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des ſiécles entiers. Aux fleurs & aux odeurs, qui ne ſervent qu'au plaiſir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées, comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat, paſſe & ſe flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette derniére penſée d'une maniére bien vive, en déplorant la mort d'une perſonne qui

a Quippe reliqua uſus alimentique gratiâ genuit : ideoque ſecula annoſque tribuit iis. Flores verò odoreſque in diem gignit : magna, ut palam eſt, admonitione hominum, quæ ſpectatiſſimè floreant, celerrimè marceſſere. *Plin. l.* 21. *c.* 1.




joignoit à une grande jeunesse une extrême beauté :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un raport immédiat à Dieu & à la justice, la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit, comme on l'a vû, celle du premier homme encore juste & fidéle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux tems, d'innocence & de péché, elle lui a été commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins

a Ne oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo. „ *Ne fuiez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Très-haut.* Eccli. 7. 16.

l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté, on laisse dans la misére tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.



CHAPITRE SECOND.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantage du Commerce.

ON PEUT dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le Commerce est le plus solide fondement de la société civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moien, le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins

lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer & des riviéres, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une maniére si merveilleuse, en leur [a] enseignant à conduire & à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire servir à leurs usages & à leurs besoins. Il a joint ainsi les peuples les plus éloignés, & il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines & les artéres.

Ce n'est là qu'une foible & légére idée des avantages que le Commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en

a Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum scientiam. *Cic. de nat. deor. l. 2. n. 152.*

ſcendant dans quelque détail, quel-
merveilles n'y découvriroit-on pas?
ais ce n'eſt pas ici le lieu de le faire.
me borne à une ſeule réflexion,
i me paroit bien propre à faire con-
itre en même tems & la foibleſſe &
grandeur de l'homme.
Je le conſidére d'abord dans le plus
it point d'élévation où il puiſſe
iver, je veux dire ſur le trône:
é dans de ſuperbes palais, envi-
nné de tout l'éclat de la majeſté
ale, reſpecté & preſque adoré par
foule de Courtiſans qui trem-
nt devant lui, placé au centre
richeſſes & des plaiſirs qui s'of-
nt à lui à l'envi, ſoutenu par des
nées nombreuſes qui n'attendent
ſes ordres pour agir. Voila le
nble de la grandeur humaine.
is ce Prince ſi puiſſant & ſi terri-
, que devient-il, ſi le Commerce
nt à ceſſer tout d'un coup, s'il eſt
luit à lui ſeul, à ſon induſtrie, &
es propres efforts? Iſolé de la for-
, ſéparé de ce pompeux dehors
i n'eſt point lui-même, & qui lui
abſolument étranger, privé du
ours des autres, il retombe dans
miſére & l'indigence où il eſt né,

&, pour dire tout en un mot, il n'est plus rien.

Considérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre; renfermé dans une petite maison; réduit, pour sa nourriture, à un peu de pain, de vin, & de viande; couvert des vêtemens les plus simples; & jouissant dans sa famille, non sans peine, des autres commodités de la vie. Quelle solitude en apparence! quel abandon général! quel oubli de la part de tous les autres mortels! On se trompe infiniment, lorsqu'on pense de la sorte. Tout l'univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vétir, pour le nourrir. C'est pour lui que les manufactures sont établies, que les greniers & les celliers sont remplis de blé & de vin, que les différens métaux sont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'est pas jusqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empressent de faire passer jusqu'à lui au travers des mers les plus orageuses. Voila les secours que le Commerce, ou plutôt, pour parler plus juste, que la Providence divine, tou-

jours occupée de nos besoins, procure sans cesse par le Commerce à chacun de nous en particulier : secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophéte, dans les transports d'une vive reconnoissance : *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui?* Ps. 8.

Il seroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai : mais en profitons-nous moins de leur travail? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vûe que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions ; & qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers? La pauvreté ou la cupidité y suppléent,

& se chargent de ces travaux pé[nibles]
mais utiles. Par là on voit que t[ous les]
hommes, riches ou pauvres, pu[issans]
ou foibles, Rois ou sujets, sont [dans]
une mutuelle dépendance les uns [des]
autres pour les besoins de la vie[; le]
pauvre ne pouvant vivre sans le [se-]
cours du riche, ni le riche sans le tr[a-]
vail du pauvre. Et c'est le Commerce
qui, à la faveur de ces différens in-
térêts, fournit le genre humain de tou-
tes ses nécessités, & même de toutes
ses commodités.

ARTICLE SECOND.

Antiquité du commerce. Lieux & ville[s] où il a été le plus célébre.

Il est fort vraisemblable qu[e le]
Commerce n'a guéres moins d'a[nti-]
quité que l'Agriculture. Il a [com-]
mencé, comme cela étoit na[turel,]
entre particuliers, les homme[s s'en-]
tr'aidant les uns les autres de c[e qu'ils]
avoient chacun d'utile ou de né[cessaire]
pour la vie. Caïn sans doute [fournis-]
soit à Abel des blés & des [fruits de]
la terre pour sa nourriture; [& Abel]
en échange, fournissoit à [Caïn des]
peaux & des laines pour s'e[n vêtir.]

des laitages & peutêtre des viandes pour sa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens usages nécessaires à l'usage commun de la vie, & pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vétir, pour se loger. Le Commerce ensuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes & les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, & après le déluge pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un *Gen.* xxv
exemple fort ancien de trafic dans 25.
ces caravanes d'Ismaélites & de Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pays là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps

des hommes après leur mort avec un grand soin & de grandes dépenses.

Homére a nous apprend que l'usage des tems héroïques du siége de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII[e] Livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des beufs, & d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'Histoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'Orient par la mer Rouge : &

a Quantum feliciore ævo, cùm res ipsæ permutabantur inter se se, sicut & Trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratia inventa. Alios coriis boum, alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. *Plin. l.* 33. *c.* 1.

les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérirles Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituroient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie, & qui faisoient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mélés; & s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par raport au Commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués; & ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une nation

Herod. l. c. 1.

est capable de s'élever par les seules ressources du Commerce.

Ces peuples n'occupoient qu'une lisiére assez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers succès de son Commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagérent de ce défaut. Ils avoient sur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports, particuliérement celui de leur Capitale; & ils étoient nés avec un génie si heureux pour le Négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du Commerce de mer, sur tout de celui qui se fait par des voiages de long cours.

Les Phéniciens furent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellens bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de tems de nombreuses flotes marchandes, qui ha-

hardérent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se bornérent pas aux côtes & aux ports de la mer Méditerranée, ils entrérent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le désir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jetter au dehors quantité de peuplades, & particuliérement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l'esprit Phénicien par raport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination, & par la gloire de ses expéditions guerriéres.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la navigation avoient élevé la ville de Tyr, la rendit si célébre, qu'on auroit peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en raportent les Auteurs profanes, si les Prophétes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr,

Ezech. c. 27. 4-10. dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de ſon pouvoir, eſt un Vaiſſeau ſuperbe. Le corps du bâtiment eſt fait du bois précieux des ſapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ſes mats. Ses rames ſont coupées dans les forêts de Baſan. L'Ivoire des Indes eſt emploié pour faire les bancs de ſes rameurs. Ses voiles ſont de fin lin d'Egypte tiſſu en broderie, & ſon pavillon eſt d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad ſont ſes rameurs. Les Perſes, les Lydiens, & ceux de la Libye lui ſervent de ſoldats, & ſes pilotes ſont les plus ſages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophéte, par ce langage figuré, a deſſein de nous montrer la puiſſance de cette ville. Mais il le fait d'une maniére encore plus énergique par le détail circonſtancié des différens peuples qui entroient dans ſon commerce. Il ſemble que les marchandiſes de toute la terre fuſſent raſſemblées dans cette ſeule ville, & les autres peuples paroiſſent moins ſes alliés que ſes tributaires.

Id. v. 12-24. Les Carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes ſortes de

richeſſes, & rempliſſoient ſes marchés d'argent, de fer, d'étain & de plomb. La Gréce, [a] Tubal, & Moſoch lui amenoient des eſclaves, & des vaſes d'airain. Thogorma [b] des chevaux, & des mulets : [c] Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébéne. Les Syriens y expoſoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la ſoie, & toutes ſortes de marchandiſes précieuſes. Les peuples de Juda & d'Iſrael y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la réſine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de ſuperbes tapis pour s'aſſeoir. L'Arabie, [d] & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs

a Tubal & Moſoch. *L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier déſigne les Moſcovites, l'autre ſans doute en étoit voiſin.*

b Thogorma. *La Capadoce, d'où ſortoient les chevaux les plus eſtimés, dont les Empereurs ſe réſervérent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.*

c Dédam, *Peuple d'Arabie.*

d L'Arabie, *déſerte.* Cédar *étoit dans le voiſinage.*

béliers, & leurs boucs : Saba[a] & Réma les plus excellens parfums, les pierres précieuses, & l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différens peuples dont il est parlé dans Ezéchiel : ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par raport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit-elle comme la ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadême ; que les plus illustres Princes de l'univers étoient ses correspondans, & ne pouvoient se passer de son tra-

a Saba & Réma. *Peuples de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses & les aromates de ces peuples.*

fic ; que les riches négocians qu'elle renfermoit dans son enceinte étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam ; cujus negociatores principes, institores ejus inclyti terræ ?* *Isai.* 23

J'ai raporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siége de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand l'aiant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer lontems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en

égale diſtance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée ; & les côtes d'Afrique, où elle étoit ſituée, région vaſte & fertile, lui fourniſſoient abondamment les blés néceſſaires pour ſa ſubſiſtance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la navigation qu'ils avoient apporté de Phénicie, acquirent une ſi grande ſcience de la mer, qu'en cela, ſelon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une ſi grande puiſſance, qu'au commencement de la troiſiéme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui cauſa leur ruine entiére, Carthage avoit ſept cens mille habitans, & trois cens villes de ſa dépendance dans le ſeul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non-ſeulement de toute cette liſiére qui s'étend depuis la grande Syrte juſqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Eſpagne, qu'ils avoient preſque toute conquiſe, Aſdrubal, qui y vint comman-

Polyb. l. 6. 494.

der après Barca pere d'Annibal, y avoit fondé Carthagéne, une des plus célébres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité auroit tiré de grandes lumiéres des deux monumens illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voiages de Hannon qui est qualifié Roi des Carthaginois, & de Himilcon, si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voiages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; & le second, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces Ecrits.

Ce peuple n'épargnoit ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit là son unique étude. Les autres arts & les sciences n'étoient point cultivées à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel esprit. On n'y faisoit profession ni de poésie, ni d'éloquence, ni de philosophie. Les jeunes gens, dès leur en-

sance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voiages sur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une succession dans les familles, & faisoit la meilleure partie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutoient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant, & fît de si merveilleux progrès.

Aussi le Commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesses & de puissance, qu'il falut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, toutes deux cruelles & douteuses, pour domter cette rivale; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir & la subjuguer entiérement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce, & qui pendant un si long tems l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été *plus* puissante sur mer, que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune commença dès lors à décliner.

L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur couta cher de s'être ennuiés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le Commerce avoit peuplé d'une si grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de soldats; & de leurs plus sages & plus heureux Négocians, il se forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurérent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt suivie de sa ruine entiére.

La prise de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie qui la suivit de près, causérent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établissement est, sans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus sage, & le plus utile dessein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver

une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes es marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée: & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes, le secours des Caravanes, si commodes pour la sureté des Marchands, & pour le transport des marchandises.

Voila ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes & un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, aiant deux entrées, où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes

les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; & bientôt ils le portérent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, lesquelles, pendant un très long tems, avoient fait presque seules & rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flotes, dont Athénée fait un dénombrement & une description, qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient emploiés au service de son Etat & à l'avancement du Commerce. Il possédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du roiaume d'Egypte dans l'Afrique,

Athen. l p. 203.

dans l'Ethiopie, dans la Syrie; & au delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades, & possédant dans ses Etats près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient, & pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, & fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands & des voiageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Tome VII. 440.

Ce fut cette commodité de l'entrepôt des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses: richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie, montoient chaque année à plus de trente sept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

Cit. apud Strab. l. 17. 798.

Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été ſans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuſes pour le Commerce. Il s'exerça auſſi avec ſuccès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marſeille, & dans pluſieurs autres villes particuliéres.

ARTICLE TROISIEME.

Objet & matiére du Commerce.

LE PASSAGE d'Ezéchiel que j'ai cité au ſujet de Tyr, renferme preſque tout ce qui faiſoit la matiére de l'ancien Commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamans, & toutes ſortes de pierres précieuſes; la pourpre, les étoffes, les toiles; l'ivoire, l'ébéne, les bois de cédre; la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums; les eſclaves, les chevaux, les mulets; le froment, le vin, les beſtiaux; enfin toutes ſortes de marchandiſes précieuſes. Je ne m'arrêterai ici qu'à ce qui regarde les Mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent; les perles, la pourpre, la ſoie; & je ne traiterai que fort légérement toutes ces ma-

tiéres. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Or & de l'Argent, extraite du XXXIIIe Livre de Pline, & imprimée à Londres.

§. I.

Mines de FER.

IL EST CERTAIN que l'usage des métaux, particuliérement du fer & du cuivre, est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paroit pas que dans les premiers siécles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensérent à bâtir des maisons, à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d'acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence

nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvérent établis dans les pays qui les produisent, ne furent pas lontems sans en connoitre l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il seroit curieux de savoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, & envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun raport apparent & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvoient tirer? C'est faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent, mé-

ritent bien, ce ſemble, que l'on y reconnoiſſe le concours & la bonté de la Providence. Il eſt vrai qu'elle ſe plait ordinairement à cacher ſes plus merveilleux bienfaits ſous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement ſous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoiſſance qu'elle ſe montre moins. C'eſt une vérité que les payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déja obſervé.

Il eſt remarquable que [a] le fer, qui eſt de tous les métaux le plus néceſſaire, eſt auſſi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choſes dans Pline ſur la maniére dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je ſuis obligé d'avoir recours à ce qu'en diſent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs

a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur.... Metallorum omnium vena ferri largiſſima eſt. *Plin. l.* 34. *c.* 14.

quelque légére idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l'antiquité.

La matiére d'où se tire le fer (en termes de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, & quelquefois en grains détachés les uns des autres, & de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matiére, après qu'on l'a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échaufé par un feu de charbon dont l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser & baisser, & dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matiére fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, &




de Castine, qui est une espéce de pierre blanche, sans laquelle la mine bruleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués, comme de douze heures en douze heures, & quand il y a une quantité suffisante de matiére fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, & qui n'étoit bouché qu'avec du mortier; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme de la longueur d'environ quatorze ou quinze piés. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse*, qui est une grosse piéce de cette matiére pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres, & qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appellé *la rafinerie*, où par le moien du feu qui la purifie, & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangéres, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles piéces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à

e fourneau, paſſent de là à un autre
ommé *chauſerie* ou *martellerie*; où,
près un nouvel épurement par le feu,
n en forge des barres avec l'aide d'un
ros marteau peſant quelquefois juſ-
u'à quinze cens livres, & mis en
ouvement, comme les autres, par
les roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine
ompoſée de différentes roues aſſem-
lées avec un art merveilleux, où
es mêmes barres de fer, quand on
es deſtine à certains uſages, ſont
out d'un coup ſéparées en ſept où
uit verges ou baguettes d'environ
n demi-pouce d'épaiſſeur. C'eſt ce
u'on appelle *la fenderie*.

Dans quelques endroits, au lieu de
ormer *une gueuſe* de la matiére qui
ort du premier fourneau, pour la
éduire en fer, on ſe borne à la faire
ouler dans des moules diverſement
réparés, ſuivant la diverſité des ou-
rages qu'on veut fondre, comme des
armites, plaques de cheminées, &
utres uſtenciles de fonte.

L'ACIER eſt une eſpéce de fer
rafiné & purifié par le feu, qui le
rend plus blanc, plus ſolide & d'un
grain plus menu & plus fin. C'eſt de

tous les métaux le plus dur, quand il est préparé & *trempé* comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, & demande une grande attention de la part de l'Ouvrier, pour tirer du feu l'acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Stridentia tingunt Æra lacu.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchans, bien affilés: croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres ? Quelle distance d'une matiére si informe à des instrumens si polis & si luisans ! De quoi n'est point capable l'industrie humaine !

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1726.

M. de Reaumur observe, au sujet du fer, une chose qui paroit bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende presque jamais, aussi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, & le plomb : cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement, qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules, & qui en prend le plus exactement les impressions.

§. II.

§. II.

Mines de CUIVRE *ou* D'AIRAIN.

LE CUIVRE, qu'on nomme autrement l'Airain, est un métal dur, sec, pesant. On le tire des mines comme les autres métaux; & on l'y trouve, aussi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en séparer la terre qui y est mélée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par de grands feux, & l'on fait couler la matiére fondue dans des moules. Le Cuivre qui n'a eu que cette premiére fonte, est le Cuivre commun & ordinaire.

Pour [a] le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu'il a soutenu plusieurs fois le feu, & qu'on en a séparé les parties les plus grossiéres, on l'appelle *Rosette*, & c'est le Cuivre le plus pur & le plus net.

Le Cuivre naturel est rouge; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, est du Cuivre jauni avec la Calamine.

[a] Præterea semel recoquunt: quod sæpius fecisse bonitati plurimum confert. *Plin. l.* 34. *c.* 8.

La *Calamine*, qu'on nomme aussi [a] *Cadmie*, est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le Cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la maniére des briques : & ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir & augmenter la Rosette, ou Cuivre rouge.

Le Cuivre jaune est donc un mélange de Cuivre rouge avec de la Calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent selon la différente bonté du Cuivre. On l'appelle aussi *Léton*, & en latin *aurichalcum.*

Le *Bronze* est un métal factice, & composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de Cuivre rouge, & moitié de Léton ou Cuivre jaune. Dans le Bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

[a] Vena, [æris] quo dictum est modo, effoditur, ignique perficitur. Fit & è lapide ærofo, quem vocant *Cadmiam. Plin.* l. 34. c. 1.

La *Fonte* est aussi une espéce de Cuivre mélangé, qui ne différe du Bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jetter en bronze, est très ancien. On a eu en tout tems des vases de métal, & différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il faloit qu'à la sortie d'Egypte la fonte fût déja très commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avoit ses linéamens & sa figure, & qui représentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, & toutes sortes de vases pour le tabernacle, & ensuite pour le temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues, & jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres, ou fondus, ou battus, prit son origine en Orient aussi bien que l'idolatrie, & se communiqua ensuite à la Gréce, qui porta cet art à sa derniére perfection.

L'airain le plus célébre & le plus estimé chez les Grecs, étoit celui de [illegible], dont j'ai parlé ailleurs, &



celui de Délos. Cicéron les [a] joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appellé *authepsa*, où la viande se cuisoit avec très peu de feu & comme d'elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été emploié avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement l'or avant & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnoit au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixiéme roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme & à une empreinte particuliére. Et [b] comme alors les plus grandes richesses con-

a Domus referta vasis Corinthiis & Deliacis : in quibus est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. *Orat. pro Rosc. Amer. n.* 133.

b Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum : unde pecunia appellata. *Plin. l.* 33. *c.* 3.

fistoient en bestiaux, beufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, sur la premiére monnoie qui fut fabriquée; & elle fut appellée *pecunia*, du mot, *pecus*, qui signifie toutes sortes de bétail. Ce ne fut que sous le Consulat de Q. Fabius & de Ogulnius, cinq ans avant la premiére guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *as*, airain. De là ces expressions: *as grave*, (du cuivre pesant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain; *as alienum*, l'argent qu'on a emprunté, & beaucoup d'autres pareilles. *Plin. l. 3. c. 1.*

§. III.

Mines D'OR.

POUR TROUVER l'Or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois maniéres différentes. On le tire ou des riviéres, ou des entrailles de la terre en la creu[illegible] des ruines des mon- *Plin. l. 3 cap. 4.*

tagnes en les perçant & les bouleversant.

1. *Or tiré des riviéres.*

ON RAMASSE l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des riviéres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes: & [a] il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniére est le meilleur de tous, parce qu'aiant couru lontems sur les cailloux, ou sur l'aréne, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les riviéres que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail; qu'il étoit mélé avec le sable des riviéres; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils ornemens. On

Diod. l. 5.

a Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. *Plin.*

omme encore quelques riviéres en France qui ont conservé ce privilége ; le Rhin, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche Comté, la Céze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariége dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité les récoltes qu'on fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole : mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Mémoires de l'Acad des Sciences, an 1718.

2. *Or tiré des entrailles de la terre.*

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois *la Manne*, sorte de terre, qui par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoitre à ceux qui s'entendent aux Mines, qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se

* *On prétend que l'Arve, qui se jette dans le Rhône un peu au dessous de Genéve, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même.*

découvre, il faut en détourner l'eau; & creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enleve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, ensorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mélé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voila ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt: ita vocatur indicium. Alveus hic est: arenâ lavantur, atque ex eo quod sesedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum*: c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est*: c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur*: voila les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit*: voila le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Com*

Voyez le Dictionnaire du Commerce.

Plin. l. 33. cap. 4.

jectura capitur : voila l'agitation des matiéres, & l'écoulement de l'eau, & le ſable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois, que, ſans fouiller bien avant, on trouve l'or ſur la ſuperficie de la terre : mais ce bonheur eſt rare, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple. Car il n'y a pas encore fort lontems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette eſpéce ſous l'Empire de Néron, & en ſi grande quantité, qu'on en ramaſſoit juſqu'à cinquante livres par jour pour le moins. *Plin. ibid.*

Pour l'ordinaire, il faut creuſer bien avant, & former des canaux ſouterrains, où l'on trouve du marbre, & de petits cailloux envelopés de l'or même. On pouſſe ces canaux à droite & à gauche, ſelon le cours de la veine d'or ; & à l'égard de la terre qui demeure ſuſpendue par deſſus, on la ſoutient par de bonnes poutres d'eſpace en eſpace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'eſt-à-dire la glébe ou pierre métallique dont ſe forme l'or, qu'on appelle communément *Minerai*, on la caſſe, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait paſſer par le feu. Ce qui ſort le premier du fourneau, n'eſt encore nommé qu'ar-

gent : car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *Scoriæ* l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette ; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matiéres métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse, on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guéres d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matiére fondue.

On l'appelloit Tasconium.

Ce métal est bien précieux, mais coute des peines infinies. On emploioit au travail des Mines les esclaves, & les criminels condannés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour ni nuit ; qu'ils étoient traités avec la derniére dureté ; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes,

Diod. l. 5.

on choisissoit pour ce ministére des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

3. *Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.*

IL Y A une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce [a] sont des montagnes séches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard. *Plin. l. c. 4.*

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour : la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevas-

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*




ses qui l'éboulent, & qui accablent quelquefois les pauvres Mineurs:[a] ensorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premiéres dont j'ai parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voutes, qui soutiennent la montagne percée. Car on y trouve aussi de grandes masses de pierre; qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étouferoient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, & sur tout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces masses énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de se les donner ensuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boiau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours &

a Ut jam minùs temerarium videatur è profundo maris petere margaritas: tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

les nuits. Il n'y a que les derniers ouvriers qui voient la lumiére du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduisent leur boiau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé, & que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voutes situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'en suivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l'affaissement de la voute qui commence à crouler : & celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frape, avertit les travailleurs de se mettre en sureté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sappée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, & se brise avec un fracas épouvantable. Les [a] ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant l'or n'est pas encore trouvé, & quand ils ont com-

a Spectant victores ruinam naturæ : nec tamem adhuc aurum est. *Plin.*

mencé à percer la terre, ils ne sçavoient pas encore s'il y en avoit. L'espérance & l'avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'est là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il faut conduire l'eau des montagnes voisines & plus élevées par des détours d'un très [a] long espace, pour la lâcher ensuite avec impétuosité sur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela, il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés selon le terrain, & c'est ici où est le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait assez de force pour arracher l'or par tout où elle passe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, & qui l'empêchent de se dis-

[a] A centesimo plerumque lapide.

ſiper. Si ce ſont des rochers ſcabreux qui s'oppoſent au paſſage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des orniéres pour les planches, qui doivent reſſerrer & continuer le canal. Aiant amaſſé leurs eaux des montagnes voiſines les plus élevées, d'où ſe doit faire le jet, ils y creuſent de grands réſervoirs, larges de deux cens piés en quarré, & de la profondeur de dix piés. Ils y laiſſent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d'où ſe forme un torrent ſi violent & ſi impétueux, qu'il emporte tout, juſqu'à de groſſes pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pié de la Mine. Il faut y creuſer de nouveaux foſſés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, juſqu'à ce qu'il ſe décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échape, ils y pratiquent d'eſpace en eſpace de bonnes couches d'*Ulex*, ſorte d'arbriſſeau qui revient aſſez à notre romarin, mais plus âpre, & par conſéquent plus propre à re-

tenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé, pour retenir l'eau dans son lit; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des * chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les Mines.

L'Or qu'on tire de la sorte au pié des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les Mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a emploiées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

Plin. l. 33. c. 3. Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons.

* *Machines pour soutenir ces canaux faits de planches,*

C'eſt le ſeul de tous les métaux qui ne perd rien ou preſque rien par le feu, pas même dans les buchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en eſt que meilleur lorſqu'il y a paſſé pluſieurs fois. C'eſt auſſi le feu qui en fait l'épreuve : car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'eſt celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'eſt que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair, un feu de paille pour le réſoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très peu par l'uſage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain ſaliſſent les mains, & tracent des lignes noires ſur quelque matiére que ce ſoit; ce qui eſt une preuve qu'ils ſouffrent du déchet, & que leur ſubſtance ſe détache plus aiſément.

* *Strabon fait la même remarque, & il en apporte la raiſon.* Paleâ faciliùs liquefit aurum : quia flamma mollis cùm ſit, proportionem habet temperatam ad id quod cedit & facilè funditur; carbo autem multum abſumit, nimis colliquans ſua vehementia, & elevans. *Strab. l.* 3. *p.* 145.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l'or se conserve le mieux & en son entier sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulcres, & cela à travers tous les siécles. On voit des médailles frapées depuis plus de deux mille ans, qui paroissent comme sorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque [a], que l'or résiste aux impressions & aux morsures du sel & du vinaigre, qui résolvent & qui domtent toutes les autres matiéres.

Il [b] n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différens sens. Une once d'or, par exemple, se partage en sept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut; & chacune de ces feuilles a quatre doits en

a Jam contra salis & aceti succos, domitores rerum, constantia. *Plin.*

b Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosiùs dividitur, ut pote cujus unciæ in septingenas, & quinquagenas, pluresque bracteas, quaternûm utroque digitorum, spargantur. *Plin.*

carré de largeur. Ce que dit Pline est certainement bien admirable : mais nous verrons bientôt que nos Ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or se laisse filer & tisser comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine & sans soie,] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or : & Agrippine, mere de Néron, lorsque l'Empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or, sans aucune autre matiére.

Ce que l'on raporte de l'extrême petitesse & délicatesse de l'or & de l'argent réduits en fil, paroitroit incroiable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliére. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. AN. 1713

On sait, y est-il dit, qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moien de la filiére un cilindre d'argent couvert de feuilles

d'or ; & ce cilindre devient fil, & il est toujours doré, à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diamétre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Reaumur prouve que ce cilindre d'argent de 22 pouces vient par la filiére à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c'est-à-dire qu'il est devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie ; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cilindre qu'il étoit ; & en l'applatissant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatissement, au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conséquent il aura six vingts lieues. Cela doit paroitre une prodigieuse extension : & ce n'est encore rien.

Le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, & de vingt-deux pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai

ouve jusqu'à un cinquiéme d'argent, n lui donne le nom d'ELECTRE, on pourroit l'appeller de l'*Or blanc*, arce qu'il approche un peu de cette ouleur, & qu'il est plus pâle.) Il paoit que les peuples les plus anciens en isoient grand cas. Homére, dans la escription du Palais de Ménélas, le épeint tout brillant d'or, d'électre, 'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci e particulier, qu'il brille beaucoup lus à la lumiére des lampes que ni or ni l'argent. *Odyss. l. 4. v. 71.*

§. IV.

Mines D'ARGENT.

IL EN EST des Mines d'argent, our plusieurs choses, comme de elles d'or. On creuse la terre, & on ait de longs boiaux à droite & à gauhe selon le cours de la veine. Ce 'est point la couleur du métal qui ait naître l'espérance des travailleurs: ul éclat, nulle étincelle dans ces Mines, comme dans les autres. La erre qui renferme l'argent, est tantôt rousse, & tantôt cendrée: c'est ux ouvriers à la discerner par la pra- *Plin. l. 33. c. 6.*



tique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la * mine même de l'étain. On appelle cette mine *galena*, & on la trouve communément dans la veine des Mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matiéres, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent : mais le dernier surnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des Mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'Empire Romain. En effet, on en tiroit d'Italie, près de Verceil ; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup ; des Gaules, en divers endroits ; de l'Angleterre même ; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentorum*, & Colmar, *Argentaria* ; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie ; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid. Ce qu'il y a d'admirable dans les Mines d'argent, c'est que les travaux

* *La mine même de l'étain est cette matiére informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matiére du mot général de* Marcassite, *sur tout par raport à l'or & à l'argent.*

'aux qui y furent commencés par les ordres* d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cens ans, & que es fossés y ont conservé les noms de eux qui en firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de es Mines entr'autres, encore aujourd'hui existante & nommée *Bebulo*, elle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cens livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cens pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les peuples ** Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient aisément quand ils étoient parvenus au bout de la veine; c'est lorsqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui parle) on ait trouvé après l'alun, une veine

* *Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.*

** *Les peuples de Murcie & de Valence, qui faisoient partie du district de* Carthage la nouvelle.

tique. Pour l'argent m
fauroit l'affiner que pa
du plomb, ou avec la
de l'étain. On appelle
lena, & on la trouve
dans la veine des Mine
feu ne fait autre chose q
matiéres, dont l'une
plomb ou en étain, &
gent : mais le dernier
jours, parce qu'il est pl
près comme l'huile sur

On trouvoit des M
dans presque toutes le
l'Empire Romain. En
roit d'Italie, près de V
daigne, où il y en av
des Gaules, en diver
l'Angleterre même ; d
moin Strasbourg, qui
nom, *Argentorum*, &
gentaria ; de la Dalmati
nonie, qui est maintena
& enfin de l'Espagne &
où étoit le plus beau,

Plin. ibid. Ce qu'il y a d'admi
Mines d'argent, c'est

* *La mine même de l'étain est cette matiére informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme* | *cette* ... *ral* ... *par* ... *gent.*

[a]près, qu'en vain Dieu auroit formé
[da]ns le sein de la terre l'or, l'argent,
[l'a]irain, & le fer, s'il n'avoit enseigné
[au]x hommes par quel moien ils pou-
[vo]ient parvenir jusqu'aux veines qui
[ca]chent ces précieux métaux.

§. V.

[P]roduit des Mines d'or & d'argent, une [de]s principales sources de la richesse des Anciens.

ON CONÇOIT aisément que les [M]ines d'or & d'argent devoient pro[d]uire un gros revenu aux particuliers [&] aux Princes qui en possédoient, [po]ur peu qu'ils fussent attentifs à les [fa]ire valoir.

[P]hilippe, pere d'Alexandre le Grand, Diod. l. 16. [av]oit des Mines d'or aux environs de [Cre]dna ville de Macédoine, dont il ti[ro]it tous les ans mille talens, c'est-à-[di]re trois millions. Il avoit aussi d'au- Justin. l. 8. c. 3. [tre]s Mines d'or ou d'argent dans la [Th]essalie & dans la Thrace. Et il pa- Strab. l. 7. p. 331. [roî]t que ces Mines subsistoient encore [à l]a fin du Roiaume de Macédoine: [ca]r les Romains, aiant vaincu Per-

[...]lum ad eorum venas [pe]nitretur. De Divinat. | lib. 2. n. 116.
a Metalli quoque Ma[...]

ſée, en ôtérent l'uſage & l'exercice aux Macédoniens.

Les Athéniens avoient des Mines d'argent & dans l'Attique à Laurium, & ſur tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme pluſieurs citoiens qui s'y enrichiſſoient. Hipponicus avoit ſix cens eſclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs Mines, rendoient tout frais faits au premier chaque jour cinquante francs, ſur le pié d'une * obole par jour pour chaque eſclave ; & autant à proportion au ſecond : ce qui faiſoit un revenu conſidérable.

Xenoph. de ratione redituum.

Xénophon, dans le Traité où il propoſe différens moiens d'augmenter les revenus d'Athénes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte ſur tout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à ſoutenir ceux qui s'y appliquent ſoit citoiens ſoit étrangers, à faire des avances pour eux en pre-

cedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. lib.* 45. *n* 18.

* *Il y avoit ſix oboles à une dragme qui valoit dix ſols, cent dragmes à la mine, & ſoixante mines au talent.*

nant des suretés, à leur fournir des galéres pour le transport des marchandises, & à se bien persuader qu'en cette matiére la richesse des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les Mines, & desire que la République en fasse valoir en son nom & à son profit, sans craindre que par là elle fasse tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne seront pas les Mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux Mines.

Mais ce qui provenoit des Mines de l'Attique & de la Thrace n'est rien, en comparaison de ce qu'on tiroit de celles d'Espagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitérent, les habitans du pays n'en connoissant pas le prix. Les Carthaginois leur succédérent, & dès qu'ils eurent mis le pié dans l'Espagne, ils sentirent bien que les Mines seroient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline nous a marqué qu'une seule fournissoit à Annibal chaque jour trois cens livres pesant d'argent, ce qui monte à douze mille six cens

Plin. l. 3 c. 6.

sée, en ôtérent l'i
aux Macédoniens.

Les Athéniens
d'argent & dans
& sur tout dan
tiroient un gr
nomme plusi
richissoient.
esclaves : N
en avoit
avoient lou
tout frais
jour cinq
d'une
esclave ;
second
sidérabl

Xenoph. de ratione redituum.

Xéno
prop
ter
p
n
tr
co
app
à fa

cedonici
vectigal
tulli Placch.
45. n. 18.

* Il y a

COMM...
rent l'usage ...
...ciens.
...mens avoient
dans l'Attique
dans la *Thr*...
grand prof...
...sieurs citoie...
Hipponicus
...cias, qui p...
...e. Les
...urs M...

...it des frau...
la qualité
& l'aut...
. étab...
imp...
p...

livres : en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'obſerve ailleurs.

Plin. l. 33. c. 9.

Polyb. l. 3. p. 157.

Polybe, cité par Strabon, dit que de ſon tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voiſinage de Carthagéne, & qu'ils fourniſſoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes, c'eſt-à-dire douze mille cinq cens livres.

L'Hiſtoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenſes, & qu'on a peine à croire.

Varr. apud Plin. lib. 33. c. 10.

Varron parle d'un Ptolémée, ſimple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ſes frais huit mille Cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à ſa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit même à chaque ſervice. Ce n'eſt encore rien, en comparaiſon de Pythius de Bithynie, qui fit préſent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* ſi vantés dans l'Hiſtoire, l'un & l'autre d'or maſſif : qui traita un jour ſplendidement toute l'armée de Xerxès forte de dix-ſept cens mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de

Plin. ibid. Herod. l. 7. c. 27.

raie, pour tout ce monde, avec toutes les provisions nécessaires pendant ce tems-là. De quelles sources pouvoient venir de si énormes trésors, sinon principalement des Mines d'or & d'argent que ces particuliers possédoient.

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, & pour d'autres pareils.

Mais tout cela disparoit quand on songe aux millions innombrables d'or & d'argent amassés par David & par Salomon, & emploiés pour la construction & pour l'ornement du Temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perse, & dans l'Indostan, à la faveur de deux ports qu'il avoit fait bâtir en Idumée sur l'extrémité de la mer Rouge, & que Salomon augmenta encore considérablement, puisque dans un seul voiage sa flote lui raporta quatre cens cinquante talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays: & cependant le revenu annuel

Elath. Asiongaber

2. Paral 8. 18.

Ibid, 9.



dans sa Monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des Monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au [a] premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condannés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportérent n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatriéme de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit méler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit fraper.

Plin. l. 33. c. 9.

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de

[a] Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primum Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renunciaverant, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum supleverunt. *Liv. l. 32. n. 2.*

Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matiére, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sureté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De-là sont venues les premiéres empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs Monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes: les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit: les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir: les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice: les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer

je veux dire la maniére de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une Lettre qui en indique le paiement.

IL EST DIFFICILE de déméler bien certainement la différence qu'il y a entre les Monnoies & les Médailles : les avis sur cette matiére sont fort partagés. Ce qui paroit de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeller Monnoie la piéce de métal, qui d'un côté porte la tête du Prince régnant, ou de quelque divinité, & dont le revers est toujours le même : parce que la Monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoitre, afin
Plin. l. 33. 3. d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus avec une proue de galére au revers, étoit la premiére monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebi ou un beuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription ROMA, & au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des piéces de monnoie appel-

lées-*Bigati*, *Quadrigati*. On mit aussi des Victoires, *Victoriati*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire *Denarius*; une L, *Libra*; une S, *Semis*. Ces diverses marques font connoitre le poids ou la valeur de la piéce.

Les médailles sont les piéces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés : dont l'un s'appelle la face ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille; le tour, ou le bord; & l'exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le type, & l'inscription ou légende. Le type, sont les figures représentées : l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudroit savoir, quelle est leur origine, leur usage;



étude particuliére. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en sûsse rien: entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies savantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli que je n'ai fait les fonctions d'Académicien.

§. VII.

Perles.

La Perle est une substance dure, blanche, & claire, qui se forme au-dedans de certaine espéce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur produ-

* *C'est-à-dire couvert d'une écaille dure & forte.*

tion, prétend en avoir vû dans une huitre jusques à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la première : les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, ausquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché des rochers les huitres, & les avoir jettées dans un panier ; remontent avec une grande promtitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil ; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroitre leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoier & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, & elles n'ont leur lustre que



de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles elles naissent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la derniére main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La a perfection des perles, selon Pline, est lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

Plin. l. 9. cap. 35. C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée ; qu'elles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air ; qu'elles s'amaigrissent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles

* *En termes de Jouailliers on appelle* eau, *l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi l'on dit : Les perles que Cléopatre avoit en pendans, étoient d'un prix inestimable, soit pour l'eau, ou pour la grosseur.*

a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere : haud promptis rebus. *Plin. l. 9. c. 35.*

sont rares, & dont [a] le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour les avoir. Les hommes sont dignes d'estimer si peu leur vie, & de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit nécessaire, pour acquérir la sagesse, d'essuier toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur & d'une beauté non commune, (& il en faut dire autant de l'or, de l'argent, & des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à exposer sa vie, & plusieurs fois, pour un tel trésor. La sagesse est le plus grand des biens, une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse, & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII.

LA POURPRE.

LES ÉTOFES teintes en Pourpre faisoient une des parties les plus considérables du Commerce ancien, surtout de celui de Tyr, dont l'industrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré

a Animâ hominis quæsita maximè placent. *Plin. ibid.*

de perfection où elle pût être conduite.

Plin. l. 9. c. 36. La Pourpre le disputoit de prix avec l'or même quelque rare qu'il fût dans ces tems reculés, & faisoit la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réservée principalement pour les [a] Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

La Pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un * coquillage, que l'on nommoit aussi Pourpre. Malgré divers traités faits par les Modernes sur cette couleur si vantée chez les Anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui

Aristot. de Hist. Anim. l. 5. c. 15. la fournissoit. Aristote & Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matiére, mais plus propres à exciter la curiosité, qu'à la satisfaire

Plin. l. 9. c. 38. pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la Pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous

a Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, & præstat humano generi ne de conspectu Principis possit errari. *Cassiodor l. 1. Var. Ep. 2.*

* *De là vient qu'on appelle en Latin, des habits de pourpre,* conchiliatæ vestes.

en quelques lignes. C'en
être assez pour retracer dans
ı l'idée d'une pratique com-
is c'en étoit trop peu pour
:laircir suffisamment dans le
l'on a cessé d'en faire usage
ısieurs siécles.
'ange toutes les espéces de
:s qui donnent la teinture
sous deux genres : dont le
:omprend les petites espéces
:*um*, ainsi appellé parce que
le de ce poisson a quelque
nce avec un cors de chasse;
ɔnd comprend les Coquil-
portent le nom de Pourpre
ı teinture qu'ils fournissent.
que ce dernier genre s'ap-
ssi *Murex*.
ıes Auteurs prétendent que
hazard seul qui fit connoitre
ɜns la teinture dont il s'agit
:hien affamé aiant brisé avec
un de ces coquillages sur le
la mer, & dévoré un de ces
en eut tout le tour de la
ɜint d'une si belle couleur,
ɔnna de l'admiration à ceux
rent, & fit naître l'envie de
r,

Plin. l. 9. c. 36.

Jul. Pollux. l. 1. c. 4. Cassiod. l. 1. Var. Ep. 2.

Plin. l. 9. 36-39.

La Pourpre de [a] Gétulie en Afrique, & celle de la [b] Laconie en Europe, étoient fort estimées : mais la Tyrienne en Asie l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, & que l'on appelloit pour cette raison *dibapha*. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cens francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne différent presque que par la grosseur du coquillage, par la maniére de les prendre, & par celle de les préparer. Le *Murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* se prend sur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légére partie de ce que j'en trouve dans la savante Dissertation de M. de Reaumur.

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1711.

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu'on y emploiât un tems très considérable. Il faloit d'abord casser la dure coquille dont ils sont révétus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ou-

a Vestes Getulo murice tinctas. *Horat.*

b Nec Laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ. *Horat.*

verture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevoit une petite veine, pour me servir de l'expression des Anciens; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer : elle est très différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche : aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum* : il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par raport à ce qu'on en retiroit : car il n'y a pas la valeur d'une bonne goute de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle

pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent, à la vérité, que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espéce : qu'on les piloit simplement dans des mortiers, ce qui étoit un moien d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matiére des excrémens de l'animal devoit altérer très considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisoit chaufer ensemble après les avoir mélés dans de l'eau. Car cette matiére est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort charger la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matiére est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

Architect. l. 7. c. 13.

On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un

petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant six jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu, tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur; elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en suis assuré, dit M. de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il faloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre les chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voila une des maniéres dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le voit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Roiale d'Angleterre. Un des Coquillages qui la fournit, & qui est une espéce de *Buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations

d'un Anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, & qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme aiant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes Coquilles de cette espéce ont douze à treize lignes de long, & sept à huit de diamétre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des Coquilles d'une seule piéce, tournées en Spirale comme celle de nos Limaçons de jardin, mais en Spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le Vaisseau qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, & qu'en le ratissant on lui enleve sa liqueur, les linges, ou les autres étofes soit de soie soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges exposés à une cha-

leur du soleil médiocre, telle qu'elle est le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroitre un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succéde un verd plus gai. Ce même verd se change dans un verd foncé, qui se termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur premiére couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en passant par tous les différens degrés de verd. Je passe beaucoup d'Observations très curieuses de M. de Reaumur sur ces changemens, mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paroitre surprenant qu'Aristote & Pline, nous aiant parlé de la teinture de pourpre, & des Coquillages qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs si dignes de remarque, par lesquels passe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peutêtre que n'aiant pas assez examiné ces Coquillages par eux-mêmes, & n'en étant instruits que par des Mémoires peu exacts, ils n'auront rien

dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre ; car, dans ce cas, la liqueur étant mélée dans les chaudiéres avec une grande quantité d'eau, elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Reaumur, dans le voiage qu'il fit sur les côtes du Poitou l'année 1710, en considérant au bord de la côte les Coquillages appellés *Buccinum*, que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchoit point, & qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux Anciens, quoique de même espéce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'assembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable en si grande quantité, qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains, au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres ou ces arcades de sable, étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur grosseur d'un peu plus

d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il déméloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frapé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un roiaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une maniére infiniment plus commode que celle dont les Anciens se servoient



pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter autant qu'il seroit possible, les ordures qui pourroient en altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger davantage, on pourroit emploier de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il faloit de tems & de soins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Plin. l. 21. 2. Le *Coccus* ou *Coccum*, fournissoit aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le disputoit en quelque sorte à la Pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en [a] se plaignant des peres & meres de son

a Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poscit. *Quintil. l.* 1. *c.* 2.

tems, qui, dès le berceau, revétoient leurs enfans d'écarlate & de pourpre, & leur inspiroient déja le goût du luxe & de la magnificence. L'écarlate, [a] selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la Pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne faloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre, qui est une espéce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excressence ronde, rouge, & de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau, qui est une espéce d'yeuse, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera.* Cette excressence est causée par la piquûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce gain *Kermès;* les Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *quisquilium.* On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La riviére des

a Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylium tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices.... ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

Il y a deux eſpéces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui ſe fait avec la graine dont je viens de parler; & l'Ecarlate de Hollande, qui ſe fait avec la Cochenille. C'eſt une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne ſont pas d'accord entr'eux ſur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'eſt une eſpéce de ver; & les autres, que c'eſt ſimplement la graine d'un arbre.

On ſe ſert rarement de la premiére graine, depuis qu'on a découvert la Cochenille, qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès*, qui eſt plus foncée, & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage ſur celle de la Cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par deſſus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'inſtant.

§. IX.

Etofes de Soie.

Mémoires de l'Acad. des LA SOIE, comme l'obſerve M. Mahudel dans la Diſſertation qu'il nous a

donnée ſur cette matiére, dont je ferai ici grand uſage; la Soie, dit-il, eſt une de ces choſes dont on s'eſt ſervi pendant pluſieurs ſiécles, preſque dans toute l'Aſie, en Afrique, & en beaucoup d'endroits de l'Europe, ſans que l'on connût ce que c'étoit: ſoit parce que les peuples chez qui elle ſe trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers; ſoit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de ſe le voir ravir par d'autres. C'eſt ſans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'inſtruire de l'origine de ce fil précieux, que ſont nées tant d'opinions ſinguliéres des plus anciens Auteurs. *Inſcription. Tome V.*

A juger de la deſcription qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connuſſent de ſon tems du côté du Levant) il paroit que c'étoit la premiére idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoiés dans ce pays-là pour le reconnoitre, ne voiant qu'en paſſant les cocons des Vers à Soie dont ces arbres étoient chargés, ſous un climat où ces inſectes *Herod. l. c. 106.*

écloſent ſur leurs feuilles, s'y nourriſſent, & montent naturellement ſur leurs branches, priſſent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que ſur la relation de ces gens peu fidéles, que Théophraſte regardoit ce genre d'arbres comme exiſtant; & qu'il les rangeoit dans une claſſe particuliére qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit auſſi le ſentiment de Virgile:

Theophr. in hiſt. Bodel. l. 4. c. 9.

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.

Georg. l. 2. 121.

Ariſtote, quoique le plus ancien des Naturaliſtes, eſt celui qui a donné la deſcription d'un inſecte le plus approchant du Ver à Soie. C'eſt en parlant des différentes eſpéces de chenilles, qu'il en décrit une qui vient d'un Ver cornu, & à laquelle il ne donne le nom de βόμβυξ que lorſqu'elle s'eſt renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle ſort en papillon; changemens, qui, ſelon lui, s'accompliſſent en ſix mois.

Ariſtot. l. 5. hiſt. anim. c. 19.

Environ quatre cens ans après Ariſtote, Pline, auquel l'hiſtoire des animaux écrite par ce Philoſophe étoit très connue, a répété dans la ſienne le même fait à la lettre. Il y range auſſi

Plin. l. 11. c. 22. 23.

ſous le nom de *Bombyx*, non ſeulement cette eſpéce de Ver qu'on a prétendu qui produiſoit la Soie de Cos, mais encore diverſes autres Chenilles qui naiſſent dans cette île, & qu'il ſuppoſe y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faiſoient des étofes d'une grande légéreté, & d'une grande beauté.

Pauſanias, qui a écrit quelques années après Pline, eſt le premier qui nous apprend que ce Ver eſt Indien, & que les Grecs l'appelloient Σὴς, d'où eſt dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez leſquels on s'eſt convaincu depuis que cet inſecte naiſſoit. *Pauſan. p. 394.*

Ce ver qui produit la Soie eſt un inſecte moins merveilleux encore par la matiére précieuſe qu'il fournit pour diverſes étofes, que par les différentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit après s'être envelopé dans la riche coque qu'il ſe file lui-même. De graine ou ſemence qu'il eſt d'abord, il devient un ver aſſez gros, d'un blanc tirant ſur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans ſa coque, où il prend la forme d'une eſpéce de féve

grisâtre, à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement, ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de Soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare par la graine ou semence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une description plus étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'est de cette coque où le ver s'étoit renfermé, qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui servent également au luxe & à la magnificence des riches, & à la subsistance des pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil : & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matiére si fine, si déliée, & qui échape presque à l'œil,

composer des étofes aussi fermes & aussi durables que le sont celles de Soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étofes ! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque [a] assure que l'Empereur Aurelien refusa, par cette raison, à l'Impératrice sa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empressement ; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achette du fil au poids de l'or* ; car le prix d'une livre de Soie étoit pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du V[e] Siécle, sous l'Empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes

Procop. l. 2. de bello Vandal.

a Vestem holosericam neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et cùm ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo Serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur.* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vospic. in Aurel.*

à Constantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien, pour ôter aux Persans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils se firent présenter à lui, & lui proposérent, pour se passer des Persans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il songeoit, qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur, persuadé par leur récit de la possibilité de ce moien, les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher des œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces Moines, après un second voiage, étant de retour à Constantinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en sortit des vers, qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc; & ils prouvérent par cette expérience qui leur réussit, toute la méchanique de la Soie, dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'usage de la Soie se répandit peu à peu, & passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athénes, à Thé-

bes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger Roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Ile & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui furent une partie du butin que ce Prince raporta des villes de Gréce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne aiant apris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étofes de Soie commencérent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce roiaume où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soiries à Tours. Les premiers Ouvriers qui y travaillérent furent appellés de Génes, de Venise, de Florence, & même de la Gréce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles

précieuſe que ce fil pou
riches étofes ? Sait-on
ver convertit le ſuc d'
des filets d'or ? Peut-on
de ce qu'une matiére
qu'elle ait pris l'air, s'a
longe à l'infini dès qu'
Peut-on expliquer con
eſt averti de ſe forme
pour l'hiver ſous les
nombre de la Soie dont
cipe, & d'attendre dan
beau une eſpéce de ré
lui donne des ailes, q
naiſſance lui avoit refuſ
réflexions que fait l'A
veau Commentaire ſu
Job, ch. 38. v. 36. ſelon l'hébreu. ſion de ces paroles ;
nentibus ſapientiam ?

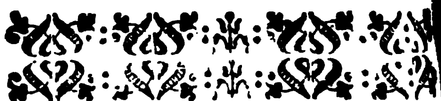
ıe des parties du gouvernement qui
uvent le plus contribuer à la ri-
eſſe & à l'abondance d'un Etat, &
e par cette raiſon il mérite que les
inces & leurs Miniſtres y donnent
e attention particuliére. Il ne pa-
t pas à la vérité que les Romains
aient fait grand cas. Eblouis de la
·ire des armes, ils auroient cru que
ût été ſe dégrader, que de donner
rs ſoins à l'exercice du trafic, &
·devenir en quelque ſorte mar-
ınds, eux qui ſe croioient deſtinés
gouverner les peuples, & qui
ient uniquement occupés du deſ-
n de conquérir l'univers. Il ſemble
effet que l'eſprit de Conquête &
ſprit de Commerce s'excluent mu-
ellement dans une même nation.
ın entraîne néceſſairement le tu-
ılte, le déſordre, la déſolation, &
rte par tout le trouble: l'autre,
contraire, ne reſpire que la paix &
tranquillité. Je n'examine point ici
cet éloignement des Romains pour
Commerce étoit fondé en raiſon,
ſi un peuple qui n'eſt que belli-
eux, en eſt pour cela plus heureux.
dis ſeulement qu'un Roi qui aime
ritablement ſes ſujets, & qui cher-



a dit souvent, & c'est une
néralement reçue, que le
ne demande que liberté
tion : liberté, renfermée
ges bornes, en ne génant
qui l'exercent par l'asser
des régles incommodes,
& souvent inutiles; pro
leur accordant tous les
ils ont besoin. On a vû qu
ses fit Ptolémée Philadelp
dre le commerce florissan
& combien l'heureux su
rent ses soins lui a acqui
Un Prince intelligent &
tionné ne se méle du Co
pour en bannir sévéreme
& la mauvaise foi, & il e
le profit à ses sujets qu
peine, bien persuadé qu

; précieuses, qui en font une
le partie, contribuent à entre-
une infinité d'arts pernicieux
e vont qu'à amollir & qu'à cor-
re les mœurs. Il seroit à sou-
r qu'on pût écarter d'un roiaume
ien le Commerce à l'égard de
s les choses qui ne servent qu'à
rir le luxe, la vanité, la mollesse,
s folles dépenses. Mais cela n'est
possible. Tant que la cupidité
ra parmi les hommes, on abusera
ut, & même des meilleures cho-
L'abus est condannable, mais
point une raison d'abolir des usa-
jui ne sont point mauvais par
nêmes. Cette maxime aura lieu
tous les Arts dont j'ai à parler
la suite.

Fin du dixiéme Tome.



TABLE

DU DIXIÉME VOLUME.

LIVRE VINGTIÉME.

FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÉME.

TABLE.

LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

§. I. *Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en aiant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Premiére guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatriéme année de la guer-*



ARTICLE SECOND.

LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

TABLE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le dixiéme Volume de l'*Histoire Ancienne*, &c. de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé & de l'Archevêché, 1768.



